

BULLETIN

DU MUSÉE BASQUE



n° 201



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Ce numéro bénéficie du soutien de / *Ale honen babesleak dira* :



A.MA.TRA SA CASTAGNET



JACQUES LE TANNEUR

À L'OMBRE DES PLATANES



CHRONIQUES • DES •
PROVINCES • BASQUES •



PREFACE de FRANCIS JAMMES



LIBRAIRIE • RAYMOND PICAVOT • BORDEAUX

À l'ombre des platanes, par J. Le Tanneur. Cliché :
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

EDITORIALA

Maritxu Etchandyk, 12 urtez Euskal Museoaren Adiskideen lehendakari egon ondotik, nahi izan du kargu hau beste norbaiten esku utzi.

Ez naiz segur omenaldiak edo eskerrak biziki gustukoak dituenik, baina ez zaio Euskal Museoko Boletinari aiherriz izanen, honi betidanik arreta handia eskaini baitio, gure Elkartearen historia luzean dagokion lekua azpimarratzea.

Maritxu, lehenik, Euskal Lurrean duen errotze biziki azkarra da, honi lotzen duten familia eta adiskidantza sustraian indar guziaz.

Hautzarotik haren Euskal Herrian lotu duen anekdota edo hainbat harremanarekin egin elkartzeko baten ondotik dugu ulertzen atxikimendu horren indarra eta honen ondorioa.

Gustukoa zaio usu "Hemen sartzen dena bere etxean da" Euskal Museoaren goiburua ederraren aipamena egitea, arrunt barneratua baitu Museoa euskal munduaz hurbiltzeko sekulako atea dela. Mundu horretakoa izan ala beste nonbaitik etorria, fruitu ederrak oraindik ekarriko dituen ondoriotasun horren inguruan adiskidetasuna lantzeko lekua baita.

Atxikimendu eta sineste sendo honi esker, deliberamendua, zentzu ona, onginkaria eta beharrezkoa zen sotiltasuna ezarri ditu, elkartearen lehendakaritza eta animazioa segurtatzeko, berrikuntzak sustatuz eta sostengatuz beti, erarekin batera joaten zaikigunak, eta horretan laguntza handia ekarri diotenak, halanola harekin hain bikote eraginkorra osatzen zuen Ghislaine de Blay, bai eta Monique Gacon-Labat, Jean-Paul Dartiguelongue eta Jean-Marie Aynaud. Guzi hauek, bihotz-bihotzetik eskertzen ditugu.

Maritxuk eginbidez jokatu du ere talde berria plantan ezarria zela segurtamena ukan ondotik bakarrik du bere karguari amaiera emateko erabakia hartu, bizitzak bortxaz ezarri makurrak jasan arren.

Maiz erraten da lehen inpresioa ona dela beti. Egia hutsa da gure Maritxuri dagokionez: haren apaintasun paregabea duda izpirik gabe izpirituaren dotoretasunaren kanpoko isla da. jadanik hartu gaituen oroimina arintzeko: gure Elkartean ekiten segitzeko asmo argia adierazi du.

Beraz milesker guztiagatik Maritxu, zinez...

PS : zorionak Xarles Videgaini Buletinaren gidaritzara hartu duelako !

Jean-Michel
BEDECARRAX
SAMBko
presidentea.



Maritxu Etchandy.
© M. Curutcharry.

ÉDITORIAL

Jean-Michel
BEDECARRAX

Président
de la SAMB

Maritxu Etchandy a souhaité passer la main après 12 ans de présidence à la tête de la Société des Amis du Musée Basque.

Je ne suis pas sûr qu'elle soit très friande d'hommages ou de remerciements, mais elle n'en voudra pas au Bulletin du Musée Basque, auquel elle a de tout temps accordé beaucoup d'attention, de souligner la place qui lui revient dans la longue histoire de notre Société.

Maritxu, c'est d'abord un ancrage très profond dans la Terre Basque, de toute la puissance des racines familiales et amicales qui l'y relient.

C'est au détour d'une anecdote ou d'une rencontre avec une des nombreuses relations qu'elle a nouées depuis l'enfance dans son Pays Basque, que l'on comprend la force de cet attachement, et sa portée.

Si elle aime à citer, souvent, la belle devise du Musée Basque, *Hemen sartzen dena bere etxean da*, "qui entre ici est chez lui (dans sa maison, littéralement)", c'est qu'elle est convaincue que le Musée est une irremplaçable porte d'accès au monde basque. Qu'on en soit issu ou qu'on vienne d'ailleurs, c'est un lieu où l'on peut cultiver l'amitié, autour de cet héritage qui n'a pas fini de porter de beaux fruits.

Forte de cet attachement et de cette conviction, Maritxu a mis de la détermination, du bon sens, de la bienveillance et ce qu'il fallait de subtilité pour assurer la présidence et l'animation de l'association, bien aidée par les autres partants, Ghislaine Maurice de Blay, avec qui elle aura formé un tandem si efficace, Monique Gacon-Labat, Jean-Paul Dartiguelongue et Jean-Marie Aynaud. A tous, nous adressons nos remerciements chaleureux.

Maritxu, c'est aussi le sens du devoir. En dépit des épreuves imposées par l'existence, elle n'a mis fin à son mandat que lorsqu'elle a eu la certitude que la relève était là.

On dit souvent qu'une première impression est toujours la bonne. C'est bien vrai dans le cas de notre Maritxu : son chic incomparable est à l'évidence le reflet extérieur de l'élégance de l'esprit.

Pour atténuer la nostalgie qui est déjà la nôtre : elle a bien l'intention de continuer à agir au sein des Amis du Musée.

Alors merci pour tout Maritxu, vraiment...

PS : tous nos vœux à Xarles Videgain qui prend les rênes du BMB !

SOMMAIRE

- 2 EDITORIALA - ÉDITORIAL
Jean-Michel BEDECARRAX
- 5 PIERRE LOTI ET L'AGONIE D'EUSKAL HERRIA
Jean-Louis MARÇOT
- 21 LA SITUATION DE LA LANGUE BASQUE EN NAVARRE
Eguzki URTEAGA
- 35 JEAN LANNES, SYNDICALISTE BAYONNAIS 1920-1999
Lionel de TAILLAC
- 53 SOCIÉTÉ ET INSTITUTIONS SOULETINES SOUS L'ANCIEN RÉGIME
1^{ère} PARTIE : AVANT LES TEMPS MODERNES
Rémi BERNIS
- 61 LES RÉCITS DE VOYAGEURS DU XV^e AU XVIII^e SIÈCLE. PAYSAGES
ET CHEMINEMENTS DEPUIS LE PAYS BASQUE VERS COMPOSTELLE
Maritchu ETCHEVERRY
- 77 NOUVELLES DONNÉES SUR LES FORTIFICATIONS MODERNES
DE MOUSSEROLLES À BAYONNE
Quentin BARIL
- 95 COMMUNAUTÉS SOULETINES, II-DE LA RÉVOLUTION
À NOS JOURS, PAR PHILIPPE ETCHEGOYHEN
Jean-Michel BEDECARRAX
- 97 JACQUES LE TANNEUR
À L'OMBRE DES PLATANES (1932)
Audrey FARABOS
- 101 TRAITER LA PHOTOGRAPHIE DANS UN MUSÉE DE SOCIÉTÉ :
L'EXEMPLE DU FONDS OCAÑA AU MUSÉE BASQUE
Nathalie PAROIX

PIERRE LOTI ET L'AGONIE D'EUSKAL HERRIA

Jean-Louis
MARÇOT^(*)

Dans le cadre de l'exposition temporaire que le Musée Basque a consacrée à Pierre Loti, Jean-Louis Marçot explore ici la nature du lien qui unit cette gloire des lettres françaises "fin de siècle" au Pays Basque, qu'il découvrit en 1891 : la profonde conscience qu'il eut de la fragilité d'un patrimoine matériel, immatériel et humain unique, menacé par l'inexorable marche du monde, qu'il tenta de protéger avec les armes de l'écrivain renommé qu'il était.

5

Titulu honekin Euskal Museoak Pierre Lotiri eskaini dion aldi baterako erakusketaren kariatara, "mende bukaerako" frantses letretako pertsona ospetsu hau 1891n ezagutu zuen Euskal Herriari lotzen duenaren izaera arakatzeko hemen Jean-Louis Marçot-ek: munduaren ezin saihestuzko aitzinamenduak mehatxatu aparteko ondare material, immaterial eta humanoaren hauskortasunaz ukan zuen kontzientzia sakona, bere idazle ospetsuaren armez honen babesten entseatu zelarik.

Fig. 1
Pierre Loti,
portrait-charge
de H. Reboul,
Les Hommes
d'aujourd'hui,
1890-1891.
Bibl. 601.
Musée Basque.



La célébration du centenaire de la mort Pierre Loti à Hendaye (fig.1) au cours de l'année 2023 aura permis, entre autres, d'envelopper du regard l'ampleur et la diversité de l'œuvre de l'écrivain sur son versant basque. Le précédent centenaire, celui de sa naissance, avait donné lieu à un hommage public, marqué à Bayonne, sous l'égide du Musée Basque, par une grande exposition et un cycle de conférences. Parmi les conférenciers, Pierre d'Arcangues, cheville ouvrière du tourisme en Pays Basque et spécialement à Biarritz, précisait :

J'ai horreur, moi aussi, de ce tourisme que détestait Pierre Loti. C'est justement pour en faire quelque chose d'autre, quelque chose, pour ainsi dire, d'artistique, quelque chose qui ne déshonore pas nos paysages, qui maintienne et développe nos richesses régionales, nos traditions, notre folklore, que je lutte depuis tant d'années¹.

Le marquis ne fut pas le seul à signaler le paradoxe dont se désespérait Loti, d'avoir, en cherchant à préserver "l'âme du Pays Basque", aggravé le risque de la perdre. L'article pour le *Figaro* du 20 mars 1908 – fil conducteur de l'exposition présentée actuellement au Musée – veut mettre un holà tonitruant à toute ambigüité.

^(*) Chercheur
indépendant

Publiée en nouvelle dans un recueil de mai 1910, republiée en 1930 dans *Le Pays Basque* de François Duhourcau, puis en 1992 par Auberon sous le même titre et en 2017 par Alain Quella-Villéger dans son *Ramuntcho et autres récits basques*, cette diatribe est somme toute assez connue².

Elle a pour titre en 1908 : *L'agonie de l'Euscualleria* ; en 1910 : *L'agonie d'Euzkalerria*. Les flottements de l'orthographe euskarienne sont en partie d'époque et en partie lotiens. Dans la presse bascophone de 1910, c'est la graphie "*Eskual-Herria*" qui s'est imposée. L'auteur semble l'ignorer. Après s'être rapproché de l'instituteur nouvellement nommé à l'école publique de garçons d'Hendaye³, il avait vite renoncé à se faire enseigner la langue de son pays d'adoption. En cas de besoin, Loti se tournait vers des informateurs qui parlaient couramment le basque mais ne savaient sans doute pas l'écrire.

■ Le Pays Basque au temps de Loti

6

Cet *Euskal Herria* se trouve dans une situation particulière lorsque l'officier écrivain, récemment élu à l'Académie française, y débarque, une situation de nature à exciter sa curiosité.

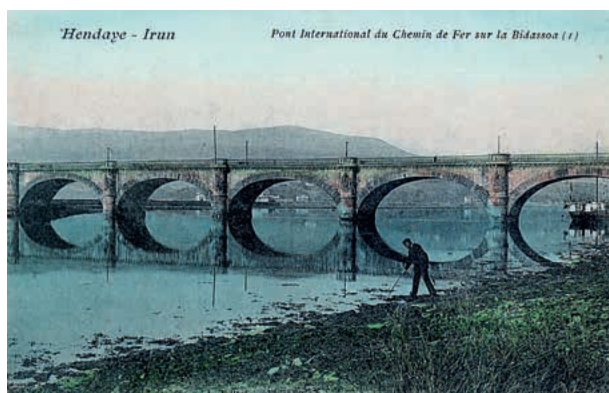
Les carlistes vaincus n'ont pas tout à fait désarmé. Loti, rencontrant leur chef en janvier 1901⁴, se vantera de lui avoir confisqué 10 000 fusils qui cherchaient clandestinement à passer la frontière⁵. Mais le pouvoir centralisateur de la monarchie libérale en Espagne et celui de la République en France, sont désormais solidement installés. Localement, les traités de Bayonne ont successivement décliné et précisé l'accord sur la frontière de 1856 et le partage des terres et des ressources. C'est pour en surveiller la bonne application et soutenir la lutte contre la contrebande que, de part et d'autre du milieu de la Bidassoa, les deux nations ont armé chacune un navire stationnaire.

Côté français, le *Javelot* (fig. 2) a la réputation d'être plus une ambassade flottante et une sinécure qu'un navire de guerre. Arrivée par grande marée et embossée près d'une pile du pont international, la canonnière est empêchée de reprendre le large par son tirant d'eau puis par sa vétusté. Le lieutenant de vaisseau Julien Viaud alias Pierre Loti est nommé à son commandement, sur sa demande⁶, le 1^{er} décembre 1891.

Dans ce pays au nord encore très agricole, où l'on s'insoumet à la conscription trois plus que dans les autres départements français, l'heure est à l'industrialisation et à l'urbanisation. L'abolition définitive du droit d'aînesse en 1849, le mouvement de laïcisation de l'enseignement et de séparation de l'église et de l'état, et bien d'autres dispositions continuent de saper les fondements de la société traditionnelle basque⁷.

Fig. 2

Le Javelot ancré en aval du pont international, carte postale colorisée, vers 1900. Coll. part.



Faisant pièce à cette évolution, un mouvement de “renaissance” est en marche, nourrie à plusieurs sources : cléricale, politique, patriotique, scientifique... La langue en est le ciment et l’unification sinon l’indépendance le but. Loti l’apprend assez vite. Il a volontiers reconnu sa dette à l’égard d’Antoine d’Abbadie – un des pionniers de cette renaissance, avec Augustin Chaho en Iparralde – et surtout de son épouse, Virginie⁸.

Mais il n’est pas sans savoir non plus que,

dans ce siècle de prodigieuse activité, où la “bataille de la vie” condamne à la ruine tous ceux qui restent en arrière, les Basques apprendront, eux aussi, à marcher d’un pas de plus en plus rapide, mais ce sera au prix de leur nationalité et de leur langue elle-même.⁹

Depuis qu’en 1854 Napoléon III et son épouse Eugénie de Montijo ont élu Biarritz pour résidence d’été et excursionnent d’Ascaïn à Sare, le désenclavement du Pays Basque est en marche. En miroir, Saint-Sébastien accueille la famille royale espagnole. La reine régente Marie Christine y fera construire son palais d’été¹⁰. Le vecteur du changement est le chemin de fer Paris-Madrid, sous la direction des frères Pereire, créateurs d’Arcachon. Prônée par le corps médical, vantée par Michelet, la fréquentation de la mer devient en vogue. La balnéarisation du littoral se fait en quelque sorte à la vapeur.

Le train arrive en gare d’Hendaye en avril 1864 et passe la Bidassoa en août suivant. L’essor et les transformations qui s’ensuivent sont très exactement ce que Loti appelle “agonie”.

■ L’instant d’un recueillement

En prenant pied à Hendaye le 16 décembre 1891, l’officier écrivain remarque d’emblée l’isolement du lieu, sa rusticité, son exigüité. D’abord, il s’en plaint puis s’en amuse. Son premier acte public civil est d’aller, accompagné d’un mondain¹¹ venu le rejoindre, chanter Saint-Saëns dans l’église de Ciboure. Puis rapidement, gens, choses et lieux se mettent à lui parler. L’écrivain mesure leur vertigineuse antériorité et s’attache à eux.

Jusque-là, il a navigué entre sa Rochefort natale, ville tracée au cordeau, vieille d’à peine deux siècles, et les lointains exotiques. L’ancienneté basque, telle que l’expriment la langue et des usages comme l’*irrintzina* ou le bertsolarisme, le fascine, de même que le fleuve qui sépare en les réunissant la France et l’Espagne, la mer et la montagne, les pêcheurs et les paysans.

Il date lui-même, avec une surprenante précision, le moment où, après s’être imprégné d’effluves locaux, l’observateur prend soudain “conscience” de la nouveauté de la situation vécue. Le 21 novembre 1892 – presque un an après sa venue – à la terrasse de sa maison sur la Bidassoa¹², il a comme une révélation. Face à Fontarrabie – “la cité héroïque aux couleurs de cuivre et de basane” –, il sonde un paysage qui lui dit l’âme du pays qu’il habite (fig.3).

Fig. 3

Pierre Loti au pays de Ramuntcho, photographie de Gustave Ouvrard, couverture de *L’Illustration* du 22 février 1908. Coll. APLH.



Préparé, il l'a été par son voyage à Loyola, le mois précédent. Dans les pas de son quartier-maître qui lui traduit tout à mesure, il découvre Iparraguirre¹³, d'abord en marbre blanc sur la place d'Urretxu, puis en chanson, sur les lèvres des gens du peuple qu'il croise. Pour la première fois dans son journal, en consignant sa découverte, il utilise le vocable de Pays Basque. Il note : "C'est Yparraguirre, le dernier barde du Pays Basque", avec une majuscule sur le "p" de "pays".

Pourquoi serait-il le dernier ? Au moment même où cette "âme" lui est révélée par le paysage et par les gens, Loti la diagnostique "finissante" avec une certitude tempérée d'un "sans doute". Ailleurs, il la dit aussi "agonisante" voire "mourante" avec le même indécis pessimisme.

À la fin de la note et de la nouvelle *Instant de recueillement*, le motif de sa crainte est pointé du doigt : c'est le chemin de fer, principal agent de l'industrialisation et de la banalisation – cheval de fer, cheval de Troie. De sa terrasse, l'auteur ne le voit pas, mais il l'imagine au panache de fumée de la locomotive, aux sifflements arrogants et au roulement du train sur le pont international. Élisée Reclus prévoyait :

Tôt ou tard les provinces euskariennes des deux versants, complètement percées dans tous les sens par des voies de communication, appartiendront aux étrangers autant qu'aux indigènes eux-mêmes, et ceux-ci, obligés de savoir deux langues à la fois, finiront par se passer de celle qui leur sera le moins utile.¹³

Le train – celui-là même qui permet à l'officier, à l'académicien, au voyageur, de se déplacer entre Rochefort, Hendaye et Paris – perce de part en part l'œuvre de Loti. Partout dans le monde, il l'identifie au signe de mort de la civilisation indigène, propagateur de l'uniformisation qui résulte du mélange, diffuseur du mauvais goût des parvenus, accélérateur du nivellement alors que lui se complaît dans la singularité.

Fort de quoi, à l'issue de son commandement à Hendaye, l'écrivain effectue son premier grand voyage à titre privé, à pied, à cheval et à chameau. Au journaliste du *Figaro* venu l'interviewer¹⁴, il explique son penchant pour "découvrir des pays peu ou point pénétrés". En l'occurrence, il compte atteindre la Palestine par des pistes risquées à travers le désert arabe. L'Européen n'y étant pas *persona grata*, il "modèle[a] son attitude et son apparence sur celle des autochtones". Le travestissement et l'adoption des mœurs locales sont indispensables, prévient-il.

Mais au bout de cette traversée périlleuse, le voilà dans les nuées des touristes Cook et dans Jérusalem qui "a pris une banalité de banlieue parisienne"¹⁵. Treize ans plus tard, en 1907, lorsqu'il visitera l'Égypte sur les brisées de son ami indépendantiste Moustafa Kamel, son constat sera aussi amer. Le voyageur découvrira un pays "gangréné" par le tourisme, qui a, écrit-il, perdu "sa dignité et son âme" au plus offrant.

Il ne veut pas d'un tel sort pour le Pays Basque.

■ Loti, “un propagandiste de génie”¹⁶

Son deuxième commandement à Hendaye¹⁷, tout aussi désiré que le premier et encore plus intense, va sceller son attachement à Euskal Herria. Il y connaît un nouvel amour passionnel pour une jeune Hendayaise et, avec le consentement d’une autre Hendayaise¹⁸, il réalise la “fantaisie” – selon son mot – de mettre au monde en même temps et sous le même prénom, un livre sur le Pays Basque et un enfant né d’une Basque.

À *Ramuntcho*, il a travaillé pendant approximativement quatre ans. La fin n’était pas encore écrite que la *Revue de Paris* le publiait en feuilleton. L’œuvre est nourrie des initiations et des repérages menés spécialement. Il s’inspire des leçons de Virginie d’Abbadie, des récits de Simon le contrebandier, des pénétrations en Pays Basque intérieur derrière le quartier-maître Joseph Brahy ou Jean-Pierre Borda dit Otharré, pelotari, contrebandier et patron de l’Hôtel de la Rhune à Ascain. Loti a questionné, observé et pratiqué ce qu’il décrit et anime. Il interroge “l’âme basque”. Et il le fait surtout par les paysages, qui occupent dans le roman une place centrale :



Fig. 4
Illustration de
Jean-Baptiste
Vettiner (1871-
1935) pour le livre I,
chapitre XIII de
Ramuntcho, édition
du Cercle lyonnais
du livre,
Lyon, 1922.
Coll. Médiathèque
de Bayonne.

Euskual Herria !”. À ce “cri de rébellion” succède un lourd réquisitoire de l’auteur contre la transformation de la ville en “station de bains quelconque”. Victor Hugo l’avait craint en 1843 pour Biarritz. Ce “lieu admirable”, bientôt à la mode, notait-il sur place le 25 juillet, “pris du mauvais appétit de l’argent” deviendrait “quelque chose de décoloré et de bâtard comme Dieppe et Ostende.” Loti utilise la même référence : “C’est un des bienfaits du siècle [accuse-t-il] que, dans une ville balnéaire, il soit impossible de dire à première vue si l’on se trouve à Ostende, à Trouville ou encore à Saint-Sébastien”. Mais défloré, défiguré, banalisé et “mourant” à Saint-Jean-de-Luz, *Euskal Herria* résistait ailleurs, au *Pays de Ramuntcho* comme la presse prend l’habitude de dire, du côté de Sare et d’Ascain – Etchézar dans le roman. Au moment de quitter son deuxième et dernier commandement de la Bidassoa, de nouveau

“Des paysages (fig.4) demeurés les mêmes à peu près qu’ils pouvaient être aux premiers jours du monde, des âmes [...] qui gardent [...] l’empreinte de leurs origines primitives”, à quoi s’ajoute, écrit Anatole Le Braz, dans sa recension pour le *Journal des Débats*¹⁹, “le sentiment que la beauté intacte de ces paysages est condamnée à être violée à bref délai”.

Quelques mois après la parution du best-seller, Loti met un premier bémol à la musique trop douceuse qui s’en serait échappée. Sa *Danse des épées* en première page du *Figaro* du 30 août 1897 s’ouvre sur un détail remarquable : un slogan nationaliste peint à la hâte sur le fronton de Saint-Jean-de-Luz où se tiennent les fêtes de la tradition basque initiées par Antoine d’Abbadie. “Viva

à la une du *Figaro*²⁰, le 18 février 1898, l'écrivain fait ses *Adieux au Pays Basque*, manière de redire son "amour du terroir", quoi qu'il lui en coûte de souffrances. Le terroir est désigné dans le titre même, en français, et dans l'incipit, en pseudo-euskara : "*Adio, Euskualleria !*". C'est aussi, il le précise, le titre d'une chanson fameuse du "barde" Iparraguirre, partant pour l'Amérique.

Et, de ce là-bas où je serai bientôt, l'Euskualleria, que j'ai habitée sept ans, m'apparaîtra, dans le recul infini, comme un tranquille pays d'ombre et de pluie tiède, de hêtres et de fougères, où sonnent encore le soir tant de vénérables cloches d'église...

■ Le défi d'Hendaye-Plage

Suit une période de la vie de Loti très particulière. L'officier perd son poste dans la Marine quelques jours après la publication de ses *Adieux*. Hendaye n'y est pas pour rien. Le choix de redemander le *Javelot* au détriment de son avancement, son éloge des contrebandiers qu'il était censé combattre, et, à son retour à Rochefort, le refus de reprendre aussitôt la mer, lui valent une mise en retraite d'office.

Après avoir presque applaudi à cette mesure libératrice, le lieutenant se ravise et remue ciel et terre, Académie et gouvernement, pour reprendre du service et il y réussit. Mais il doit payer sa victoire par une succession de missions qui l'éloignent pour longtemps de France et mettent sa santé physique et morale à l'épreuve : mission en Inde et en Perse, expédition de Chine, "commandement du Bosphore", ce sont quatre années harassantes.

Ce faisant, Pierre Loti, qui a passé la cinquantaine et se croit irrémédiablement sur le déclin, prend soin de baliser son territoire posthume. Successivement, au pays natal, il rachète la maison ancestrale de Saint-Pierre d'Oléron d'où vient sa branche maternelle et protestante. Au pays adopté, il achète sa maison

10

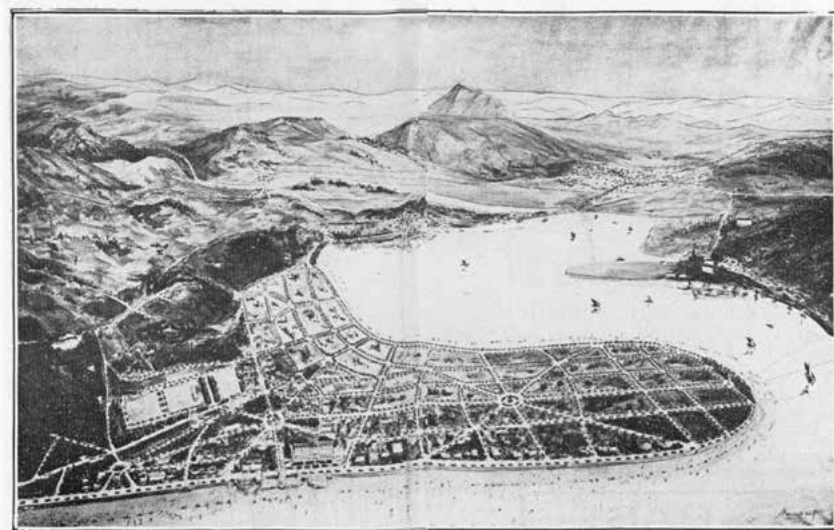


Fig. 5

Vue panoramique d'Hendaye et de l'Estuaire de la Bidassoa. "Au premier plan, le Quartier de la Plage en voie de réalisation, avec ses boulevards, avenues, rues et squares, son Hôtel Eskualduna, son Casino, son Parc des Sports", etc., gravure, La Côte basque du 29 janvier 1928. BnF-Gallica.

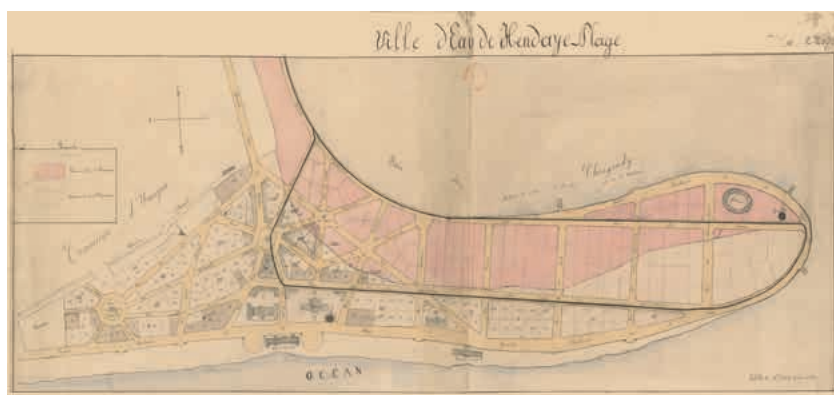
Fig. 6

Hendaye,
carte postale,
collection R. & J.D.,
entre 1885
et 1890.
Coll. part.



Fig. 7

Ville d'eau de
Hendaye-Plage,
plan dressé par le
conducteur de
travaux Victor
Erhard pour la
Société Civile
Immobilière de
Hendaye-Plage,
Hendaye, 20
septembre 1882.
BnF GE C-2075.



de la Bidassoa renommée Bakharetschea – la maison solitaire²¹ – et se met à la basquiser à coup de faux pans de bois et de peinture blanche et verte. Au pays d’Aziyadé, il prend pied dans le vieux quartier d’Eyüb à Constantinople. Or à Hendaye, c’est le moment où le projet de station balnéaire, qui végétait depuis 20 ans (fig.5,6,7), prend son envol. Né à la faveur d’une visite de l’impératrice Eugénie en 1857, de la loi du 5 juillet 1860 sur la mise en valeur des “communaux incultes”, de l’arrivée du chemin de fer, de l’annexion par Hendaye du territoire de la plage antérieurement détenu par Urrugne, ce projet avait pâti de la pénurie des ressources et de l’instabilité d’une municipalité désaccordée. Deux nouvelles décennies plus tard, la Ville adoptait in extremis un plan de lotissement s’appliquant au cordon dunaire avec la promesse de l’agrandir en gagnant sur la baie. Inspiré en partie du modèle biarrot, il reposait sur la création ex *nihilo* d’un établissement de bains, d’un casino, d’un grand hôtel et d’une voirie déployée autour d’un centre nommé “place du Commerce”. Des arènes, un marché, une église suivraient.

En 1885, la société chargée du projet – la Société Civile Immobilière (SCI) de Hendaye-Plage – avait vidé ses caisses pour réaliser ce socle. Les équipements, pourtant de bonne qualité, dispersés dans une espèce de *no man’s land* infesté de moustiques et difficile d’accès, manquaient d’attractivité.

Loti ne peut que se réjouir de l'état sauvage dans lequel se déploient ces confins dunaires et cette immense plage où il emmène ses matelots s'exercer au tir. En septembre 1892, invité par la SCI à y présider l'inauguration d'un nouveau jeu de paume, il est loin d'imaginer qu'il fera de cette aire son repaire, et de ce jeu de pelote basque qu'il découvre sans apparemment s'émouvoir, sa passion. Après l'introduction, à l'été 1897, de la pala, il devient même un redoutable joueur, capable de battre son ami, le champion Otharré.

Dans son Journal, Loti rend abondamment compte de la véritable idylle qu'il noue avec ces dunes, se mesurant par tous les temps à ses compagnons *pilotariak*, cueillant force fleurs, s'adonnant aux jeux variés et ardents de l'amour vagabond. Il envisage d'y acheter une pinède²². Il loue d'année en année une cabane de planches perdue au milieu des sables.

Le soir, après la partie de pelote, quand nous avons fini de nous rhabiller, Edmond et moi, dans notre petite chambre de la plage, j'ouvre la fenêtre sur les sables, les bois de pins et la montagne de Fontarabie découpée en dentelures d'ombre sur tout l'or du ciel qui s'éteint. C'est un merveilleux soir d'automne, une limpidité exquise dans l'air, un parfum d'œillet sauvages et d'immortelles – C'est une immense paix et un immense silence... [...] Oh! la paix exquise de ce premier soir d'automne, sur ces dunes et ce bois de pins... Oh! le recueillement de toutes ces choses. (Journal de Loti, 7 octobre 1897)

C'est alors qu'entre en scène un redoutable trouble-fête qui a pour nom Henry Martinet (1867-1936)²³. L'architecte paysagiste tourangeau de renommée internationale fréquente et aime le Pays Basque de longue date. Il s'est fait connaître à Biarritz par un projet de "galerie-promenoir" qui n'a pas été retenu malgré sa modernité. Lorsqu'en 1904, le maire d'Hendaye²⁴ l'approche, la SCI que l'élue en est venu à présider, se porte mal. Sa mise en liquidation est imminente. Il s'agit de reprendre la main. Si Martinet accepte le défi, c'est qu'il pense posséder ce par quoi ses prédécesseurs ont pêché : une efficacité acquise par une vaste expérience, un non moins vaste réseau sur fond radical-socialiste et franc-maçon, une vision d'ensemble et surtout de puissants moyens financiers. Sa société – L'Industrielle foncière²⁵ – se prévaut d'un capital de 5 millions F (22 millions d'euros d'aujourd'hui) quand celui de la SCI se borne à 800 000 F. La première tâche – à valeur de test – que le nouveau promoteur se voit confiée est la construction d'une ligne de tramway de la gare à la plage²⁶. Elle était attendue depuis 1885. Il lui faut trois semaines pour en venir à bout. Après avoir racheté à la SCI moribonde le domaine des dunes, Henry Martinet dessine le plan d'une station balnéaire d'autant plus séduisant que son périmètre inclut pour moitié l'espace à conquérir sur la baie. Présenté dans des vues d'artiste, Hendaye-Plage apparaît deux fois plus grand qu'il ne le sera. Ces vues trompeuses émaillent une massive campagne de presse régionale et nationale. Avec le tramway puis l'élargissement et l'amélioration de la route sur laquelle jusque-là les automobiles ne pouvaient se risquer, la station balnéaire prend consistance comme jamais.

Le surgissement de ce tramway marque un tournant dans le rapport de Loti avec sa ville d'adoption. Et comme pour le provoquer, dit-on, l'engin corne chaque fois qu'il passe à la hauteur de sa maison.

L'écrivain exprime son dépit à l'orée des *Désenchantées*, écrit en partie à Bakharetschea et publié en juillet 1906. Son double, André Lhéry, se plaint que "le vieil esprit basque" se soit perdu en constatant à quel point se sont transformés les lieux mêmes où il avait eu sa révélation initiale et qu'il avait espérés immuables. Au lieu de révélation, l'auteur reprend le terme utilisé dans *Instant de recueillement*, celui de prise de "conscience" devant "le spectacle du monde". Le 18 août 1906, se rendant à la page, il note : "Tout est chaviré, bouleversé ; on trace des rues, dans les sables exquis semés d'immortelles et d'œillets ; les ouvriers travaillent comme une ruche : c'est la nouvelle ville de bains qui va se bâtir". Quand Loti déplore, le maire applaudit. "Une ère nouvelle va s'ouvrir pour Hendaye" prophétise l'édile au banquet réuni pour célébrer ce nouveau coup d'envoi.

Au début de 1908, le tramway est électrifié et on parle déjà d'un autre qui relierait Bayonne à Saint-Sébastien en passant par la corniche. Martinet a fait connaître son plan : gagner à brève échéance une soixantaine d'hectares sur la Bidassoa, assainir, viabiliser, lotir, réhabiliter le casino, l'établissement de bains, édifier un palace hôtel, créer un boulevard de mer protégé des flots depuis la pointe à l'ouest jusqu'au sanatorium²⁷ à l'est, un golf dans le domaine d'Abbadia, un parc des sports, une église à l'emplacement de la chapelle Sainte-Anne...

Pour mener à bien cette tâche "grandiose", il dispose de plus 400 hectares quasi-vierges²⁸ et d'une machine de guerre : une SA au capital de 4 millions F fondée en mai 1910 à Paris – qu'il préside et dirige : la Foncière de Hendaye et du Sud-Ouest.

■ Pierre Loti rêveur lucide (Fig.8)

C'est dans cette effervescence que Loti décide de contrattaquer. Son action est si cohérente qu'on la croirait concertée. Il n'en est pas à son premier combat. Un des plus fameux au Pays Basque a été son soutien à la couronne espagnole en guerre contre les États-Unis, sa retraite forcée ayant alors dispensé l'officier de son devoir de réserve²⁹. Mais celui qu'il engage comme une suite à sa *Danse des épées* dix ans plus tard est d'une tout autre nature et ampleur.

Loti commence à se mettre en scène, dans sa basquité acquise, par une enfilade d'articles et d'interviews dans la presse grand public. C'est Paul Nyve dans *Le Gaulois* du 15 octobre 1907 qui, interrogeant l'académicien chez lui, à Bakharetschea, lui fait avouer son amertume et agiter la menace de son départ. "Mais du moment qu'on chasse les artistes et les poètes des rares endroits où flotte encore un rêve de poésie, où iront-ils ?" se demande l'écrivain. Puis c'est son ami et acolyte Paul Faure (1876-1968) qui, dans les *Annales* du 17 novembre, instruit en détail l'affaire d'Hendaye-Plage et réitère, sous la forme d'une question, la menace : "Pierre Loti va-t-il désertier ce délicieux



coin de France qu'il a si souvent célébré, cet admirable Pays Basque, si riche en merveilles naturelles et en souvenirs historiques ?". Six jours plus tard, *Gil Blas* à la une, sous le titre *Exode*, annonce : "M. Pierre Loti va désertir le Pays Basque", en expliquant pourquoi. Et de nouveau Paul Faure, à la une du *Figaro* du 28 février 1908, relaie "le cri d'alarme" de son aîné depuis son *Ermitage basque* – c'est le titre de l'article : "Des barbares de France ont fait ici des travaux sacrilèges", confirme-t-il.

Le lendemain, dans le *Patriote des Pyrénées*, sous la plume de Jules Rateau en visite *Au pays de Ramuntcho*, Loti apparaît sous les traits de cette "curiosité" hendayaise devenue encombrante. "Ça", dit au journaliste le batelier qui, de son *bateleku*, lui désigne Bakharetchea et évoque le bienfait de la présence de l'artiste, "ça, c'est un monsieur gentil, pas fier avec nous autres !".

Le même jour – ou plutôt soir -, *Ramuntcho* monte sur la scène de l'Odéon, dans le style cinématographique cher à Antoine qui dirige le théâtre. La scénographie est propre à saisir les esprits. Elle est confite de basquisme. Les acteurs et figurants évoluent dans un décor grandeur nature dominé par la Rhune peinte en toile de fond. On les suit dans l'*etxe* et au dehors, sur la place du village, à la cidrerie. On les entend parler *euskara* et entonner à gorge déployée le chant national basque dû au même Iparraguirre. On assiste à une partie de pelote jouée par des pelotaris confirmés.

L'auteur a modifié l'intrigue originelle en plusieurs points. Par exemple, la source du drame passe de Gracieuse à un personnage tiers qui cumule la double tare d'être parisien et touriste. C'est lui et non plus la jeune Basque qui conseille au héros d'effectuer, pour leur malheur, son service militaire en anticipant l'appel. Au dénouement, l'infortunée héroïne, écartelée entre son

Fig. 8
Ramuntcho de
Pierre Loti,
1^{er} Tableau –
Au Pays Basque,
le fandango,
photographie de
scène, Théâtre
national de
l'Odéon, février
1908, fonds
André Antoine.
BnF-Gallica.

amour pour Ramuntcho et son adoration de la sainte Vierge, meurt foudroyée sur scène au lieu de docilement reprendre ses prières.

Les représentations de ce *Ramuntcho* rebasquisé et revigoré ont mis le Pays Basque à l'actualité du Tout-Paris. Dans le courant de sympathie qu'il pense avoir éveillé, Loti jette alors son pavé : *L'agonie d'Euscualleria*, à la une du *Figaro* du 20 mars 1908.

L'article tient du plaidoyer. Un artiste prend la parole pour ses pairs, amateurs de calme et de beauté. Il demande pour eux et pour soi que des sites remarquables comme celui de la plage d'Hendaye soient sanctuarisés.

Mais c'est aussi un réquisitoire aux termes d'une violence inaccoutumée, tourné contre les "industriels, spéculateurs, aménageurs" et autres exploiters qui, plus ou moins "consciemment", se chargent de "mettre en rapport" (c'est-à-dire de tirer profit) de tels sites au détriment desdits artistes mais aussi des autochtones et des gogos qu'ils appâtent. Au-delà des dénonciations antérieures : l'envahissement des touristes et des infrastructures qui s'ensuivent, tramway, casino, villas de toc... l'auteur cible la destruction de l'environnement naturel et de son lien avec le plus lointain passé.

Se plaçant dans l'ordre du temps et non plus des choses, il oppose le long terme au court terme, et se projette dans l'avenir. Aux "pêcheurs, ouvriers ou modestes marchands", Loti prédit :

Il ne sera pas pour vous l'or que jetteront peut-être ici les baigneurs, mais pour les aigrefins qui s'installent toujours à leur suite. Et vos fils deviendront des guides en tous genres à l'usage des étrangers. Quant à vos filles, ce sera pire ; instruisez-vous d'ailleurs en observant Biarritz et Saint-Jean-de-Luz.

Haussant encore son point de vue, il assène : "Il faut songer à la génération qui suivra la nôtre, craindre son jugement et ne pas commettre de trop irrémédiables sacrilèges." Et il conclut : "Dans l'avenir, aux yeux de nos descendants plus affinis, ils seront de grands malfaiteurs, ces hommes qui, pour amasser de l'or, détruisent si aveuglément, dans nos horizons de France, les dernières réserves de calme et de beauté."

Ce que l'auteur de *Ramuntcho* préconise pour les pays, les peuples et les lieux vaut pour l'individu : ne pas être "quelconque", échapper à la routine, à l'insignifiance, quel que soit son titre, c'est la règle. Julien Viaud se l'applique très tôt. À personne singularisée, combat singulier, quitte à coiffer le plat à barbe de Don Quichotte.

Pour autant, Loti ne méprise pas l'action collective. Dans l'affaire d'Hendaye-Plage, il a recours à la Société pour la Protection des paysages de France. Association créée en 1901, elle s'est donnée pour but général de "répandre et de développer la notion que toute beauté naturelle, d'ensemble ou de détail, peut être un objet d'utilité publique aussi nécessaire à l'honneur et à la richesse d'un pays qu'à son agrément". L'initiateur de cette société, le député du Doubs Charles Beauquier (1833-1916), a fait adopter en avril 1906 la première loi dite de *protection des sites et monuments naturels de caractère artistique*. Dans le cadre de cette loi, l'écrivain siège à la commission pour la Charente-Inférieure. Quand il préconise, à la fin de son réquisitoire, l'étatisation du territoire menacé

à Hendaye – ils “devraient devenir intangible propriété nationale” –, il parle en connaissance de cause.

Mais le grand public ne retiendra de son combat que le geste noble et vain – un chant du cygne –, et les caricaturistes, l’hébètement d’un songe-creux, au risque de condamner le rebelle à l’isolement. C’est à ce point que sa maison de la Bidassoa, pourtant si ouverte, se trouve requalifiée en “ermitage” et que son titre de “maison solitaire” se mue en “maison du solitaire”³⁰.

■ Deux hommes et une plage

C’en est trop pour les promoteurs d’Hendaye-Plage. Martinet, à la tête du syndicat d’initiative d’Hendaye, se plaint du tort qui lui est fait. Il rappelle son souci de ne pas exclure les pauvres du bénéfice de la station balnéaire en chantier. À l’heure du déclin de la pêche côtière, ces centaines de villas à bâtir, ces édifices, la voirie, l’installation du tout-à-l’égout, de l’eau courante, de l’électricité, du gaz, etc., sont une manne.

Au début de l’année 1911, alors qu’il s’apprête à doter sa station d’une vitrine alléchante en construisant sur les sables, non loin du casino, un palace-hôtel de grand standing : l’*Eskualduna*, Henry Martinet (fig. 9) commet un crime de lèse-Loti qui ressemble à un coup de grâce. Prétextant de la vente du lot correspondant à la cancha, il prévient l’invétéré pelotari de la destruction de son fronton. À cette avanie s’ajoute un autre déboire : haut de ses cinq gigantesques étages, l’*Eskualduna* barre la vue des brisants que le maître de Bakharetxea avait de ses terrasses et pollue la nuit océanique de ses lumières électriques. Et ce alors même que l’auteur de *L’agonie d’Euskal Herria* était revenu sur son jugement dans une longue note accompagnant la réédition de son article sous forme de nouvelle³¹. Instruit des efforts du promoteur pour assurer à son œuvre homogénéité et couleur locale – ce style qu’on appellera néobasque, dont la villa Arnaga de son confrère Edmond Rostand à Cambo avait donné l’une des premières et des plus brillantes illustrations et qu’à Hendaye, l’architecte Edmond Durandeu (1878-1960) est chargé de décliner – Loti concédait maintenant une certaine beauté à cet Hendaye-Plage-là. De barbare, Martinet rétrogradait au rang de “demi-barbare” et l’accusation principale, inchangée, basculait sur ses lieutenants ou seconds couteaux et autres “cervelles vulgaires, ou seulement moyennes”.

Mais, habile ou sincèrement désolé, Henry Martinet offre des compensations à sa victime :

Je me hâte de vous dire [lui écrit-il le 31 décembre 1910] que ce même mur sera reconstruit de suite et dans les meilleures conditions dans un site charmant [...]. Ai-je besoin d’ajouter que ce fronton sera toujours à votre disposition quand il vous plaira d’y jouer. Ce n’est pas tout. Le mur de pelote fermera, à son extrémité est, un cirque creusé naturellement au pied du coteau [Sascoenia] et que j’ai l’intention d’aménager, dès cet hiver, en théâtre rustique permanent.

Flagorneur, il glisse :



Fig. 9
Portrait d’Henry Martinet à 52 ans, photographie, auteur inconnu, 1924. Coll. part.

ÉTUDE MUSÉE

J'ai passé des heures exquises à entendre Ramountcho à l'Odéon ; mais il me semble que dans ce cadre, au pied de ce vrai fronton, autour duquel on pourrait faire circuler et danser une foule de vrais basques, la pièce, dont trop de personnes ignorantes des coutumes basques n'ont pas encore saisi tout le charme, produirait une impression énorme.

La pièce ne sera pas jouée et la trace de ce fronton, reconstitué théoriquement pierre par pierre, reste introuvable...

Néanmoins, quoi qu'il ait dit et menacé, Loti ne quitte pas Hendaye. Il projettera même en 1919 d'en faire sa résidence principale.

■ "Sur ce désert, un mirage fit apparaître aux yeux du voyageur surpris une cité riante et fleurie"³²

Fig. 10
Pierre Loti et ses
compagnons de
jeu, devant le
fronton de la plage,
posant pour
L'Illustration,
photographie de
Gaston Ouvrard,
septembre 1905.
Coll. APLH.

Pour tenter de sauvegarder l'enchantement que lui procure son environnement basque, Loti en a appelé à l'opinion publique en se livrant à une véritable orchestration. Il a investi aussi bien la scène parisienne la plus en vue que la presse la plus lue, le monde associatif et politique.

Utile consécration, alors que le fronton de la plage (fig. 10) n'est plus que ruine au milieu d'une ville nouvelle conçue, il le reconnaît maintenant, avec gout et ensemble, le président Poincaré en route pour Madrid fait halte à Hendaye,



le 13 octobre 1913. De la station balnéaire, le chef d'état ne dit mot. C'est au sanatorium qu'il rend visite puis il passe en silence sous l'arc de triomphe dressé sur sa route par le promoteur de la Foncière et se rend directement à Bakharetschea pour y saluer Loti et s'entretenir avec lui.

Malgré l'onction présidentielle et ses protestations, victorieux dans plusieurs batailles, notamment celle du port de Rochefort ou de la Roche Courbon, l'académicien aura échoué au Pays Basque. Dès lors, faudrait-il compter pour rien ou peu sa contribution à la perpétuation de ce qu'il avait, un des premiers, appelé l'âme basque, perceptible à travers la langue, les traditions et surtout, les paysages ? Il laisse en témoignage un grand roman, une pièce, de nombreuses nouvelles, une descendance choisie et les traces d'un engagement à certains égards prophétique. Pouvait-il délivrer ce dernier de ses propres paradoxes et prétendre répondre aux questions-clés dont nous héritons : Comment vivre au pays et du pays sans l'endommager ? Comment partager la beauté sans la détruire ? Comment résister au "progrès" sans en profiter ? Au moins a-t-il pu, de son vivant, se consoler à l'idée que ce fatal Hendaye-Plage aurait pu être bien pire. Quant au maître d'ouvrage qui en porte la paternité, Henry Martinet, dans quelle mesure son désir entêté de bâtir son œuvre sur les sables d'une nature soi-disant vierge – une œuvre délibérément personnelle, à la fois attentatoire et respectueuse du passé –, subit-il l'ascendant de Loti ? Il a vu sa pièce basque. Il a certainement lu le roman et ses nouvelles. Après Durandeu, l'architecte auquel il remet sa confiance est Henri Godborge (1872-1946), habituellement qualifié de père du style néobasque, qui fut un lecteur passionné et un grand admirateur de l'auteur de *Ramuntcho*.

Si Pierre Loti, sans surprise, est passé sous les roues du Progrès, le "créateur d'Hendaye-Plage" qui le conduit – titre abusif puisque l'entité l'a précédé en théorie comme en pratique – n'en aura pas tiré gloire. Contrarié par les entrepreneurs locaux, contesté par d'influents édiles, aiguillonné par ses premiers succès, dépassé par son ambition, essoré par des dépenses imprévues, il voit les difficultés s'accumuler sur sa route. Mais plutôt que tenter de les résoudre à mesure, le promoteur se risque dans une fuite en avant qui lui sera fatale. Tandis que le marasme menace et qu'il n'a toujours pas acquis les terrains escomptés sur la baie, il empile les uns sur les autres nouveaux projets et agrandissements divers, train de la corniche, réserve d'Haïçabia... jusqu'au projet pharaonique d'un nouveau pont international³³ sur la baie, avec création d'un complexe touristique de luxe à la pointe de Sokoburu, hier encore un "désert".

Recalé aux élections cantonales de juin 1924 qu'il était assuré de gagner sous la bannière du cartel des gauches, Martinet affronte dans les plus mauvaises dispositions la crise financière et touristique qui s'amorce. Les procédés douteux utilisés pour sauver son affaire échouent. Mis en accusation, le tribunal correctionnel de la Seine le condamne en décembre 1932 à une peine de prison aggravée en appel³⁴. Il meurt des suites d'un accident de travail, à Paris, ruiné et déchu de son grade d'officier de la légion d'Honneur. La Foncière de Hendaye et du Sud-Ouest est déclarée en faillite deux ans après son décès³⁵.

L'auteur de *L'agonie d'Euskal Herria*, décédé en juin 1923, n'a pas imaginé ni même espéré une aussi cruelle dégringolade. S'en serait-il réjoui ? Quiconque s'est rendu familier de l'écrivain et en connaît la sentimentalité en doutera. Outre qu'une telle fin n'a en rien enrayé l'évolution qu'il a combattue de son vivant, on peut croire qu'il se serait enorgueilli de retrouver, dans cet Hendaye-Plage primitif, l'empreinte persistante de son œuvre, en creux bien sûr mais aussi en plein et en écho.

Bibliographie

- MARÇOT Jean-Louis, 2023, *Pierre Loti et le Pays Basque, Une passion sans fin*, Pau, Cairn.
LOTI Pierre, 2022, *Nouvelles du Pays Basque*, Bayonne, Kilika.
LOTI Pierre, 2023, *Ramuntcho*, Bayonne, Kilika.
CULOT Maurice et MESURET Geneviève (dir.), 1998, *Hendaye, Irun, Fontarabie, Villes de la frontière*, Norma.
LABORDE Pierre, 2001, *Histoire du tourisme sur La Côte basque, 1830-1930*, Biarritz, Atlantica
GODBARGE Henri, 1949, *Heckueyre ou les débuts d'un artiste*, Bordeaux.

Notes

- 1 "Hommage à Pierre Loti", Pierre d'Arcangues, texte tapuscrit de sa conférence pour le centenaire de 1950, archive du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.
- 2 Il est l'une des 26 *Nouvelles du Pays Basque* pour la première fois réunies dans leur intégralité, commentées et illustrées par Jean-Louis Marçot pour Kilika, édition de janvier 2023.
- 3 Jean-Baptiste Carresson.
- 4 Don Jaime de Bourbon, Journal de Loti, 31 janvier 1901.
- 5 De la même façon, il ne pouvait ignorer l'engagement d'Antoine d'Abbadie dans le carlisme ni la trappe que le châtelain avait fait secrètement aménager dans le plancher du boudoir de sa singulière demeure pour assurer la fuite en cas d'attaque des cristinos lors de la dernière guerre carliste de 1872-1876 (*Le château d'Abbadia*, Viviane Delpech, thèse d'histoire de l'art, décembre 2012, vol.1, p. 205, note 1415).
- 6 Et non sans intriguer car le poste est déjà pris quand, conseillé par un camarade, il jette son dévolu sur lui.
- 7 À Hendaye, le 28 février 1892, pour se venger des mesures prises par la municipalité contre le monopole de l'enseignement catholique, des villageois abattent nuitamment l'arbre de la liberté. La laïcisation de la fanfare locale donnera lieu à d'autres discordes.
- 8 (Denise) Virginie de Saint-Bonnet (1828-1901), Lyonnaise, épouse en 1859 Antoine d'Abbadie et sa cause. Loti confond femme et mari dans l'appellation "Basques renforcés" (Journal de Loti, 28 novembre 1892).
- 9 "Les Basques, un peuple qui s'en va", Élisée Reclus, *Revue des deux Mondes*, mars 1867.
- 10 Pierre Loti s'y rendra souvent. Sa première visite à Miramar date de l'été 1893, alors que la construction n'en est pas encore achevée.
- 11 Le prince Karageorgevitch (1862-1908) qui lui sert de secrétaire.
- 12 Une maison de rapport appartenant aux Dantin, louée aux officiers stationnaires ou aux estivants. Pierre Loti obtient de la garder indéfiniment.
- 13 Ibid. Cf. note 9.
- 14 "En caravane", *Le Figaro* du 28 janvier 1894.
- 15 *Jérusalem*, Pierre Loti, 1895, chapitre XX.
- 16 Pierre d'Arcangues, ibid.
- 17 Au grade de lieutenant de vaisseau, le 1^{er} du 16 décembre 1891 au 16 juin 1893, le 2^e du 20 mai 1896 au 4 janvier 1898.
- 18 Cruz Gainza (1867-1949), d'une famille d'Irun réfugiée à Hendaye au début de la dernière guerre carliste, modeste et très pieuse.
- 19 du 21 mars 1897.

- 20 Tous les articles signés de Pierre Loti – récits, chroniques, pamphlets, fictions... - paraissent en première page et le plus souvent en première colonne de ce journal très lu dont il est un “collaborateur” attitré. Parfois la rédaction, troublée par son contenu, coiffe le papier d’un chapeau précautionneux.
- 21 Graphie et traduction de la main de Loti.
- 22 “Avec Jean-Baptiste [Curutchet], je monte dans le bois que je vais peut-être acheter, et qui regarde Fontarabie”. Journal de Loti, 12 octobre 1905.
- 23 Né au château d’Azay-le-Rideau, élevé par son père, qui en est le jardinier, dans l’amour des plantes, le culte de la République et du Progrès ; remarqué par son instituteur, Henry Martinet sort major de l’École nationale d’horticulture de Versailles et entre dans une carrière d’architecte paysagiste qui le conduit dans le monde entier, en Angleterre, en Europe centrale, au Japon...
- 24 Auguste Vic, maire hendayais au plus long mandat (de 1888 à 1912, soit 24 ans, interrompu par la maladie), d’obédience radicale-socialiste.
- 25 Métamorphose de La Société française d’Entreprises et de Fournitures générales pour Hôtels et Établissements similaires créée en 1902 par Henry Martinet avec quelques “notabilités de l’industrie et du commerce parisien”.
- 26 Inauguré le 17 juillet 1906, le tramway à vapeur type Decauville sera électrifié deux ans plus tard.
- 27 Sollicité par l’Assistance Publique de Paris après les refus d’Arcachon, Royan, Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Anglet, Le Boucau, Urrugne, Hendaye accepte en 1894 l’implantation, aux confins de “la grande plage”, d’un établissement qu’on appellera de préférence “préventorium” (aujourd’hui, Hôpital Marin). Il est inauguré en juin 1899.
- 28 Pour en faire un terrain de golf à 18 trous, il rachète 74 ha du domaine Abbadia à l’Institut de France auquel Antoine d’Abbadie l’avait légué sous de strictes conditions.
- 29 L’enjeu du conflit est l’île de Cuba. L’armée espagnole est très vite défaite et la paix signée le 12 août 1898. Pierre Loti, qui condamne toute conquête coloniale et a dénoncé publiquement la cruauté et l’absurdité de la présence coloniale de l’Espagne à Cuba, taisant ses critiques, se porte au secours de la reine Marie Christine par amitié. Il agira de même avec la Turquie face à l’Italie et aux peuples balkaniques.
- 30 Transcription erronée que la plupart des biographes de Loti continuent de perpétuer.
- 31 La note est datée de mars 1910. Le recueil a pour titre *Le Château de la Belle-au-bois-dormant*.
- 32 Georges Velloni dans *La Côte basque* du 20 novembre 1927, hebdomadaire financé par Henry Martinet.
- 33 Le 7 septembre 1928, Alphonse XIII accompagné du général Primo de Rivera, pose la première de l’ouvrage qui aurait porté son nom.
- 34 Jugement de la 11^e chambre correctionnelle de Paris du 26 décembre 1933, le condamnant à 3 ans de prison avec sursis, aux dépens et à amende et dommages et intérêts pour souscriptions fictives, distribution de dividendes fictifs, publication de faits faux, et autres “malversations”. Son exclusion de la Légion d’Honneur (au grade d’officier) est prononcée le 5 mai 1936, 5 mois après son décès.
- 35 Un prochain article contera plus en détails l’histoire d’Hendaye-Plage et de ses champions.

LA SITUATION DE LA LANGUE BASQUE EN NAVARRE

Eguzki
URTEAGA^(*)

(*)Professeur de
Sociologie, Université
du Pays Basque/
Universidad del País
Vasco,
Departamento de
Sociología y Trabajo
Social, Facultad de
Relaciones Laborales
y Trabajo Social, Los
Apraiz, 2, ES-01006
Vitoria, Tel: (00 34)
945 01 42 60,
E-mail: eguzki.
urteaga@ehu.eus

Cet article se penche sur la situation sociolinguistique de la langue basque dans la Communauté Forale de Navarre, en se basant sur les données recueillies en 2018 dans le cadre de l'Enquête Sociale et Conditions de Vie effectuée par l'Institut de la Statistique de Navarre. Dans chacune de ses éditions, diverses thématiques sont abordées en fonction des nécessités statistiques du gouvernement foral. En 2018, l'étude s'est intéressée exclusivement à la connaissance et à l'usage de la langue basque dans la société navarroise afin d'orienter le Plan Stratégique du Basque. Les données relatives à l'attitude vis-à-vis de la promotion du basque, quant à elles, sont issues de l'Enquête linguistique en Navarre de 2016. Le paysage sociolinguistique qui en résulte est contrasté, de fortes variations existant selon les zones linguistiques définies par la loi, les zones linguistiques fixées suivant la densité de locuteurs bascophones et les classes d'âge.

Artikulu honek euskararen egoera soziolinguistikoa aztertzen du Nafarroako Foru Erkidegoan, batez ere Nafarroako Estatistika Institutuak burututako Inkesta soziala eta bizi baldintzak ikerlanean agertzen diren 2018ko datuetan oinarrituz. Edizio bakoitzan, gai ezberdinak landuak dira foru gobernuaren behar estatistikoaren arabera. 2018ko ikerketa, nafar gizarteak duen euskararen ezagutza eta erabileran erdiratu da batik bat, Euskararen Plan Estrategikoa norabidetze aldera. Euskararen sustapenari loturiko datuei dagokionez, 2016ko Nafarroako Inkesta soziolinguistikoa datoz. Agerian uzten dute paisai linguistikoa ñabarduraz betea dela, ezberdintasun nabarmenak agertzen baitira legeak finkatutako gune linguistikoaren, euskal hiztunen dentsitatearen eta adin-taldearen arabera.

■ Introduction

Cet article s'intéresse à la situation sociolinguistique de la langue basque dans la Communauté Forale de Navarre (CFN) (fig. 1), en se basant sur les données

Fig. 1
La Communauté
Forale de Navarre.
Source: Institut
Culturel Basque



recueillies en 2018 dans le cadre de l'Enquête Sociale et Conditions de Vie effectuée par l'Institut de la Statistique de Navarre (NASTAT). Dans chacune de ses éditions, des thèmes différents sont abordés en fonction des nécessités statistiques de l'exécutif foral. En 2018, l'étude s'est penchée exclusivement sur la connaissance et l'usage de la langue basque dans la société navarraise afin d'orienter le Plan Stratégique du Basque (*Gobierno de Navarra, 2018: 5*).

L'enquête porte sur les personnes de 15 ans et plus résidant dans le territoire, les données ayant été recueillies par téléphone et via internet (CATI et CAWI). Pour ce qui est l'échantillon, il a été constitué de manière aléatoire en respectant un équilibre territorial. Au total, 5.792 personnes ont été interrogées durant les mois d'octobre et de novembre 2018. Et, afin que les données sociolinguistiques de l'étude soient comparables à celles des enquêtes sociolinguistiques réalisées tous les cinq ans depuis 1991, seules les données recueillies auprès des individus de 16 ans et plus ont été exploitées (*Gobierno de Navarra, 2018: 5*).

En outre, pour faciliter la comparaison, cette étude reprend les catégories utilisées dans les enquêtes mentionnées, telles que les types de locuteurs en distinguant trois types selon leur niveau de compétence linguistique (bascophone actif, bascophone réceptif et non bascophone), et, les types de bilingues suivant le niveau de compétence relative, à savoir, leur facilité à s'exprimer en basque et en castillan (bilingue avec une plus grande facilité en basque, bilingue avec une facilité analogue dans les deux langues, et bilingue avec une plus grande aisance en espagnol) (*Gobierno de Navarra, 2018: 5*).

De plus, l'échantillon n'étant pas suffisamment représentatif dans chaque commune, les données sont présentées selon trois périmètres.

- Premièrement, selon les zones linguistiques (fig. 2), telles qu'elles ont été établies par la loi forale 18/1986, du 15 décembre, de la langue basque (BOE, 1986), qui distingue dans son article 5 les zones bascophone, mixte et non bascophone. Il convient de noter, à ce propos, qu'en 2017, un changement de taille s'est produit dans la composition de la zone mixte, puisque, en vertu de la loi forale 9/2017 du 27 juin (BOE, 2017), la commune d'Atetz est passée dans la zone bascophone et 44 communes ont intégré la zone mixte (*Gobierno de Navarra, 2018: 6*).
- Deuxièmement, suivant les cantons, étant entendu que la loi forale 4/2019 du 4 février, relative à la réforme de l'administration locale de Navarre (BOE, 2019), distingue les cantons suivants: Baztan-Bidasoa, Pamplona, Sangüesa, Larraun-Leitzaldea, Pirineo, Prepirineo, Ribera, Ribera Alta, Tierra Estella, Sakana, Valdizarbe-Novenera et Zona Media. Or, compte tenu du faible nombre d'habitants de certains cantons, NASTAT a regroupé

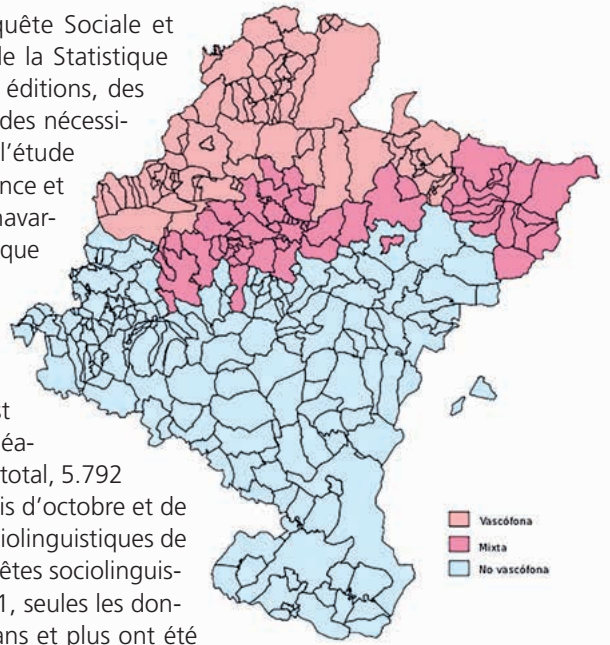


Fig. 2
Les zones linguistiques en Navarre.
Source: Wikipèmia Commons.

les cantons de la façon qui suit: Baztan-Bidasoa et Larraun-Leitzaldea, Sangüesa et Zona Media, Ribera et Ribera Alta (*Gobierno de Navarra*, 2018: 6).

- Troisièmement, selon les zones sociolinguistiques eu égard à la densité de la population bascophone. La première est composée des communes dont le pourcentage de locuteurs en basque est inférieur à 20 %, la seconde est constituée des communes dont cette proportion oscille entre 20 % et 49 %, la troisième est formée des communes dont la part de bascophones se situe entre 50 % et 79 %, et, la quatrième est composée de communes dont la proportion de locuteurs en basque dépasse les 80 % (*Gobierno de Navarra*, 2018: 6).

■ La compétence linguistique

■ Bascophones actifs
■ Bascophones réceptifs
■ Non bascophones

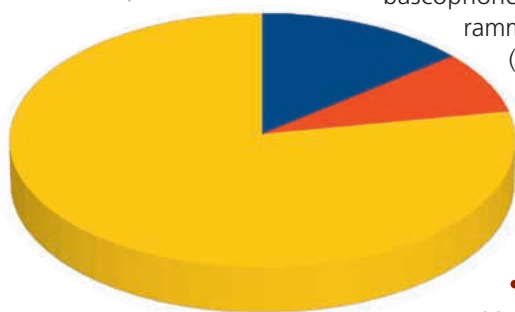


Fig. 3

La langue basque, minoritaire en Navarre sur une population de moins de 16 ans en 2018. Données : *Gobierno de Navarra*.

Sur les 537 229 habitants de 16 ans et plus de Navarre (fig. 3), 75 810 sont bascophones actifs (14,1 %), à savoir qu'ils s'expriment couramment en basque; 42 994 sont bascophones réceptifs (8 %), c'est-à-dire qu'ils comprennent cette langue et la parlent un peu; et 418 425 sont non bascophones (77,9 %) (*Gobierno de Navarra*, 2018: 9).

Ces données sont à mettre en relation avec les caractéristiques démographiques de la société navarroise qui a connu des transformations non négligeables depuis le début des années 1990.

- D'un côté, la population de ce territoire a connu une augmentation conséquente, passant de 519 227 à 647 554 habitants entre 1991 et 2018. Cet essor est avant tout imputable à l'accroissement de la population immigrée. De fait, "depuis le début du XXI^e siècle, les habitants de la Navarre nés à l'étranger ont augmenté significativement", puisque la population étrangère est passée de 2,7 % en 2000 à 15,1 % en 2019 (*Gobierno de Navarra*, 2018: 9).
- D'un autre côté, la société navarroise a vieilli, car l'espérance de vie ne cesse de croître et le taux de natalité est inférieur à la moyenne européenne, avec 9,2 naissances pour 1000 habitants, face à 10,1 dans l'Europe des 27 (*Gobierno de Navarra*, 2018: 9). Dès lors, le poids relatif des personnes âgées dans la société navarroise croît, au moment même où celui des moins de 15 ans régresse, n'étant que de 15,5 %.

Dans ce contexte, "le poids relatif des bascophones dans la population navarroise de 16 ans et plus a augmenté de manière ininterrompue depuis 1991", puisqu'il était de 9,5 % en 1991 et est de 14,1 % en 2018 (*Gobierno de Navarra*, 2018: 9).

Tableau n° 1: Évolution de la population bascophone en Navarre entre 1991 et 2018

Années	1991	1996	2001	2006	2011	2016	2018
En pourcentages	9,5	9,6	10,3	11,1	11,7	12,9	14,1
En nombres absolus	40 167	42 076	48 341	56 384	62 977	68 946	75 810

Source: Encuesta Social y de Condiciones de Vida, 2018: 10.

La part des bascophones réceptifs a également crû durant cette période, bien que cette progression soit moins continue.

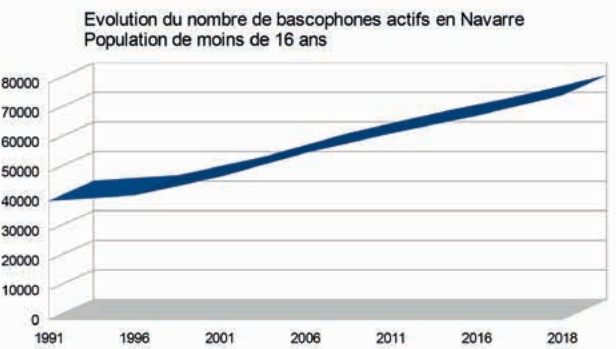


Fig. 4
L'augmentation continue du nombre de bascophones actifs en Navarre entre 1991 et 2018.
Source : tableau 1.

Tableau n° 2 : Évolution de la connaissance du basque en Navarre entre 1991 et 2018

Années/Compétence linguistique	Bascophones actifs	Bascophones réceptifs	Non bascophones
1991	9,5	4,6	85,9
2016	12,9	10,3	76,8
2018	14,1	8,0	77,9

Source: Encuesta Social y de Condiciones de Vida, 2018: 10.

Plus en détail, si l'on se réfère à la maîtrise du basque selon les zones linguistiques, l'on constate que 60,8 % des habitants de la zone bascophone parlent le basque, ce qui est le cas de 12,4 % des résidents de la zone mixte et de seulement 2,6 % de ceux de la zone non bascophone, ce qui témoigne d'une grande disparité selon les zones linguistiques (Gobierno de Navarra, 2018: 10).

Si l'on fait allusion au nombre de bascophones en valeur absolue, l'on voit que "la majeure partie des 75 810 bascophones navarrais de 16 ans et plus réside en dehors de la zone bascophone", dans la mesure où 29 459 d'entre eux vivent dans cette zone, ce qui équivaut à 38,9 % des bascophones navarrais, alors que 42 551 habitent dans la zone mixte (56,1 %) et 3.800 dans la zone non bascophone (5 %) (Gobierno de Navarra, 2018: 11). Quant aux bascophones réceptifs, la majorité des 42 994 locuteurs vivent dans la zone mixte (5 187 personnes), soit 12 % de l'ensemble, 32 217 personnes habitent dans la zone bascophone (75 %) et 5 590 locuteurs vivent dans la zone non bascophone (13 %).

En ce qui concerne l'évolution de la compétence linguistique entre 1991 et 2018, elle est dissemblable dans les trois zones linguistiques. Alors que le pourcentage de bascophones est resté relativement stable dans la zone bascophone, passant de 60,3 % à 60,8 % durant ce laps de temps (+0,5 point), leur part a augmenté de façon continue dans les deux autres zones, allant de 5,2 % à 12,4 % dans la zone mixte (+7,2 points) et de 0,6 % à 2,6 % dans la zone non bascophone (+2,0 points) (*Gobierno de Navarra*, 2018: 11).

Tableau n° 3 : Évolution de la connaissance du basque selon la zone linguistique en Navarre entre 1991 et 2018

Année/Zone linguistique	1991	1996	2001	2006	2011	2016	2018	Écart
Bascophone	60,3	59,9	59,2	60,1	59,3	61,1	60,8	+0,5
Mixte	5,2	5,4	6,5	8,3	9,8	11,3	12,4	+7,2
Non bascophone	0,6	0,8	1,3	1,9	2,3	2,7	2,6	+2,0

Source: Élaboration propre.

En focalisant l'analyse au niveau des cantons, il apparaît que celui de Baztan-Bidasoa et Larraun-Leitzaldeia comprend la plus forte proportion de bascophones (80 %). Puis viennent les cantons de Sakana, Pirineo et Prepirineo, avec des pourcentages significatifs de locuteurs basques (42 %, 27,3 % et 20,8 %). "Dans le canton de Pamplona, où se concentre plus de la moitié de la population de Navarre, le pourcentage de population bascophone [atteint] 12,6 % " (*Gobierno de Navarra*, 2018: 12). Par la suite, viennent les cantons de Tierra Estella (8,1 %), Valdizarbe-Novenera (7,4 %), et Sangüesa et Zona Media (4,6 %). Enfin, le pourcentage le plus bas correspond aux cantons de Ribera et Ribera Alta (1,6 %).

En valeurs absolues, "la moitié des 75 810 bascophones navarrais de 16 ans et plus vivent dans le canton de Pampelune (38259) [et] la majorité des 42 994 bascophones réceptifs résident également dans ce canton (28 701) (*Gobierno de Navarra*, 2018: 13). Puis viennent les cantons de Baztan-Bidasoa et Larraun-Leitzaldeia, avec 20 623 bascophones et 1 765 bascophones réceptifs; Sakana, avec 6 880 et 2 328 respectivement; et, Tierra Estella, avec 4 179 et 3 459 bascophones actifs et réceptifs. Le nombre de bascophones résidant dans les autres cantons est nettement inférieur, avec, dans cet ordre, les cantons de Sangüesa et Zona Media (1 412 et 2 168), Ribera et Ribera Alta (1 406 et 2 487), Pirineo (1 373 et 810), Prepirineo (911 et 623), et, finalement, Valdizarbe-Novenera (767 et 653) (*Gobierno de Navarra*, 2018: 13).

Si l'on étudie la compétence linguistique selon l'âge et le sexe, il s'avère que, "parmi les femmes navarraises de 16 ans et plus, 13,5 % sont bascophones et 8,2 % sont bascophones réceptives, [tandis que], chez les hommes, les bascophones sont 14,7 % et les bascophones réceptifs sont 7,8 % " (*Gobierno de Navarra*, 2018: 14). Cela montre que le sexe est une variable ayant une incidence limitée sur la compétence linguistique, puisque la gente masculine se distingue par une proportion un peu supérieure de locuteurs actifs (+1,2 %) et

une part légèrement inférieure de bascophones réceptifs (-0,4 %). En revanche, l'âge a une claire incidence sur la maîtrise de la langue basque, car la proportion de bascophones diminue avec l'avancée en âge. Ainsi, "l'évolution, de 1991 à 2018, du pourcentage de bascophones selon l'âge montre une [augmentation manifeste] parmi les classes d'âge les plus jeunes (16-24 ans et 25-34 ans)" (*Gobierno de Navarra*, 2018: 14).

Pour ce qui est de la compétence linguistique relative, à savoir, de la facilité des bascophones à s'exprimer en basque, il résulte de l'étude que 16,4 % de la population interrogée est bilingue avec une plus grande facilité en basque, 33,9 % est bilingue avec une égale maîtrise des deux langues et 49,7 % est bilingue avec une plus grande aisance en castillan. "L'évolution historique de 1991 à 2018 de la compétence linguistique relative montre que le pourcentage de bascophones ayant une plus grande facilité en basque a diminué de 24,2 points", tandis que les parts des bilingues ayant une égale maîtrise des deux langues et de ceux se sentant plus à l'aide en espagnol, ont augmenté respectivement de 7,3 et de 16,9 points (*Gobierno de Navarra*, 2018: 15).

L'âge joue un rôle essentiel en la matière, puisque le pourcentage de la population bascophone ayant une aisance supérieure en basque se trouve chez les 65 ans et plus (34,7 %). Dans les autres classes d'âge, particulièrement chez les 25-50 ans, cette part baisse de façon notable. "Parmi la population jeune augmente significativement le poids relatif des bascophones ayant une plus grande facilité en basque et de ceux qui maîtrisent les deux langues" (*Gobierno de Navarra*, 2018: 17). Et l'évolution de la compétence linguistique relative selon l'âge montre, dans toutes les classes d'âge, une diminution du pourcentage de bascophones ayant une plus grande facilité en basque et une augmentation de ceux se sentant plus à l'aise en castillan (fig. 5). Ainsi, en 1991, parmi les bascophones de plus de 35 ans, la majeure partie s'exprime plus facilement dans la langue d'Etxepare, tandis que, en 2018, la plupart se sent plus à l'aise en espagnol (*Gobierno de Navarra*, 2018 : 17).

Enfin, la compétence linguistique relative varie de manière conséquente selon la zone sociolinguistique. De fait, dans la 4^e zone comprenant les communes dont le pourcentage de bascophones est supérieur à 80 %, 48,6 % des bascophones s'expriment plus aisément en basque et 40,9 % ont une égale maîtrise des deux langues. Par contre, dans la 1^{re} zone, constituée de communes dans lesquelles la part de la population bascophone est inférieure à 20 %, ces valeurs sont respectivement de 3,9 % et de 28,8 % (*Gobierno de Navarra*, 2018: 19).

■ Bascophones actifs
■ Bascophones réceptifs
■ Non bascophones

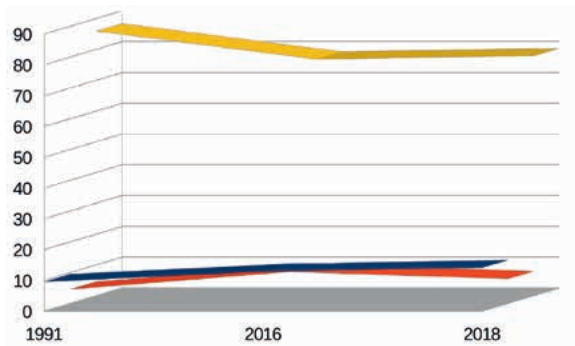


Fig. 5
Une augmentation globale des bascophones, actifs ou réceptifs, depuis 1991 et en pourcentage de la population.
Source : tableau 2.

■ La transmission linguistique

En 2018, 9,1 % de la population navarraise de 16 ans et plus a le basque comme première langue, sachant que 5,8 % a uniquement le basque et 3,3 % le basque et le castillan. Le reste de la population (90,9 %) a, soit l’espagnol comme langue maternelle (84,9 %), soit une autre langue (6 %). L’évolution historique montre que le pourcentage de la population du territoire qui a eu le basque, seul ou avec le castillan, comme première langue, a connu une légère baisse, puisqu’il est de 10,2 % en 1991 et de 9,1 % en 2018 (*Gobierno de Navarra, 2018: 21*).

Tableau n° 4 : Évolution de la première langue en Navarre entre 1991 et 2018.

Année/ Première langue	1991	1996	2006	2011	2016	2018
Basque	8,1	8,3	6,4	6,1	6,2	5,8
Basque et castillan	2,1	1,8	3,2	2,8	3,1	3,3
Total	10,2	10,1	9,6	8,9	9,3	9,1

Source: Élaboration propre.

En outre, l’étude montre que le sexe n’est pas une variable déterminante en matière de transmission linguistique, alors que l’âge joue un rôle majeur. Ainsi, “dans la population de plus de 65 ans se trouve le plus grand pourcentage de ceux qui ont eu le basque comme première langue (6,9 %)” (*Gobierno de Navarra, 2018: 22*). Quant aux jeunes, 15,1 % ont le basque, seul ou avec le castillan, comme langue maternelle. À noter la forte augmentation de ceux ayant les deux langues du territoire comme langues premières. La zone linguistique joue également un rôle prépondérant. Selon la zonification linguistique instaurée par la loi forale relative à la langue basque, “la majorité de la population résidant dans la zone bascophone a le basque comme première langue: 53,4 %”, dont 42,2 % seul et 11,2 % avec l’espagnol (*Gobierno de Navarra, 2018: 22*). Dans la zone mixte, 6,2 % de la population ont le basque comme première langue, dont 2,9 % à titre exclusif, et, dans la zone non basco- phone, seulement 1,2 % ont le basque, seul ou avec le castillan, comme langue première (*Gobierno de Navarra, 2018: 23*).

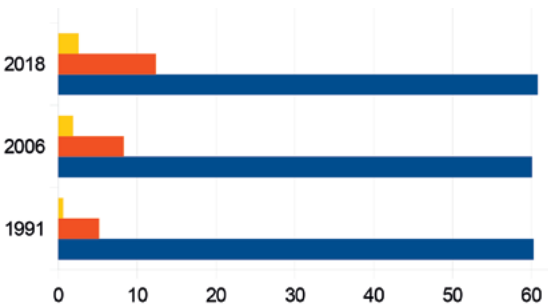
Tableau n° 5 : Première langue selon la zone linguistique en Navarre en 2018.

Zone linguistique/ Première langue	Basque	Basque et castillan	Castillan	Autre langue
Bascophone	42,2	11,2	43	3,6
Mixte	2,9	3,3	88,3	5,4
Non bascophone	0,5	0,7	90,7	8,1

Source: Encuesta Social y de Condiciones de Vida, 2018: 23.

ÉTUDE VARIA

De façon analogue, dans les zones sociolinguistiques ayant la plus forte densité de population bascophone, à savoir, les 3^e et 4^e zones, se trouvent les plus hauts pourcentages de population ayant le basque, seul ou avec le castillan, comme première langue : respectivement 67 % et 85,3 % (Gobierno de Navarra, 2018: 23) (fig. 6).



■ La pratique linguistique

Selon les données de l'étude, en 2018, parmi la population navarroise de 16 ans et plus, 11,8 % utilise le basque dans une certaine mesure, sachant que 6 % le pratique autant voire davantage que le castillan, et 5,8 % l'utilise dans sa vie quotidienne, bien que ce soit dans une moindre mesure que l'espagnol (Gobierno de Navarra, 2018: 25).

■ Zone non bascophone
■ Zone mixte
■ Zone bascophone

Fig. 6
Le nombre de bascophones progresse davantage, mais de façon modérée, en zones mixte et non bascophone. Source : tableau 3.

Tableau n° 6 : Usage du basque en Navarre en 2018.

Usage/ Fréquence	Plus en basque qu'en castillan	Autant en basque qu'en castillan	Moins en basque qu'en castillan	Très peu en basque	Toujours en cas- tillan ou dans une autre langue
En pourcentage	3,1	2,9	5,8	3,3	85

Source: Encuesta Social y de Condiciones de Vida, 2018: 25.

L'évolution historique constatée au cours des trois dernières décennies montre que l'usage le plus intense du basque s'est produit entre 2016 et 2018.

Tableau n° 7 : Évolution de l'usage du basque en Navarre entre 1991 et 2018.

Année/ Fréquence	1991	1996	2001	2006	2011	2016	2018
Autant en basque qu'en castillan	5,9	5,8	5,8	5,6	5,5	6,6	6,0
Moins en basque qu'en castillan	3,2	4,8	4,3	4,1	4,6	5,6	5,8
Total	9,1	10,6	10,1	9,7	10,1	12,2	11,8

Source: Élaboration propre.

Or, cette pratique varie de manière significative selon la zone linguistique. Ainsi, dans la zone bascophone, 48 % de la population utilise le basque de manière intensive, autant voire davantage que le castillan, et 11,4 % le pratique moins que l'espagnol. Dans la zone mixte, en revanche, les valeurs relatives à l'usage du basque sont respectivement de 2,4 % et de 6,9 %. Et, dans la zone

non bascophone, l’usage intensif du basque n’atteint pas 1 % et l’usage non intensif dépasse légèrement ce seuil (1,3 %) (*Gobierno de Navarra, 2018: 26*).

Tableau n°8 : *Usage du basque selon la zone linguistique en Navarre en 2018.*

Zone linguistique/ Fréquence	Mixte	Bascophone	Non bascophone
En basque autant qu’en castillan	2,4	48,3	0,2
Moins en basque qu’en castillan	6,9	11,4	1,3
Total	9,3	59,7	1,5

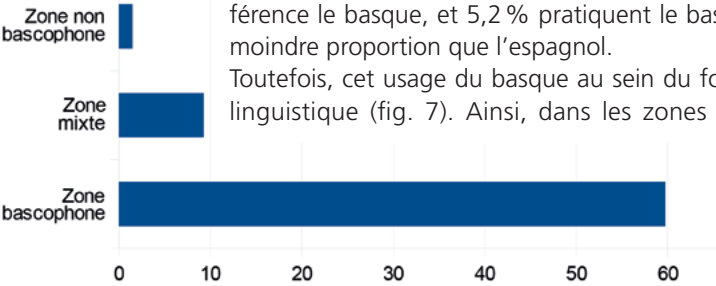
Source: Élaboration propre.

Il en est de même selon les zones sociolinguistiques. De fait, dans les 3^e et 4^e zones, le pourcentage de la population qui utilise le basque de manière intensive dans sa vie quotidienne, que ce soit seul ou avec le castillan, est de 59,7 % et de 88,9 % respectivement. Par contre, dans les 1^{re} et 2^e zones, “le pourcentage de la population qui utilise habituellement le basque de façon intensive descend à 1,7 % pour la première et à 10,2 % pour la seconde” (*Gobierno de Navarra, 2018: 26*).

En outre, l’usage intensif du basque est supérieur chez les hommes que chez les femmes (7,2 % face à 4,9 %), tandis que l’usage non intensif est plus fréquent dans la gent féminine (6,3 %). L’usage varie tout autant selon l’âge, puisque “le pourcentage de la population qui utilise cette langue de manière intensive (autant voire davantage que le castillan) est de 5,7 % chez les jeunes de 16 à 24 ans, de 5,1 % parmi les jeunes adultes de 25 à 34 ans, de 6,1 % chez les adultes de 35 à 49 ans, de 6,5 % parmi les adultes mûres de 50 à 64 ans, et de 5,9 % dans la population de 65 ans et plus” (*Gobierno de Navarra, 2018: 27*). Quant à l’usage non intensif du basque, à savoir, dans une moindre mesure que l’espagnol, il est le plus fréquent chez les jeunes (8,2 %) et le moins habituel chez les personnes âgées (2,1 %). À noter que l’évolution intensive du basque tend à décliner depuis 2016 chez les plus jeunes (*Gobierno de Navarra, 2018: 28*). Pour ce qui est de la pratique du basque au sein du foyer, il résulte de l’étude que 4,2 % des personnes interrogées utilisent principalement le basque et 3,8 % le basque et le castillan (*Gobierno de Navarra, 2018: 28*). Lorsque tous les membres du foyer sont réunis, 7 % utilisent systématiquement ou de préférence le basque, et 5,2 % pratiquent le basque, bien que ce soit dans une moindre proportion que l’espagnol.

Toutefois, cet usage du basque au sein du foyer fluctue selon la zone socio-linguistique (fig. 7). Ainsi, dans les zones ayant la plus forte densité de

Fig. 7
2018, l’usage de la langue basque reste principalement concentré dans la zone bascophone.
Source : tableau 8.



bascophones, à savoir, les 3^e et 4^e zones, se trouvent les plus hauts niveaux de pratique du basque, 42,9 % et 71,9 % respectivement. Ces zones se caractérisent par la plus forte prévalence de l'usage des deux langues, avec 18,2 % dans la 3^e zone et 17,7 % dans la 4^e zone. En revanche, dans les 1^{re} et 2^e zones, où la population bascophone se situe au-dessous de 50 %, le pourcentage de la population ayant le basque comme langue principale au sein du foyer est moindre, avec respectivement 1,1 % et 5,8 %. Les pourcentages de la population utilisant les deux langues à la maison sont de 2,7 % dans la 1^{re} zone et de 8,7 % dans la 2^e zone (*Gobierno de Navarra*, 2018: 29). De même, la zone sociolinguistique est une variable fort significative dans l'usage du basque au sein du foyer lorsque tous ses membres sont réunis, puisque le pourcentage de ceux pratiquant le basque de manière exclusive ou préférentielle est de 3,1 % dans la 1^{re} zone et de 82,7 % dans la 4^e zone (*Gobierno de Navarra*, 2018: 30). Quant à la pratique du basque des bascophones avec leurs familles, l'usage le plus fréquent se produit avec les frères et sœurs et avec les enfants. "Ceux qui affirment parler avec leurs frères et sœurs systématiquement ou autant voire davantage qu'en castillan, sont 44,8 %, et avec leurs enfants ils sont 38,6 %" (*Gobierno de Navarra*, 2018: 30). Pour ce qui est de l'usage du basque en dehors de l'univers familial, la pratique la plus intensive s'effectue avec les amis (55,2 %), suivi des services municipaux (45,7 %), des magasins (40,4 %), des banques (33,9 %) et des services de santé (32,8 %) (*Gobierno de Navarra*, 2018: 31).

Or, les fluctuations sont conséquentes selon les zones sociolinguistiques, puisque, dans la 4^e zone, 94,8 % des bascophones parlent avec leurs amis en basque de manière systématique ou préférentielle, ce qui est le cas de 83,5 % de ces locuteurs dans la 3^e zone, de 50 % dans la 2^e zone et de 38,3 % dans la 1^{re} zone (*Gobierno de Navarra*, 2018: 31). De même, 90,5 % des bascophones s'expriment en basque systématiquement ou davantage qu'en castillan dans la 4^e zone sociolinguistique, ce qui est le cas de 76 % des locuteurs basques dans la 3^e zone, de 47,2 % dans la 2^e zone et de 17,5 % dans la 1^{re} zone (*Gobierno de Navarra*, 2018: 32). Un phénomène analogue s'observe en ce qui concerne la langue d'usage avec les banques, car le basque est utilisé dans 78,8 % des cas dans la 4^e zone, dans 65 % des configurations dans la 3^e zone, dans 39,8 % des situations dans la 2^e zone, et dans 13,7 % des cas dans la 1^{re} zone (*Gobierno de Navarra*, 2018: 32). Il en est de même pour ce qui est des échanges linguistiques dans les services de santé, ceux-ci se produisant exclusivement ou davantage en basque dans 85,1 % des cas dans la 4^e zone, 68,1 % dans la 3^e zone, 36,3 % dans la 2^e zone et 10,2 % dans la 1^{re} zone (*Gobierno de Navarra*, 2018: 33). Enfin, "dans la 4^e zone sociolinguistique, 92,3 % [des bascophones] parlent avec les services municipaux systématiquement en basque ou autant voire davantage qu'en castillan, [ce qui est le cas de] 82,7 % dans la 3^e zone, de 62,8 % dans la 2^e zone et de 21,9 % dans la 1^{re} zone" (*Gobierno de Navarra*, 2018: 33).

■ La consommation de médias

Pour ce qui de la consommation de médias en langue basque, qu'il s'agisse de télévision, de radio ou de presse écrite, "43,1 % de la population navarroise bascophone de 16 ans et plus affirme avoir lu la presse écrite en version papier et 39,3 % en version numérique" (*Gobierno de Navarra*, 2018: 33). À cela s'ajoute le fait que 74,3 % a écouté/regardé la radio/télévision en basque. Plus en détail, les hommes consomment davantage de médias en basque que les femmes, alors que l'âge n'exerce pas une influence significative en la matière. De fait, si la consommation de presse écrite, sous la forme de quotidiens, d'hebdomadaires et de revues généralistes ou spécialisées en version papier, est supérieure chez les plus de 35 ans, "la consommation de presse écrite numérique est significativement moindre parmi les classes d'âge les plus âgées" (*Gobierno de Navarra*, 2018: 42). De même, la consommation de radio et de télévision ne varie pas substantiellement selon l'âge.

En revanche, cette consommation oscille fortement selon la zone sociolinguistique. De fait, "parmi la population bascophone de la 1^{re} zone (...), l'on trouve le plus haut pourcentage de consommation de presse écrite en version numérique (43,2 %), mais le moindre pourcentage de consommation en version papier (36,4 %)". De même, parmi la population bascophone des communes de la 4^e zone sociolinguistique, caractérisée par une forte densité de basco-phones, l'on trouve la moindre part de consommation de presse écrite en version numérique (31,8 %), mais le plus haut pourcentage de consommation de radio et de télévision (86,6 %) (*Gobierno de Navarra*, 2018: 43).

■ L'attitude vis-à-vis de la promotion linguistique

Fig. 8
L'érosion lente
mais continue du
basque en tant que
première langue.
Source : tableau 4.



Si l'Enquête Sociale et Conditions de Vie de 2018 n'aborde par la question de l'attitude de la population navarroise vis-à-vis de la promotion de la langue basque, tel n'est pas le cas de la VI^e Enquête Sociolinguistique de 2016 effectuée par le Gouvernement de Navarre, en collaboration avec le Gouvernement Basque pour la Communauté Autonome Basque et l'Office Public de la Langue Basque pour le Pays Basque situé au nord des Pyrénées.

Ainsi, “33,3 % de la population navarraise de 16 ans et plus est favorable à la promotion de l’usage du basque, 27,6 % n’est ni en faveur ni contre, et 39,1 % est opposée”, sachant que l’attitude à l’égard du basque est très étroitement associée à la compétence linguistique (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco et Office Public de la Langue Basque, 2017: 27*). De fait, “alors que 82,3 % des bascophones se montrent en faveur d’encourager l’usage du basque, le pourcentage se réduit à 51,1 % dans le cas des bascophones réceptifs et à 22,7 % chez les [non bascophones]” (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco et Office Public de la Langue Basque, 2017: 27*).

De façon analogue, l’attitude favorable à la promotion du basque est bien supérieure dans la zone bascophone (68,1 %) que dans la zone mixte (36,3 %) et, a fortiori, que dans la zone non bascophone (19,1 %). Dans la capitale du territoire, 37,6 % des habitants sont en faveur de promouvoir le basque, alors que 32,7 % sont contre. Quant aux classes d’âge, les plus favorables à la promotion du basque sont les personnes de 50 à 64 ans et les 25-34 ans, puisqu’ils sont respectivement 37,6 % et 34,8 %, tandis que les classes d’âge les moins favorables sont celles des 65 ans et plus et les 35-49 ans (41,3 % et 40,7 % respectivement) (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco et Office Public de la Langue Basque, 2017: 27*).

L’évolution historique montre que le pourcentage de personnes favorables à la promotion de l’usage du basque a augmenté de quasiment 12 points en 25 ans, passant de 21,6 % en 1991 à 33,3 % en 2016. Cependant, en comparaison avec les données de cinq ans auparavant, “la position favorable a diminué, puisque la part de la population en faveur de la promotion du basque est de 37,7 % en 2011” (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco et Office Public de la Langue Basque, 2017: 28*).

Quant à l’appréciation citoyenne de l’action menée par le Gouvernement de Navarre en matière de promotion de la langue basque, 35,4 % des citoyens estiment qu’elle est appropriée, alors que 41,2 % considèrent qu’elle ne l’est pas (fig. 9). En outre, “14,4 % de la population juge qu’elle est indifférente et 9,1 % n’a pas d’opinion à ce sujet ou n’a pas répondu à la question”, ce qui constitue un chiffre élevé compte tenu de l’importance de l’enjeu linguistique en Navarre (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco et Office Public de la Langue Basque, 2017: 28*). Lorsque les enquêteurs demandent aux personnes interrogées les raisons de leur appréciation, 30,2 % affirment que leur opinion

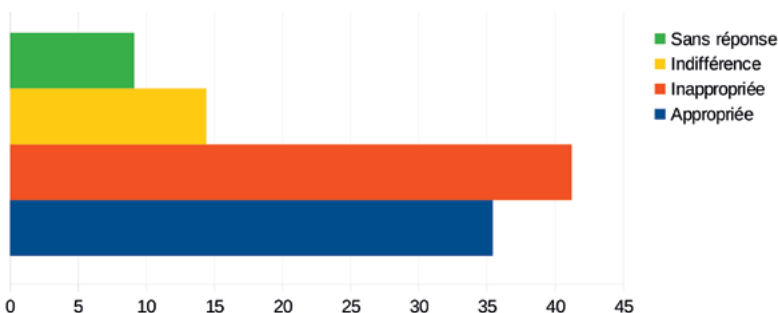


Fig. 9
L’appréciation nuancée de la population navarraise, en 2016, sur la politique linguistique du gouvernement foral. Données : *Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco et Office Public de la Langue Basque*.

est positive parce qu'ils considèrent que beaucoup a été fait et 2,4 % parce qu'il n'est pas nécessaire d'en faire davantage. En revanche, 26,3 % assurent que leur jugement est négatif parce que trop a été fait, tandis que 13,8 % considèrent, au contraire, que l'action menée a été insuffisante (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco* et Office Public de la Langue Basque, 2017: 28). Dans la zone bascophone, 45,6 % croient que le labeur du Gouvernement de Navarre a été approprié et 29,2 % estiment qu'il ne l'a pas été. Dans la zone mixte, 39,6 % considèrent que l'action de l'exécutif foral a été positive, alors que 41,4 % sont d'avis contraire. Dans la zone non bascophone, 24,4 % des personnes interrogées portent un jugement favorable sur l'action du gouvernement navarrais, tandis que 44 % ne sont pas de cet avis (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco* et Office Public de la Langue Basque, 2017: 29).

La compétence linguistique est une variable tout aussi déterminante, puisque "58,7 % des bascophones croient que le labeur réalisé par le Gouvernement de Navarre pour encourager le basque a été approprié, pourcentage qui [baisse] à 46,2 % chez les bascophones réceptifs et à 30 % parmi les [non bascophones]" (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco* et Office Public de la Langue Basque, 2017: 29). Entre les bascophones non satisfaits de l'action de l'exécutif navarrais en matière de promotion du basque, 25,8 % estiment qu'elle a été insuffisante. 14 % des bascophones passifs et 11,8 % des non-bascophones partagent cette opinion. De façon analogue, "3,1 % des bascophones, 15,1 % des bascophones réceptifs et 31,8 % des [non bascophones] qualifient le labeur du Gouvernement de Navarre pour encourager le basque d'inapproprié en raison de son caractère excessif" (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco* et Office Public de la Langue Basque, 2017: 29).

La mise en perspective historique montre que, dans l'enquête de 2011, les habitants du territoire qui qualifient l'action gouvernementale d'appropriée était 18,3 %, ceux étant de l'avis contraire étant 47,8 %. Cela signifie que, comparativement, a augmenté le nombre de personnes croyant que le labeur de l'exécutif foral pour encourager le basque est adéquat (35,4 % face à 18,3 %), et, inversement, a diminué la part de ceux estimant qu'il a été inapproprié (41,2 % face à 47,8 %) (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco* et Office Public de la Langue Basque, 2017: 29). De même, en 2011, lorsque les personnes ont été interrogées sur leur appréciation négative, 94,3 % ont assuré qu'elles estimaient que beaucoup avait été fait et 5,7 % ont même affirmé que le gouvernement en avait trop fait. Comparativement avec 2016, "a diminué le nombre de ceux croyant que trop peu a été fait (13,8 % versus 94,3 %), alors qu'a augmenté la part de ceux qui estiment que trop a été fait (26,3 % versus 5,7 %)" (*Gobierno de Navarra, Gobierno Vasco* et Office Public de la Langue Basque, 2017: 29).

■ Conclusion

Rappelons que cet article s'est penché sur la situation sociolinguistique de la langue basque dans la Communauté Forale de Navarre, en se basant sur les données recueillies en 2018 dans le cadre de l'Enquête Sociale et Conditions

de Vie effectuée par l'Institut de la Statistique de Navarre. Dans chacune de ses éditions, des thématiques diverses sont abordées en fonction des besoins statistiques du gouvernement foral. En 2018, l'étude s'est intéressée exclusivement à la connaissance et à l'usage de la langue basque dans la société navarroise afin d'orienter le Plan Stratégique du Basque. Les données relatives à l'attitude vis-à-vis de la promotion du basque, quant à elles, sont issues de l'Enquête Sociolinguistique en Navarre de 2016. Le paysage sociolinguistique qui en découle est contrasté, des variations notables existant selon les zones linguistiques définies par la loi, les zones sociolinguistiques fixées suivant la densité de locuteurs bascophones et les classes d'âge.

En effet, aussi bien en matière de compétence, de transmission que de pratique du basque, mais aussi en ce qui concerne la consommation de médias en basque et l'attitude vis-à-vis de la promotion de la langue basque, l'on constate que les taux les plus élevés se concentrent dans les zones bascophone puis mixte, dans les 4^e puis 3^e zones sociolinguistiques, et dans les classes d'âge les plus jeunes. La mise en perspective historique montre, en outre, que la "zonification", loin de diminuer les écarts entre les zones linguistiques, tend à les figer. En ce sens, la "zonification" n'a de sens que si une politique de discrimination positive est mise en œuvre qui consiste à doter davantage les zones ayant la plus faible proportion de population bascophone afin de diminuer les écarts. Nonobstant, les politiques linguistiques menées au cours des dernières décennies vont en sens inverse. Il en résulte des disparités territoriales importantes et des attitudes clivées sur la promotion du basque.

Bibliographie

- BOE, (1986) : *Ley foral 18/1986, de 15 de diciembre, del vascuence*.
<https://www.boe.es/buscar/pdf/1987/BOE-A-1987-1257-consolidado.pdf>.
- BOE, (2017) : *Ley foral por la que se modifica el título y el articulado de la ley foral 18/1986, de 15 de diciembre, del vascuence*.
<https://www.boe.es/boe/dias/2017/07/24/pdfs/BOE-A-2017-8667.pdf>.
- BOE, (2019) : *Ley foral 4/2019, de 4 de febrero, de reforma de la Administración Local de Navarra*.
<https://www.boe.es/eli/es-nc/lf/2019/02/04/4/dof/spa/pdf>.
- GOBIERNO DE NAVARRA (2018): *Datos sociolingüísticos de Navarra 2018*.
[https://www.euskarabidea.es/fitxategiak/ckfinder/files/Estudio%20soiling%C3%BC%C3%ADstico_ESyCV_Nastat_2018-OK-interactivo\(1\).pdf](https://www.euskarabidea.es/fitxategiak/ckfinder/files/Estudio%20soiling%C3%BC%C3%ADstico_ESyCV_Nastat_2018-OK-interactivo(1).pdf).
- GOBIERNO DE NAVARRA, GOBIERNO VASCO ET OFFICE PUBLIC DE LA LANGUE BASQUE (2017): *VI Encuesta Sociolingüística Comunidad Foral de Navarra*.
<https://www.euskarabidea.es/fitxategiak/ckfinder/files/2016%20VI%20INK%20SOZLG%20-%20NAFARROA%20gaz.pdf>.



JEAN LANNES, SYNDICALISTE BAYONNAIS 1920-1999

Lionel de
TAILLAC^(*)

Né à Bayonne en 1920, Jean Lannes fut pendant 28 ans un syndicaliste de premier plan au sein de son organisation, la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC), devenue Confédération française démocratique du travail (CFDT) en 1964.

Son histoire syndicale commence à Bayonne en 1946. Alors que le pays est à reconstruire après les traumatismes de la guerre, il est de cette génération d'ouvriers catholiques formés à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne qui conquièrent la CFTC pour la transformer. Membre du mouvement Reconstruction, il devient secrétaire fédéral de la Fédération de la métallurgie de 1951 à 1956, puis son président entre 1960 et 1971. De 1961 à 1971, il met en place la nouvelle Union régionale interprofessionnelle d'Aquitaine¹. Au cours de ces années, son attachement viscéral au Pays Basque et à sa ville ne se démentit jamais.

Baionan 1920an sorturik, 28 urtez lehen mailako sindikalista izan zen Jean Lannes, 1964an, Confédération française démocratique du travail/ Lanaren frantses konfederakunde demokratikoa (CFDT) bilakatu den Confédération française des travailleurs chrétiens/Langile girstinoen frantses konfederakundea (CFTC) haren erakundearen baitan.

Haren ibilbidea sindikalgintzan 1946an hasten da. Herria berriz eraikitzekoa delarik gerlaren traumatismoaren ondotik, CFTC bilakarazteko, erakunde horretan sartzen diren Girstino Langile Gazteria taldean formatu langile katolikoen belaunaldi horretakoa da. Reconstruction (Berreraikuntza) mugimenduko kide izanik, burdingintzako Federazioko idazkari federala bilakatzen da 1961tik 1956ra, eta, lehendakari, 1960 eta 1971 artean. 1961tik 1971ra, Akitania eskualdeko lanbide arteko batasuna plantan ezartzen du.

Urte haietan gaindi, Euskal Herriari eta bere hiriari zien errotikako atxikimendua beti nabarmendu zen.

(*) Ancien directeur du travail, membre du comité d'histoire du ministère du travail et gendre de Jean Lannes.

■ La voie syndicale

Son engagement syndical ne résulte pas en droite ligne d'une tradition familiale. D'origine modeste, son père est employé chez un syndic et sa mère couturière. Plutôt conservateurs, ses parents défendent le travail, l'ordre et la famille. Selon la tradition régionale, les Lannes sont de fervents catholiques. Au Petit Bayonne où ils habitent, les enfants assistent aux messes du dimanche et font leurs communions. Jean fait ses études à l'école des Frères où, élève turbulent, il obtient le certificat d'études, son seul diplôme. Son choix de 1946 résulte d'une pluralité de facteurs.

Tout part du Petit Bayonne

Au Petit Bayonne, l'Église occupe une place éminente. Comme ses copains du quartier, Jean fréquente régulièrement le patronage Saint-André. Son entrée dans la vie active en 1937 lui fait découvrir les duretés et les inégalités du monde du travail, qu'il refuse. Le jeune employé du Pari Mutuel Urbain (PMU) est révolté de percevoir un salaire supérieur à celui de son père "qui s'est fait voler pendant vingt ans". Il reproche aussi à ce dernier d'avoir tardé à réclamer une pension après avoir été gazé à la guerre.

Jean Lannes participe à des réunions de la JOC. Inspirée de l'expérience belge, la JOC naît en France à Clichy en 1925 avec l'intention de reconquérir le monde ouvrier². En 1936-1938, le mouvement connaît un grand essor en France, notamment au Pays Basque qui est l'une de ses terres d'accueil. La JOC attire de nombreux jeunes en leur offrant d'échanger sur leurs conditions de travail et de vie. Elle sait former des militants à partir de sa méthode "Voir, juger, agir". Comme le dit l'un de ses responsables, "sans formation d'une élite, sans noyau de militants, on aurait toujours un troupeau, une bande, une cohue". D'abord simple spectateur, Jean Lannes est "bombardé" secrétaire de la Fédération basque à la suite de la mobilisation de ses amis plus âgés, alors qu'il n'est même pas affilié officiellement à cette organisation ! Dans l'urgence, il apprend à organiser et participe à Paris à des formations pour les cadres de la JOC.



Fig. 1
Jean Lannes en 1968.
Coll. privée.

La dure expérience du STO

Parti travailler en région parisienne en 1942, il y exerce des emplois d'ouvrier dans plusieurs entreprises. À la fin de l'année 1942, il réussit une première fois à passer entre les mailles de la Relève, dispositif lancé par Pierre Laval, mais se fait prendre en mars 1943 par le Service du travail obligatoire (STO) quand il revient à Bayonne. À cette date, les filières pour y échapper ne sont pas encore organisées. Il en veut à l'Église institutionnelle de jouer un double-jeu, acceptant que certains partent alors qu'elle s'oppose à la déportation de séminaristes. Il critique aussi sa famille qui le pousse à obéir aux lois de Vichy. Son jeune frère Jacques est déjà parti au titre du STO.

En Allemagne, Jean Lannes est employé dans une usine aéronautique. Les journées de travail durent de onze à douze heures. La solitude et la malnutrition sont pesantes. Les baraques et les installations sanitaires sont plus que sommaires. Le dimanche est le seul jour de repos de la semaine, quand il n'est pas supprimé. La discipline est rigoureuse. Soumis aux lois allemandes, les ouvriers subissent l'arbitraire des contremaîtres. Les mouchards rôdent. La Gestapo et la police allemande sont omniprésentes et les récalcitrants sont envoyés en camp disciplinaire. Prêtres et militants de la JOC déportés tentent de reconstituer les communautés de base et d'entretenir la solidarité et l'entraide.

En mars 1944, la police allemande dissout les groupes de la JOC et emprisonne des militants. Jean Lannes fait l'apprentissage de la lutte collective, prend des risques en essayant de "ne pas dépasser la ligne". Les policiers allemands le privent de liberté sur demande de la maîtrise de l'entreprise où il travaille. Plus grave, il est sanctionné pour avoir saboté des pièces d'avion. Il est muté à Berlin dans un commando de travail chargé de déblayer les ruines et de transporter les corps après les bombardements.

Lors des derniers jours de la guerre, Jean Lannes se retrouve à 250 mètres à vol d'oiseau de la Chancellerie où Hitler se suicidera. Avec les habitants restants, il se terre dans les caves pour se protéger des bombardements : "Dix-sept jours sans voir le soleil !". Ils manquent cruellement de nourriture et d'eau. Avec un copain, il démonte la canalisation du chauffage pour tenter de récupérer l'eau stagnante. Il croit vivre sa dernière heure quand des soldats soviétiques déferlent dans la cave et contraignent les survivants à se coller face contre mur :

Il m'est arrivé d'avoir un pistolet devant, brandi par un S.S. Je n'avais pas peur. Deux fois ça m'est arrivé, je n'avais pas peur... Par contre, un dans le dos, ça fait drôle. Là, j'ai eu peur et les Russes nous ont mis contre le mur. Combien de temps est-on restés comme ça ? Je ne sais pas. Dans l'état de faiblesse où on était, nous étions en pleine bataille de Berlin, paralysés comme on devait être, on ne sait pas, on ne sait pas...³

Après un voyage de retour rendu interminable par les conditions de transport, Jean Lannes rentre épuisé et malade à Bayonne. Il a perdu toutes ses dents. Ses copains ont du mal à le reconnaître et le "prennent pour un fou". Enfin libre, l'urgence est de se refaire une santé. En novembre 1945, il est rappelé sous les drapeaux pour être affecté au service de santé de Bordeaux en tant qu'infirmier. Il reprend des forces en pratiquant le sport. La désorganisation du service et la complicité d'un ami lui permettent d'être rapidement démobilisé.

La CFTC bayonnaise en 1946

Alors âgé de 26 ans, privé d'une partie de sa jeunesse, Jean Lannes a soif d'action. Avec ses copains du Petit Bayonne, il participe à l'accueil des rapatriés, prisonniers et requis STO, au sein d'une association dont il devient le secrétaire et l'employé à mi-temps. Son ambition est plus grande. Il retrouve progressivement une santé et épouse Marie Robert, une jeune enseignante passée par la Jeunesse ouvrière chrétienne des femmes. Dans le milieu catholique bayonnais, les discussions portent sur la forme de l'engagement : faut-il ou non monter un secrétariat social, à l'image de ce qui se fait dans le Nord et comme le préconisent des évêques ? Faut-il opter pour la voie syndicale ?

Le groupe n'hésite pas longtemps. Depuis 1944, une vague spontanée de travailleurs revendiquent leur place dans la reconstruction et adhèrent à un syndicat. La CGT compte plus de 5,5 millions d'adhérents en 1946. En septembre 1945, la CFTC, fait état de 750 000 cartes placées au premier semestre, mais seule la moitié des adhérents paie leur cotisation.

Beaucoup de jeunes chrétiens craignent de ne pouvoir pleinement s'exprimer dans la CGT, alors considérée comme la "courroie de transmission" du Parti communiste français. À Bayonne, des bagarres parfois dures opposent des jeunes communistes à d'autres jeunes. Par fidélité à leur milieu et à leurs convictions, Jean Lannes et la plupart de ses copains font le choix de la CFTC. Ils rencontrent les responsables en place de l'Union des syndicats chrétiens du Pays Basque, structure interprofessionnelle regroupant les syndicats de l'ensemble des secteurs et catégories de la CFTC dans les arrondissements de Bayonne et Mauléon. Partout en France, les structures territoriales et les fédérations de la CFTC mettent du temps à se relever de la guerre et manquent cruellement de moyens matériels et d'argent. Les permanents sont en nombre très restreint (fig. 2). Jusqu'en 1947, la référence reste l'encyclique *Rerum Novarum*⁴ et les évêques persistent à exercer une tutelle. Le patronage reste une filière privilégiée de recrutement des nouveaux adhérents. Les dirigeants de la

Fig. 2

Angers, 1949.
Formation de
permanents CFTC.
Jean Lannes est
debout, au centre du
groupe. Coll. privée.



centrale entretiennent des liens privilégiés avec des responsables du MRP, le parti chrétien issu de la Résistance. L'action revendicative ne fait guère partie de sa culture. Ses adhérents sont pour beaucoup des employés, très éloignés des préoccupations des jeunes ouvriers. La Fédération des employés, qui réunit le tiers des adhérents de la CFTC, domine la Confédération, aux dépens des fédérations ouvrières. Aux yeux des jeunes travailleurs, les syndicalistes bayonnais en place ne sont pas à la hauteur des enjeux du moment et manquent de professionnalisme. Leur proximité avec les patrons passe mal, comme la prépondérance donnée à la conciliation sur le conflit. La CFTC leur apparaît sans âme et sans projet. Le contact est décevant pour les jeunes ouvriers pleins d'entrain :

Aux yeux des premiers, les syndicalistes paraissent avoir 70 ou 80 ans ! Les jeunes découvrent des "bondieusards" qui, comme Millet, la tête pensante de la CFTC de Bayonne, se contentent de leur proposer de participer à la messe qui se tient les premiers vendredis du mois⁵.

Pour la plupart de ces jeunes⁶, l'adhésion à la CFTC se fait avec la ferme intention de rajeunir et de changer le syndicat de l'intérieur. Le groupe ne tarde pas à prendre le pouvoir au sein de l'union locale de la CFTC et à en faire un instrument au service d'une action syndicale renouvelée. Jean Lannes consacre un mi-temps à la CFTC, l'autre mi-temps étant dédié aux activités de l'association qui accueille des déportés. Un congrès de l'Union des syndicats du Pays Basque est organisé auquel participent quatre-vingts ou quatre-vingt-dix copains mobilisés, qui se retrouvent nettement majoritaires. Les anciens sont mis sur la touche et les postes sont redistribués.

■ L'apprentissage du responsable syndical (1946-1951)

Le "putsch" réussi, il est temps de passer à l'action. À la fin de 1946, Jean Lannes devient secrétaire à temps plein de l'Union du Pays Basque. Le petit groupe s'approprie les locaux du syndicat, les nettoie, repeint les murs. Et des chaises sont même récupérées à la cathédrale !

Une tâche prioritaire : organiser la CFTC Pays Basque

La première tâche est d'organiser le syndicat et de modifier ses pratiques. En mars 1947, après de nombreuses discussions, son développement est décidé dans les secteurs des conserveries de poisson, des chaussures et sandales, de la métallurgie et des banques.

Une circulaire fixe la place de chacun :

- Aux militants d'entreprise de multiplier les contacts sur place, d'organiser des réunions mensuelles des adhérents, de faire agir les délégués et le comité d'entreprise. Les syndicalistes ne doivent pas être des "pots de fleur" mais se montrer actifs.
- Au permanent syndical d'être le porte-parole du groupe ouvrier. Ses copains comptent sur son énergie et sa force pour affronter un patron, un préfet ou un sous-préfet, les camarades de la CGT et même ceux de son syndicat !

La formation est une priorité pour apporter les compétences de base aux militants d'entreprise, leur apprendre à écrire des tracts, à parler en public, réaliser



Fig. 3
1948, comité de grève CGT et CFTC de l'usine Bréguet. Jean Lannes est le deuxième à partir de la gauche. Coll. privée.

des affiches, rédiger un compte-rendu de réunion, rechercher l'information là où elle se trouve, soutenir des arguments, apprendre à négocier, etc. Le permanent organise des sessions dans les écoles normales ouvrières à Bordeaux (fig. 3). Les militants financent leurs déplacements et séjours et prennent sur leurs temps de repos, de week-end ou même sur leurs congés.

Jean Lannes visite régulièrement les équipes syndicales des entreprises. Ses déplacements se font à bicyclette, même quand l'éloignement dépasse les quarante kilomètres. Il organise l'information périodique par des tracts et des affiches. Un bulletin de l'Union des syndicats du Pays Basque paraît chaque mois entre 1948 et 1951 à destination des militants. Tout ce travail se traduit par des actions multipliées sur le terrain.

Exister dans son environnement

À peine élu, Jean Lannes organise la présence de la CFTC aux élections de la Sécurité sociale d'avril 1947. L'enjeu n'est pas seulement d'élire des administrateurs mais aussi d'exister face à la CGT. Il a du mal à constituer la liste dont font partie ses copains Pierre Laporte et Henri Carricano⁷. La liste obtient un score

de 26 %, supérieur à la moyenne nationale, qui s'explique par le contexte politico-religieux de la région. Élu, il devient administrateur de la caisse de Sécurité sociale jusqu'en 1951. Malgré ce bon résultat, le bilan réalisé en novembre pour le congrès est mitigé. Perfectionniste, le jeune responsable voit le chemin restant à parcourir :

Cette campagne a été engagée dans le scepticisme et sans grande foi. Si chacun avait fait le maximum, nos résultats auraient été plus brillants encore. Les électeurs ont voté anti-communiste. Il nous faut déplorer que deux camarades seulement aient eu le courage d'affronter les réunions publiques où a été présenté le programme de la CFTC. Avec une équipe qui aurait sillonné le Pays Basque, nous aurions eu des résultats meilleurs.

Après mai 1947 qui voit l'éviction des communistes du gouvernement par Paul Ramadier, les grèves repartent en France⁸. Une occasion pour la CFTC de ne pas laisser la place à la seule CGT qui n'apprécie guère la concurrence ! Plusieurs grèves dures touchent le Pays Basque comme celles des Forges de l'Adour au Boucau ou de Bréguet en 1948 où les militants de la CFTC sont minoritaires. Jean Lannes vient en appui de ses équipes et gagne ses galons de syndicaliste (fig. 4).

Soixante-quinze ans plus tard, Jean Caliot⁹ décrit le rôle que son ami a joué lors de ce conflit :

C'est là que Jean a marqué par ses prises de parole. Par sa voix, son ton direct, son assurance, ses explications précises sur le conflit, sur les difficultés rencontrées, les évolutions, les ouvertures ou pas de la direction tant locale que nationale de la société Breguet. Parfois dur mais toujours correct, n'attaquant jamais les personnes. En face, ce n'était pas la même chose : il fallait attaquer les patrons et le gouvernement. Surtout à cette époque où les problèmes politiques étaient prégnants.

Fig. 4
1948, Bordeaux.
J. Lannes intervient
devant les auditeurs
de l'Ecole normale
ouvrière de la CFTC.
Coll. privée.



En 1949, il organise le conflit de la métallurgie bayonnaise où les jeunes militants chrétiens font preuve de créativité. Par petits groupes de vingt ou trente, ils circulent d'usine en usine à bicyclette, de Bréguet aux Forges de l'Adour ou aux Fonderies de Mousserolles. René Salanne apporte son témoignage¹⁰ :

À la fin, tout se faisait d'un commun accord avec la CGT. Toutes les réunions publiques avaient lieu à Bayonne, souvent au kiosque à musique, notre grande place municipale. Il y avait une prise de parole du responsable de la CGT et de Jean Lannes, de la CFTC. Pour l'ensemble de la population présente, cela apparaissait égalitaire, surtout que Jean n'avait pas la langue dans sa poche et savait très bien parler...

Sa réputation dépasse Bayonne. À Noël 1949, Charles Savouillan, secrétaire général de la Métallurgie, demande à Jean Lannes d'assister la section CFTC de l'établissement Morane-Saulnier à Tarbes. Depuis le 17 décembre, les ouvriers sont en grève pour protester contre une menace de fermeture. Le refus de discuter de la direction exacerbe le climat social. Huit délégués font l'objet d'une procédure de licenciement pour faute grave. Aux côtés de la CGT, majoritaire, il contribue à l'organisation de manifestations dans les rues de la ville où il connaît sa première bagarre avec les CRS. Le conflit se traduit par une défaite mais la CFTC progresse nettement ensuite dans l'entreprise.

Ce travail syndical porte ses fruits. Dans les Basses-Pyrénées, le nombre de timbres syndicaux payés passe de 1 503 à 2 707 entre 1948 et 1951, soit une hausse de 80 %. Dans la même période, la croissance n'est que de 29 % en Aquitaine. La CFTC du Pays Basque se développe dans de nombreuses entreprises. En juin 1950, elle améliore son score aux élections de la Sécurité sociale, en réalisant 37 % d'audience. Jean Lannes est réélu administrateur. La force de la CFTC repose sur une équipe de militants dynamiques et motivés dont Jean Lannes est le "chef de file". Ce dernier a plus que réussi son apprentissage et est un permanent syndical reconnu pour ses qualités d'entraînement et d'organisation. Il a fait ses preuves au feu et la CGT le respecte. Ses convictions s'affirment, n'hésitant pas à se montrer déjà un opposant ouvert aux responsables de la Confédération. Maurice Bouladoux, secrétaire général de la CFTC, le rappelle à l'ordre pour avoir critiqué l'action du gouvernement où Paul Bacon, MRP, est ministre du Travail : "Et maintenant, le coup de pied de Lannes !", plaisante-t-il.

Repéré par Charles Savouillan, secrétaire général de la Fédération de la métallurgie à la suite des grèves de la métallurgie bayonnaise et de l'entreprise Morane-Saulnier, il accepte, non sans hésitations, de devenir l'un de ses secrétaires fédéraux à Paris. En 1950, Savouillan lui ouvre les portes du groupe Reconstruction. Une autre aventure s'annonce, passionnante et pleine d'embûches...

■ Le leader métal (1951-1956)

Pendant cinq années, Jean Lannes mène un combat sur deux fronts, le développement de sa Fédération et l'évolution de la CFTC. À ses yeux, ces deux chantiers sont étroitement liés et complémentaires. S'il ne doute pas de leur justesse, les tensions qu'ils induisent sont lourdes à supporter sur un plan personnel.

Un combat sur deux fronts

La métallurgie est un secteur économique en pleine expansion. Sur le plan social, elle joue un rôle clé. Le patronat, organisé au sein de l'Union des industries métallurgiques et minières (UIMM), défend des positions très dures et la CGT, très présente, y tient de solides bastions. Au sein de la CFTC, elle constitue la fédération ouvrière la plus importante.

Pour le nouveau secrétaire fédéral, les tâches de ses premières années parisiennes sont à la fois immenses, passionnantes et très dures. La "fédé" est d'une grande pauvreté en moyens¹¹. Les locaux sont très étroits et le bureau de Jean fort réduit. Les finances sont dans un triste état, les salaires des employés

et des secrétaires ayant du mal à être payés en fin de mois ! Ils ne sont pourtant que trois secrétaires fédéraux. Le Bayonnais a du mal à se faire rembourser ses frais de déménagement et doit vivre avec son épouse et ses trois filles dans un petit logement proche de l'insalubrité que lui a procuré son organisation. Même en région parisienne, le syndicat se compose davantage d'adhérents éparpillés que de sections organisées.

Mal accueilli, ses collègues lui refilent des tâches ingrates dès sa prise de fonction, comme celle d'établir le rapport d'activité de l'année précédant son arrivée. Il songe même à revenir au pays ! Jean Lannes s'accroche, travaille beaucoup, ne dort qu'une nuit sur deux. Il s'impose à la Fédération et devient sa "véritable cheville ouvrière jusqu'au milieu de la décennie", selon l'expression de l'historien Franck Georgi. Jean Maire confirmera qu'il est "le principal dirigeant de la Fédération de la métallurgie jusqu'en 1954"¹².

Jean Lannes est aussi l'un des membres ouvriers les plus actifs de Reconstruction (fig. 5). Dans la lignée de Charles Savouillan, il participe régulièrement aux travaux du mouvement et ren-

contre des personnalités de premier plan comme son ami Paul Vignaux, le philosophe Jean-Pierre Faye, l'historien François Fejtő ou Pierre Mendès-France, qui l'impressionne par son intelligence supérieure. En 1953, il intervient au nom de Reconstruction lors d'un meeting présidé par Albert Camus sur le "socialisme démocratique". Sa participation à Reconstruction entre 1951 et 1956 donne au Bayonnais une assurance intellectuelle.

Il rejoint le groupe des minoritaires dont il est l'un des leaders. Ces derniers acceptent mal la place restreinte que leur donnent les majoritaires, et les relations avec le président Gaston Tessier et le secrétaire général Maurice Bouladoux se tendent en 1952-1953¹³. Les rapports sont vifs en août 1953 quand des minoritaires, dont Jean Lannes, tentent d'entraîner le secteur privé dans le mouvement lancé par le secteur public en grève nationale contre la politique du gouvernement Laniel. Le Basque est secrétaire du "comité de vigilance" mis en place par les minoritaires pour protester contre l'attitude des dirigeants de la Confédération, accusés d'avoir pactisé secrètement avec le pouvoir pour arrêter la grève.



Fig. 5
Paul Vignaux écrit l'histoire du groupe Reconstruction, force motrice de la transformation de la CFTC en CFDT, et l'une des matrices intellectuelles du courant socialiste démocratique français appelé "Deuxième gauche".
Coll. privée.

Au sein de sa Fédération et de la CFTC, Jean Lannes est à la pointe de ceux qui défendent le "socialisme démocratique", alternative au libéralisme et au communisme soutenu par la CGT. L'année suivante, il défend, au congrès de la Métallurgie, que "la liberté sans le socialisme, c'est le privilège et l'injustice. Le socialisme sans la liberté, c'est l'esclavage et la brutalité. De là, le socialisme démocratique."

À l'intérieur de la Métallurgie, le Basque se fait le représentant de nombreux responsables des départements avec lesquels il partage les mêmes convictions : Gilbert Declercq à Nantes, Jean Maire à Montbéliard, Paul Brayet à Saint-Étienne, André Soulat chez Renault, Pierre Jeanne en Seine-Maritime, Eugène Descamps en Moselle, Henneque dans le Nord, Maurice Bonnet en Isère. Plusieurs détiennent des mandats dans des unions interprofessionnelles, comme René Mathevet dans la Loire, Jean Boyer dans le Puy-de-Dôme, André Saury à Toulouse. Mais les partisans des majoritaires, encouragés par Maurice Bouladoux, sont nombreux, organisés et se montrent offensifs. De caractère entier, Jean Lannes cristallise les oppositions sur son nom au bureau fédéral ou aux congrès fédéraux de Nantes en 1952 et de Dunkerque en 1954 où il passe de durs moments.

L'arrivée de "Gégène"

En 1953, l'UIMM refuse de négocier une convention collective au niveau national et renvoie les syndicalistes au niveau des régions où les discussions patinent¹⁴. Les effectifs de la Fédération stagnent autour de 25 000 adhérents et ses moyens ne sont pas à la hauteur des besoins. De sérieuses tensions opposent les membres du secrétariat et du conseil fédéral qui ne sont pas que des "problèmes de personnes". Le poste de secrétaire général reste vacant pendant plusieurs mois à la suite de la démission du titulaire. La nomination d'Eugène Descamps comme secrétaire général, en janvier 1954, change la donne. Jusque-là membre du conseil fédéral, "Gégène", qui n'est pas membre de Reconstruction, s'impose par son autorité, la clarté de ses positions et son sens du consensus¹⁵.

Son arrivée améliore l'ambiance au sein du secrétariat de la Fédération en 1954. Les deux hommes s'entendent bien et se partagent les tâches. Descamps est le "patron", dirige la maison et assure les liaisons avec la Confédération. Lannes s'occupe de l'information des militants, de la formation des sections d'entreprise, de l'action revendicative et de l'unité d'action, de l'organisation interne, y compris de la trésorerie dans laquelle il faut mettre de l'ordre. Acte symbolique, Descamps et Lannes repeignent les nouveaux locaux de la fédé durant un week-end. Signe d'offensive, l'affiliation à la caisse de grève, jusque-là facultative, devient obligatoire en 1954.

Cette entente entre les deux hommes permet à la Fédération de jouer un rôle-clé lors des grandes grèves de Saint-Nazaire et de Nantes à l'été 1955 (fig. 6). Ces deux conflits, d'une rare violence, se concluent par le succès du mouvement ouvrier et ont des répercussions décisives sur les relations sociales du pays. En appui des ouvriers métallurgistes locaux menés par Gilbert Declercq¹⁶, la

Fig. 6

Les grandes grèves de Nantes, 20 août 1955. Il y aura un mort et 76 blessés.

En tête de l'impressionnante manifestation des métallos, J. Lannes, alors permanent de la Fédération CFTC de la métallurgie, est le 6^e à partir de la droite, veste à l'épaule. *Paris Match* n°339 du 24 septembre 1955.

© Tous droits de reproduction réservés.



Fédération montre son utilité en étendant la dynamique dans de nombreuses entreprises. Une cinquantaine d'accords d'entreprises sont conclus dans la branche ainsi que la convention collective de la Métallurgie. Le mouvement se répand dans de nombreux secteurs et, en mars 1956, le gouvernement de Guy Mollet généralise par voie législative la troisième semaine de congés payés. Fin 1956, la Fédération recense 40 000 adhérents et devient la première fédération de la CFTC, dépassant celle des employés. Par son action dans les entreprises et ses militants dynamiques, elle est un exemple pour les autres professions. Pour reprendre l'expression de Frank Georgi, elle devient la "colonne vertébrale de la CFTC".

Sur un plan personnel, l'expérience a transformé Jean Lannes. Il a vécu de grands moments, fait de belles rencontres et acquis une dimension nationale. Son ami Eugène Descamps l'apprécie pour ses qualités "d'organisateur méthodique". Grâce à son passage par Reconstruction, il se constitue un bagage culturel, qu'il actualise par de nombreuses lectures, et s'est construit un riche tissu de relations.

Après ces cinq années, le Basque est épuisé physiquement et moralement : "J'en ai marre, j'en ai trop pris dans la gueule, je m'en vais". Mais au congrès fédéral de 1956, après l'annonce de son départ, il est réélu triomphalement au conseil fédéral de la Métallurgie ! Malgré les liens amicaux qu'il tisse avec "Gégène", il aspire à mener une vie moins agitée, à vivre plus de temps avec sa famille, à retrouver son pays, ses amis bayonnais, sa montagne.

■ Le constructeur de la nouvelle CFDT (1956-1974)

À son retour à Bayonne, Jean Lannes emménage avec sa famille dans la maison des Castors que ses amis, en son absence, lui ont construite à la cité Saint-Amand. En 1950, il a été l'un des initiateurs du projet d'auto-construction de cent logements individuels avec jardin. Avec ses copains, ils ont convaincu

l'évêque de libérer un terrain et ont constitué le Comité Ouvrier du Logement (COL) à Bayonne, société coopérative d'HLM, destinée à rassembler le capital nécessaire à l'obtention des garanties des pouvoirs publics et des prêts bancaires. La famille s'est agrandie d'un fils en 1954, suivi d'une quatrième fille en 1957. Le Bayonnais est embauché comme agent technique chargé de l'organisation des ateliers à l'usine Bréguet Aviation de Biarritz¹⁷.

Retour au local

Son éloignement de Paris ne lui permet plus de participer à Reconstruction ni d'être en première ligne du combat des minoritaires contre la Confédération. Son engagement dans le syndicalisme, qui reste entier, s'exerce sous d'autres formes. Rapidement élu délégué chez Bréguet, il contribue à redynamiser la section syndicale CFTC dans l'établissement qui gagne des adhérents. À l'Union locale de Bayonne où il est élu au bureau, il offre ses analyses sur les faiblesses de son organisation et les stratégies à modifier. Constatant les limites des structures syndicales en place, il monte une instance informelle regroupant les responsables des Unions départementales interprofessionnelles CFTC de Bayonne, Pau et Tarbes¹⁸. Ce comité étudie de façon coordonnée les conditions de développement de leur syndicat sur le vaste bassin d'emploi en train de s'étendre rapidement. À la demande de sa Fédération, il anime les syndicats CFTC des entreprises aéronautiques sur le territoire national. Bien qu'il soit resté discret sur cette question, Jean Lannes s'implique en faveur de l'indépendance de l'Algérie comme le font les principaux dirigeants de la CFTC. Localement, de nombreux militants du syndicat soutiennent discrètement des partisans du FLN, mettent à leur disposition des locaux ou des planques, portent des valises, tirent des tracts, etc. Le Basque facilite le passage de frontières avec l'Espagne.

Le tournant de 1960-1961

En 1960-1961, les minoritaires gagnent du terrain sur les majoritaires grâce à leur travail efficace d'adhésions. Leur entrée au bureau de la Confédération, puis l'élection d'Eugène Descamps (fig. 7) comme secrétaire général en 1961, conduisent à la transformation pacifique de la CFTC. La génération de l'après-guerre, désormais au pouvoir, applique son projet, réussit la déconfessionnalisation sans dégâts majeurs en 1964 et oriente l'organisation vers le "socialisme démocratique" au congrès de 1970. Cette évolution offre des perspectives nouvelles à Jean Lannes. Ses compétences d'organisateur, son expérience, sa hauteur de vue sont précieuses à la nouvelle équipe.

Fig. 7
Nilvange en 1982.
En grande discussion, pipe à la main, avec Eugène Descamps (au centre), qui fut le premier secrétaire général de la nouvelle CFDT, en 1964.
Coll. privée.





Fig. 8
1968. A la tribune
du congrès de la
Fédération générale
de la métallurgie
(FGM), avec Jean
Maire (à gauche)
alors secrétaire
général de
la Fédération.
Coll. privée.

dans la nouvelle équipe, il assure une formation sur le rôle des permanents de la CFTC pour le compte de la Confédération. Le guide de trente pages qu'ils produisent à cette occasion précise le rôle du permanent et les pièges à éviter¹⁹.

Président de la Métallurgie

En novembre 1960, Jean Lannes est élu président de la Fédération de la métallurgie, poste où il sera réélu jusqu'en 1971. Il remplace Jean Maire qui devient secrétaire général de la Fédération à la place d'Eugène Descamps, appelé à la Confédération (fig. 8). La "fédé" affronte les derniers temps sanglants de la guerre d'Algérie et poursuit activement sa modernisation et son développement.

Jean Lannes appuie la politique que mènent Jean Maire et son équipe : développement des formations, acquisition de nouveaux équipements, emménagement dans des locaux plus adaptés, ouverture à l'international²⁰. En 1965, l'organisation devient la Fédération générale de la métallurgie et des mines (FGMM) pour marquer l'ouverture à toutes les catégories : ouvriers spécialisés et professionnels, employés, ingénieurs et cadres, techniciens de plus en plus nombreux, hommes et femmes, travailleurs d'origine étrangère. En 1966, la FGMM s'engage dans des actions avec la CGT, en application de l'accord conclu entre les deux Confédérations.

En 1968, la FGMM adhère à la Fédération internationale des organisations de travailleurs de la métallurgie (FIOM), puis à la Fédération européenne des métallurgistes (FEM), membre de la Confédération internationale des syndicats libres (CISL). Chaque année, en tant que président, le Bayonnais préside, sauf en 1971, le congrès fédéral. Sa présence apporte une autorité morale et une continuité entre les anciens qu'il représente et les nombreux jeunes militants qui dynamisent le syndicat depuis 1955. Il assure une fonction de régulation générale de l'institution, notamment en cas de crise où il peut être amené à arbitrer un conflit interne. Apport très précieux pour Jean Maire, secrétaire

Jusqu'au début des années 1970, le Bayonnais apporte sa pierre à l'édifice du nouveau syndicat pour lequel il se bat depuis quinze ans. Contrairement à plusieurs de ses camarades minoritaires, il n'exerce pas de responsabilités au bureau ou au secrétariat confédéral. En revanche, ses copains le sollicitent sous des formes multiples, cohérentes avec son parcours.

En 1960, avec Jean-Marie Kieken, chimiste, membre de Reconstruction et qui sera responsable du secteur organisation



général, le président est un ami expérimenté avec qui il peut échanger en toute confiance sur les évolutions à prendre (fig. 9). Effet de ce travail de l'équipe dirigeante et de l'afflux du printemps 1968, les effectifs de la FGMM décollent : le nombre d'adhérents passe de 45 000 adhérents en 1960 à plus de 130 000 en 1970 et 1971.

L'Aquitaine

En juillet 1961, la Confédération lui demande de démissionner de chez Bréguet pour devenir son délégué permanent régional en Aquitaine. La nouvelle équipe au pouvoir veut mettre en place des instances interprofessionnelles dans les régions. De plus en plus, les problèmes liés au développement économique et à l'emploi prennent une dimension dépassant le cadre départemental et les approches professionnelles. C'est le cas en Aquitaine après la découverte du gaz de Lacq et de puits de pétrole dans les Landes et l'extension du tourisme sur la côte. La Confédération a aussi besoin de relais régionaux pour réussir l'évolution de la CFTC en CFDT qui sera votée au congrès de novembre 1964. Aux côtés des fédérations, elle compte sur ces nouvelles structures régionales qui garantiront la démocratie au sein de la CFDT. Après 1970, les unions régionales interprofessionnelles sont membres du bureau national et participent au conseil national, l'instance qui contrôle le bureau national à la Confédération. Jean Lannes met en place de façon progressive la nouvelle instance régionale en Aquitaine²¹. En octobre 1961, il réunit les Unions interprofessionnelles des six départements qui formeront l'Aquitaine et celle des Hautes-Pyrénées dans un comité de liaison régional. Dans ce cadre, il sillonne la région en 1964 pour animer de nombreuses réunions dans tous les départements d'Aquitaine et expliquer aux adhérents l'évolution de la CFTC en CFDT.

Dans un deuxième temps, en mars 1968, ce comité devient le comité régional, doté de statuts et d'une autonomie. Enfin, l'ultime étape associe au sein

Fig. 9
1963. Formateur
de syndicalistes
congolais (Jean est
au dernier rang,
5^e à partir de
la droite).
Coll. privée.

d'une même instance les Fédérations professionnelles de la région, jusque-là inorganisées à ce niveau, et les Unions interprofessionnelles départementales. En septembre 1970, l'Union régionale d'Aquitaine est constituée, disposant de son budget et de son autonomie juridique.

Des missions de coopération

Fig. 10
Marie Lannes,
qui "a tenu
la maison"...
Coll. privée.



Jean Lannes accomplit plusieurs missions pour le compte de la Confédération. Entre 1967 et 1971, il assure des formations de syndicalistes au Congo (fig. 9) et en Amérique du Sud (Colombie, Brésil, Argentine, Pérou, Chili, Uruguay, Costa Rica, Équateur). Ces actions sont organisées par le Bureau international du travail ou la Confédération latino-américaine des syndicats chrétiens.

Dans un texte rédigé en 1971 à l'attention des participants au congrès fédéral, Jean Lannes défend ces formations qui s'adressent aux travailleurs des pays pauvres : "Il faut continuer le combat pour les plus défavorisés des pays riches, dont le nôtre, mais impossible d'oublier les vrais pauvres qui combattent pour leur existence dans des continents où l'on souffre et où l'on meurt dans la lutte²²."

À la demande de son ami bayonnais René Salanne, responsable du secteur international à la Confédération, il est chargé des liens avec des syndicats basques espagnols qui, sous l'ère franquiste, organisent clandestinement leur résistance.

Enfin en 1969, la Confédération le propose comme membre du Conseil économique et social qui regroupe les forces vives du pays pour organiser des concertations sur les problèmes importants que rencontre la France. Au titre du groupe CFTD, il est membre de la section de l'expansion extérieure et de la coopération où il travaille notamment au rapport sur les firmes multinationales²³.

■ Conclusion

"Il suffit quelquefois d'un rocher bien placé pour corriger le cours du fleuve." Cette pensée d'Emmanuel Mounier que lui a apprise son ami Paul Vignaux et qu'il fait sienne, résume bien la vie de Jean Lannes et son volontarisme. Au

cours de toutes ces années, il reste fidèle à ses convictions humaines et chrétiennes héritées de ses origines qu'il s'efforce d'adapter. Syndicaliste de stature nationale, Jean Lannes n'en oublie pas moins son port d'attache, Bayonne et le Pays Basque, où sont ses racines.

Dans une large mesure, son action s'inscrit dans l'œuvre collective du groupe social qui, entre 1945 et 1970, fait évoluer la CFTC. La CFDT ne serait pas l'acteur social d'aujourd'hui sans les combats menés par la génération d'après-guerre. En décembre 2014, lors de la célébration du cinquantenaire de la CFDT, l'ancien secrétaire général Edmond Maire rend hommage à cette génération, citant notamment Jean Lannes :

La CFDT n'est pas assimilable à un courant du syndicalisme français. Elle ne résulte pas du succès d'une fraction sur une autre. Sa matrice, au-delà des évolutions juridiques, c'est le mouvement ouvrier. C'est le legs que nous ont transmis les militants de ma génération. Je pense particulièrement à Albert Détraz, du Bâtiment, Jean Lannes, le métallo, Marcel Gonin, le Stéphanois, Jean-Marie Kieken, le chimiste. Notre fierté collective est d'avoir traduit dans le préambule et l'article premier de nos statuts les fondements d'un syndicalisme totalement indépendant dans sa pensée et dans son action du patronat, de l'État, des partis et des églises. Un syndicalisme ouvert à tous.

Pour autant, le Bayonnais joue son rôle au sein de ce groupe. S'appuyant sur les réflexions de Reconstruction, il porte avec force au sein de son organisation la volonté de réformer la CFTC et, dès 1953, les idées du "socialisme démocratique". Dans les structures où il exerce des responsabilités, il s'impose comme un leader capable de représenter et d'entraîner avec lui des groupes de travailleurs. À chaque fois, son action met de l'ordre dans l'organisation, fait adopter une stratégie adaptée à son environnement, mobilise des équipes autour d'un projet. Il contribue à donner une utilité sociale au syndicat qui favorise son développement. Aujourd'hui, une salle de réunion porte son nom à l'Union régionale d'Aquitaine à Pessac et à la bourse du travail de Bayonne où siège l'Union locale CFDT. De même, sa qualité "d'initiateur de la Cité des Castors" est rappelée sur une place du quartier de Bayonne où il vécut avec sa famille. Un tel engagement ne va pas sans quelques doutes ou lassitudes, ni sans peines et sans larmes. Les brèches qu'il ouvre lui ferment des portes. À l'heure du compromis, sa rigueur peut déranger. La grande disponibilité du permanent syndical n'est pas toujours bien vécue par la famille. Pendant ses absences, sa femme Marie assume seule l'éducation des cinq enfants et tient la maison (fig. 10). La fratrie ne partage que de courts moments avec leur père et quand il est là, le voit souvent s'enfermer dans une pièce avec des visiteurs.

En 1999, le Bayonnais Louis Juste se fait l'interprète de ses copains en louant les qualités de son ami : "Grâce à ton travail permanent et opiniâtre à la base et aux actions de formation que tu as organisées, de nombreux travailleurs ont pu acquérir les compétences nécessaires à l'action militante. Tu as su trouver les méthodes pour que chacun y parvienne, quel que soit son niveau de formation initiale."

De même, le métallo Pierre Évain témoigne qu'il a d'abord connu Jean Lannes comme le formateur de générations de militants de la Métallurgie. Inlassablement depuis 1946, il veut construire un nouveau type de militant apte à peser sur son environnement. Il rejoint son ami Eugène Descamps pour qui "militier, c'est avant tout être clairvoyant, intelligent, ouvert à toutes les connaissances, continuellement à l'affût de la nouveauté ; militer, c'est connaître parfaitement les forces de l'adversaire mais aussi et surtout, c'est connaître, sentir, apprécier, juger les travailleurs et les militants". Dans ses interventions, le Bayonnais insiste sur la nécessité de comprendre le monde en s'appuyant notamment sur l'histoire pour mieux le changer. Il aime citer le proverbe : "On ne sait pas où l'on va quand on ne sait pas d'où l'on vient."

En 1991, vingt ans après avoir passé le témoin, sa foi n'est pas ébranlée : "Il est hors de question de ressasser l'Histoire et de passer son temps à la lire.

L'Histoire, il faut la faire ! Et chacun de nous contribue à en écrire une page chaque jour, par son action.²⁴"

Nul doute, il reste des rochers à déplacer...

Notes

- 1 Pour réaliser ce travail, nous avons utilisé de nombreux documents que Jean Lannes a déposés aux archives des Pyrénées-Atlantiques et à la Confédération CFDT. Nous avons aussi utilisé ses témoignages devant les historiens Louissette Battais et Pierre Autexier disponibles à la Confédération. Les œuvres de Frank Georgi qui l'a longuement interrogé, nous ont bien aidé à inscrire son activité dans l'histoire de la CFTC-CFDT. Les témoignages de ses amis et les documents ou souvenirs familiaux nous ont été très utiles. D'autres archives de Jean Lannes ont été remises au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.
- 2 Pierrard Pierre, Launay Michel, Trempé Rolande, 1984, *La JOC, regards d'historiens*, Les Éditions ouvrières, p.25. Voir aussi Geerkens Eric, et Vigna Xavier, *Les enquêtes jocistes en Belgique et en France 1925-1940*, in *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, (dir) Geerkens Eric et Hatzfeld Nicolas, Lespinet-Moret Isabelle, Vigna Xavier, 2019, La Découverte, p.430.
- 3 Interview du 25 mai 1989 de Louissette Brettats et Pierre Autixier. Archives CFDT.
- 4 Publiée en 1891 par le pape Léon XIII, l'encyclique *Rerum Novarum* affirme la doctrine sociale de l'église catholique alors que, sous l'effet d'une industrialisation croissante, une classe ouvrière de plus en plus importante se développe. Les ouvriers doivent se montrer patients et dévoués à leurs patrons et ces derniers doivent offrir des conditions de travail et des salaires décentes. La théorie de la lutte des classes y est combattue et le socialisme athée rejeté. L'encyclique défend l'association des professionnels et les organisations catholiques créées en faveur des travailleurs.
- 5 Témoignage de René Salanne à Louissette Battais. Archives Confédération CFDT.
- 6 René Salanne et ses copains des fonderies de Mousserolles partent à la CGT. Deux ans plus tard, ils rejoignent la CFTC.
- 7 Les mêmes seront avec Jean Lannes des leaders dans le projet du lotissement des Castors à Bayonne.
- 8 En janvier 1947, Paul Ramadier forme un gouvernement composé de trois grands partis issus de la Résistance, les centristes du MRP, les socialistes de la SFIO et le Parti communiste. Avec la détérioration des relations internationales et le début de la "guerre froide" en mars, les tensions sont très fortes entre les trois partis. Après le conflit Renault d'avril-mai 1947, Paul Ramadier renvoie les ministres communistes. A partir du printemps puis l'automne, les grèves se multiplient dans le pays.
- 9 Jean Caliot est un syndicaliste CFTC-CFDT bayonnais, représentant du personnel chez Dassault et ami de Jean et Marie Lannes.
- 10 Entretien du 25 mai 1989 avec Louissette Battais, Archives Confédération CFDT.
- 11 Georgi Frank, *Soufflons nous-mêmes notre forge, Une histoire de la Fédération de la métallurgie, CFTC-CFDT, 1920-1974*, 1991, Les Éditions ouvrières, p.82.
- 12 Déclaration en 1999. Jean Maire a été secrétaire général de la Fédération dans les années 1960 et 1970.
- 13 Adam Gérard, *La CFTC 1940-1958, Histoire politique et idéologique*, Armand Colin, 1964, p.181.

- 14 CFDT Métallurgie, *Une histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC-CFDT, 100 ans, ça se raconte, 1921-2021*, 2021.
- 15 Georgi Frank, *Eugène Descamps, chrétien et syndicaliste*, Éditions de l'Atelier, 1997, p.157.
- 16 Gilbert Declercq est une figure de la CFTC-CFDT de cette période. Membre de la JOC, il devient permanent à l'Union locale CFTC de Nantes en 1950. Membre de *Reconstruction*, il est l'auteur d'un rapport important sur la planification démocratique en 1959. En 1964, il est secrétaire régional de l'Union des Pays-de-la Loire. En 1970, il défend l'autogestion.
- 17 En 1965, la société des Avions Marcel Dassault acquiert 66 % du capital de Bréguet Aviation. En 1971, l'établissement biarrot s'intègre à Dassault Aviation pour donner naissance à la société Avions Marcel Dassault-Bréguet Aviation. L'usine fabrique des pièces composites pour des avions civils et militaires.
- 18 Ils l'appellent le *Comité 3B* : Béarn, Pays Basque et Bigorre.
- 19 Archives Jean Lannes-Confédération CFDT.
- 20 Georgi Frank, *Soufflons nous-mêmes notre forge*, op.cit.
- 21 Jean Lannes a rédigé une note en 1975 : *Contribution à l'histoire de la CFTC-CFDT en Aquitaine*. Cette note devait être présentée au congrès de l'Union régionale d'Aquitaine en 1975. Elle est disponible aux archives des Pyrénées-Atlantiques à Bayonne. Sous-série 42J, don de Jean Lannes.
- 22 Message de Jean Lannes au congrès de la FGMM, 1971.
- 23 Archives nationales de Pierrefitte, série 200903-41 à 45.
- 24 Postface de Jean Lannes dans le livre de Georgi Frank, *Soufflons nous-mêmes notre forge*, op.cit.

SOCIÉTÉ ET INSTITUTIONS SOULETINES SOUS L'ANCIEN RÉGIME 1^{ÈRE} PARTIE : AVANT LES TEMPS MODERNES

Rémi BERNIS^(*)

Cet article propose d'analyser la situation de la Soule aux temps médiévaux et modernes en combinant diverses approches disciplinaires (juridique, socio-économique, géographique, notamment) à partir des rares sources écrites disponibles jusqu'à la Révolution française, et en croisant des interprétations historiographiques ultérieures.

Artikulu honetan proposatzen da Zuberoaren egoera erdi aroko garaian eta garai modernoan aztertzea, diziplina ikuspegi desberdinak (legezkoa, sozioekonomikoa, geografikoa, besteak beste) nahasiz, frantses iraultza arte eskuragarri diren iturri urrietatik abiatuz, eta geroko interpretazio historiografikoak konbinatuz.

53

La Soule est une vicomté apparue au ^x^e siècle, vassale du royaume de Navarre puis de la dynastie anglaise des Plantagenêts, avant de devenir au ^{xv}^e siècle, un pays d'états du royaume de France¹.

Au niveau géographique, le territoire historique de Soule occupe une place réduite au sein de l'ensemble basque : sa superficie (854,4 km²) est largement inférieure à celle des autres provinces (fig. 1), davantage assimilable à celle de vallées appartenant à une province plus vaste (Durangaldea ou Enkarterri pour la Biscaye, Baztan pour la Navarre, etc.)². A la fin du ^{xviii}^e siècle, la Soule comptait alors environ 25 000 habitants, soit environ 15 % de la population basque en France, mais 2,98 % de l'ensemble de la population basque⁴. (Bases de données de l'EHESS et de l'INSEE, *Bases de datos del Instituto Nacional de Estadística de España*).

Néanmoins, si la Soule constitue une province ou un territoire historique basque à part entière, c'est tout d'abord parce que l'écrivain Axular l'inclut, au ^{xvii}^e siècle dans la liste des sept provinces où est parlée la langue basque, rappelant d'ailleurs sans davantage de précisions, que l'*euskara* se parlait bien au-delà des territoires qu'il mentionnait (Davant, 2001, p. 13)³. Bien qu'homogénéisée par un dialecte basque qui lui est propre, la Soule a été "à deux doigts d'être romanisée et possède depuis très longtemps une forte tradition de bilinguisme *euskara*/occitan (béarnais)" (Grosclaude, 2006, p. 406), remplacé depuis par la diglossie français/*euskara*. Ces phénomènes historico-linguistiques

^(*)Doctorant,
Université du Pays
Basque/Euskal
Herriko
Unibertsitatea,
Département
Société, Politique
et Culture.



Fig. 1
 La plus petite des
 provinces basques.
 Droits réservés.

n'ont donc pas empêché le maintien d'une identité souletine singulière au sein de l'espace basque à la fin de l'Ancien Régime.

Il convient tout d'abord de s'extraire d'un tropisme explicatif de cette singularité basé sur l'isolement de la Soule : il n'y a point d'obstacles naturels qui auraient limité les effets de la romanisation. En effet, la basse vallée du Saison, tout comme les vallons du Labourd et ceux du pays de Mixe, forment un espace ouvert, propice aux contacts, peu isolé des voies de communication tracées dès l'Antiquité puis au Moyen-Âge, avec l'ouverture des voies de Compostelle. Les influences extérieures tant juridiques que sociales sont multiples.

La préservation identitaire de la Soule ne peut être expliquée par une approche géographique exclusive.

■ Méthode et objectifs : combiner une approche institutionnelle et une approche sociale et environnementale

D'une part, il s'agit de questionner l'approche qui relierait de manière stricte, tel un objet hors-temps et purement théorique, l'organisation sociale de l'*Etxe*, au service de la communauté souletine, à l'écosystème pastoral. Cette approche juridico-anthropologique affecte la représentation du passé et la compréhension des enjeux actuels aux dépens des nombreuses autres variables sociales et économiques. Basés sur les travaux de José Miguel Barandiaran (Barandiaran, 1974, tome VI, p. 122-128), par ailleurs précieux, certains de ces paradigmes sont aujourd'hui largement révisés (fig. 2).



Fig. 2
José Miguel
Barandiaran, père
des études
ethnographiques
basques.
Droits réservés.

non uniquement sur la projection anachronique de la période pré-révolutionnaire, qui est la plus documentée.

C'est avec ce regard qu'il faut notamment apprécier la mise par écrit de la coutume souletine en 1520, qui exprime d'abord un état des luttes entre diverses sources de légitimité du pouvoir. En effet, dans ce cas, l'intention du pouvoir royal, qui en demande la rédaction, est bien de limiter les prérogatives seigneuriales et de confirmer sa propre prééminence. Une telle situation ne saurait être la résultante unique d'un fait générateur immémorial et ne peut être davantage confondue avec l'application des principes de liberté politique posés par le libéralisme aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les coutumes, comme les fors, n'en demeurent pas moins une force identitaire mobilisable, ce que démontrera le XIX^e siècle en *Hegoalde*⁴. Enfin, dans cette perspective de renouvellement il s'agit également de joindre une approche géographique et environnementale basée sur les écosystèmes pastoraux et les stratégies de pérennité des maisons, surtout étudiées à partir du XVI^e siècle, dans le monde pyrénéen (de Bortoli et al., 2008, Palu, 1992). Il est donc question ici de saisir les mécanismes d'émancipation qui ont été à l'œuvre, sur différents plans, sous l'Ancien Régime, au sein de la population souletine, largement constituée de non propriétaires plutôt que postuler l'existence d'un modèle théorique de l'*Etxe* qui serait atemporel et généralisé, conforme au présupposé tendancieux d'un droit "naturel et inné". En réponse à ce postulat encore relativement répandu et compte tenu de la rareté des sources disponibles, un approfondissement du travail d'archives, plaidé avec ardeur par Manex Goyhenetche, mérite encore d'être étendu aux études souletines (Etcheverry-Ainchart, Goyhenetche et Vissler, 2006).

L'objectif est donc, à partir de sources de première main et de la bibliographie à ce sujet, de faire émerger synthétiquement quelques tendances de la vie quotidienne des Souletins sous l'Ancien Régime, de mieux cerner les structures de cette société et des pouvoirs qui la régissent, dans une approche pluridisciplinaire.

D'autre part, il s'agit d'avancer le postulat selon lequel l'approche exclusivement juridico-ethnologique occulte la question fondamentale de la propriété réelle de la terre et les dynamiques conflictuelles et dialectiques qu'elle engendre. Dynamiques qui impliquent des rapports pluriels et non monolithiques, selon les différentes couches sociales au sein de la communauté, à l'environnement, au travail et à la transmission. La prise en compte de ces différences permet d'envisager une lecture dynamique de la structure sociale basque d'Ancien Régime dans la longue durée et

■ Les sources à interpréter

Afin de s'extraire autant que faire se peut des mythes et de proposer une interprétation recentrée sur ces éléments objectifs, nous pouvons répartir les sources dont nous disposons en trois catégories :

- Premièrement, dans le cadre du processus féodal de formation du territoire, que nous avons évoqué au début, nous trouvons un texte clé, assez fourni, au cœur d'un désert de sources écrites : le Censier gothique de 1377.
- Deuxièmement, après le ^{xvi}^e siècle, plusieurs sources relatives à l'administration monarchique sont exploitables, notamment les Coustumes générales de 1520, le Terrier et le rapport de Froidour de 1672, ainsi que des archives municipales⁵.
- Enfin, les Cahiers de doléances et les rapports des trois Ordres souletins aux États Généraux de 1789 constituent un apport précieux afin d'appréhender la société souletine d'Ancien Régime à l'heure de son incorporation politique à la France en Révolution.

56

■ Émergence de la province aux temps féodaux

Au-delà des possibles filiations avec les antiques Sibulates mentionnés par César et Pline l'Ancien, la personnalité historique de la Soule s'affirme avec la naissance de la vicomté en 1023, la même année que celle du Labourd. Ces deux territoires sont détachés du royaume de Navarre et subissent un processus similaire de féodalisation, qui débouche sur la prise de contrôle par la monarchie anglaise au ^{xii}^e siècle.

Néanmoins, la prépondérance seigneuriale semble avoir été plus marquée en Soule qu'en Labourd, province maritime et moins enclavée, dans laquelle la volonté monarchique de contrecarrer le pouvoir seigneurial s'est manifestée avec davantage d'intensité, par une exclusion des assemblées représentatives, qui ne signifie cependant pas l'abandon d'une position socioéconomique dominante. Les monarques anglais de la dynastie d'Anjou, les Plantagenêts sont d'origine franque. Ils deviennent occitanophones puis francophones, durant la période d'occupation de la Soule, jusqu'aux ^{xiv}^{-xv}^e siècles. Ils délèguent la justice à un capitaine chatelain, situé à Mauléon (fig. 3), presque toujours



Fig. 3
Le château de Mauléon, symbole de la période féodale en Soule. Droits réservés.

gascon-béarnais et non souletin, et aux maisons nobles, qui, elles, sont souletines. Sous le règne de Gaston Phoebus, vers 1375, la gouvernance est de facto assurée par le vicomte de Béarn (Orpustan, 1994). Ainsi, la diglossie est ancienne et attestée en Soule, tant par les sources institutionnelles que toponymiques et patronymiques, mais elle ne met pas en danger l'usage de la langue basque jusqu'aux politiques d'assimilation menées par l'État français à partir du ^{xix}^e siècle.

Durant les premiers siècles d'existence de la vicomté de Soule, la pression sur le territoire souletin se fait ressentir de tous côtés : elle constitue un territoire disputé entre le duché d'Aquitaine et le royaume de Navarre. Mais, à l'est, la menace de la vicomté voisine du Béarn, qui entre sous l'influence du Roi d'Aragon au fil du ^{xii}^e siècle et rompt avec le duché d'Aquitaine, est aussi une constante. En effet, les vicomtes béarnais entendent contrôler les trois principaux ports ouest-pyrénéens : Aspe, Ossau, et Larrau. Ce dernier port leur est disputé par la couronne anglaise, par le biais du vicomte de Soule, soutenu au gré d'alliances aléatoires, par la vicomté de Dax ou le royaume de Navarre. À l'issue de ces conflits, le Béarn perd le pays de Mixe et l'Ostabarret, mais récupère Orthez, et les frontières souletines avec la Basse-Navarre et le Béarn tendent à se stabiliser dès le ^{xiii}^e siècle. La Soule se structure alors autour de la vallée du Saison, formée par la Haute Soule (Basabürua) et la Basse Soule (Pettarra), à laquelle s'ajoute le massif des Arbailles à l'Ouest (Arballa ou Arbaila).

Tout comme ses voisins directs au nord des Pyrénées, Basse-Navarre et Béarn, la Soule est un territoire doté d'un système de régulation de la population efficace (droit d'aïnesse). Il est affecté par les Guerres de Religion du ^{xvi}^e siècle, la Soule catholique résistant à la Réforme qui l'a emporté en Béarn, sous le règne de Jeanne d'Albret (Régnier, 1991, p. 169). Ces guerres ponctuent une histoire plutôt calme pour ce pays de frontière qui ne sera plus vraiment affecté par un conflit armé, même pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

■ Le Censier gothique

Unique source écrite permettant d'envisager les structures médiévales et documents sans équivalent en Pays Basque Nord mises à part les enquêtes de 1311 en Labourd et de 1350-1353 en Basse-Navarre, le Censier gothique de Soule de 1377 est un recensement ("énumération des héritages soumis au cens" Etchecopar-Etchart, 1989, p. 179), que l'on a coutume d'attribuer aux représentants du pouvoir anglais, qui donne un aperçu précieux de la démographie et de la population de Soule.

Or, il est hautement plus probable qu'il soit le fait du pouvoir béarnais, en pleine expansion sous Gaston Phoebus et contrôlant de facto la Soule. En effet, la langue utilisée (gascon béarnais, avec des influences basques et aragonaises) et les intérêts en jeu dans ce recensement correspondent aux usages des textes juridiques de cette époque dans la vicomté voisine (Orpustan, 1994, p. 4).

Le Censier fournit essentiellement des domonymes et non des patronymes, proposant une liste des maisons et de leurs liens de dépendance. L'ensemble est

“ordonné comme un système de subordination de maisons à d’autres maisons, et de l’ensemble au château de Mauléon, siège du pouvoir royal” (Cursente, 1999, p. 345-410). La répartition des différentes catégories juridiques est la suivante, selon les chiffres avancés par Ricardo Cierbide dans la traduction du Censier qu’il a effectuée en 1994, et recoupés par Manex Goyhenetche (Cierbide Martinena, 1994, et Goyhenetche, 1999, p. 390).

Premièrement, presque 40 % des maisons recensées sont des maisons franches. Elles dépendent néanmoins directement du roi, selon un processus de concession octroyée souvent collectivement. Elle est par exemple accordée aux habitants de la bastide de Bielenabe-de-Tardets, devenue Tardets-Sorholus. Malgré des exceptions, la franchise ne dispense pas d’une fiscalité réelle. Selon les recherches de Manex Goyhenetche, le gouverneur navarrais, Pierre Rémond de Rabastens, déplore par exemple, en Soule, un retard de paiement de vingt-huit ans sur les franchises dues biannuellement : ce retard s’élève en 1327 à 140 vaches entières, 131 saumons, le pain et le vin (Goyhenetche, 1999, p. 391). Le fait que ce gouverneur de Navarre veuille percevoir des impôts en Soule, en pleine période anglaise, suscite une piste d’investigation quant à l’effectivité du pouvoir anglais, contesté au siècle suivant par les souverains béarnais. Deuxièmement, environ 34 % des maisons sont feudataires (en fermage, soumises au cens). Elles sont louées au roi, à un seigneur, à une abbaye ou à un propriétaire franc par leur titulaire.

Troisièmement, plus de 21 % sont tenues par des “botoys”, paysans considérés comme misérables et marginalisés, cultivant une parcelle de terre qu’ils ne possèdent pas, dans une situation proche du servage. Ils vivent en majorité dans les Arbaïlles. Ce sont des “sous-tenanciers”, qui demeurent “nichés dans l’espace d’un autre *ostau*”, c’est-à-dire d’une maison noble (Cursente, 1999). Leur condition a des similitudes avec celle du sous-fermage, très courant en Bretagne notamment. Ce système d’amodiation permet à un domanier, parfois citadin, de louer une parcelle sans le bâti, selon un bail révocable à tout moment et moyennant un loyer élevé en plus des corvées éventuelles : il témoigne de la verticalité de la hiérarchie sociale et de certains arrangements familiaux (Guégan, 2023). Il semble que leur position sociale soit supérieure à celle des journaliers et ne soit pas figée, ce en quoi elle diffère substantiellement de celle des cagots et des bohémiens.

Quatrièmement, les maisons nobles (dénommées de façon indifférenciée Salle, Domec, Ostau ou Gentiù, etc.) forment un peu plus de 5 % de l’ensemble des maisons, soit une cinquantaine sur le millier de maisons recensées en Soule. Parmi elles, une dizaine sont celles de podestats (fig. 4), qui forment un rang supérieur et disposent aussi de pouvoirs juridiques élargis.

Fig. 4

La maison forte de Gentein, parfois appelée Tour du podestat, à Ordiarp, contemporaine du Censier gothique de 1377, d’après la datation archéologique de 2009. Droits réservés.



Le système dit “à maison” ne diffère pas ici de celui de l’ensemble gascon-pyrénéen, dans lequel prévaut également l’indivision des terres à la génération suivante, mis à part le fait que la possession de “botoys” en nombre important semble être davantage l’apanage de la noblesse en Soule qu’ailleurs. Cette source permet donc d’entrevoir la structure sociale souletine au ^{xiv}^e siècle, mais elle ne permet pas de saisir le partage de l’espace communautaire issu du système à maison (de Bortoli et al., 2008, p. 4-8). De plus, même en présupposant une forte inertie des sociétés pyrénéennes médiévales et pré-modernes, qui contrasterait avec les bouleversements du ^{xix}^e siècle, le Censier ne permet pas de connaître l’état primitif de cette structure. Ainsi, si le Censier peut donner lieu à une représentation cartographique, il ne permet guère de saisir les stratégies de pérennisation des maisons, ni les liens entre cette organisation sociale et les écosystèmes pastoraux (de Bortoli et al., 2008).

à partir du ^{xvi}^e siècle, d’autres sources sont exploitables : les Coutumes forment un corpus conséquent, mais les archives paroissiales et royales ainsi que les cadastres, jusqu’à la Révolution, permettent également de faire émerger quelques tendances.

[À suivre]

Bibliographie

- Bidot-Germa D., 2021, Le For de Morlaàs et son usage de statut général dans la vicomté de Béarn (^{xii}^e-^{xiv}^e siècle). Dans D. Lette, *Les Statuts communaux vus de l’extérieur dans les sociétés méditerranéennes de l’Occident (xii^e - xv^e siècles)*, p. 111-132. Paris, éditions de la Sorbonne.
- Bidouze F., 2019, Des états provinciaux “flanqués” d’un parlement au ^{xviii}^e siècle : l’exemple du Béarn, de la Navarre et de la Soule. Dans H. Leuwers, S. Dauchy, S. Michel, & V. Demars-Sion, *Les parlementaires, acteurs de la vie provinciale (xvii^e et xviii^e siècles)*, p. 17-30, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Bortoli (de) D., Cunchinabe, D., Hautefeuille F., Heiniger-Casteret P., Lavergne M.-P., & Palu P. (2008), *Stratégies familiales et construction des milieux en Soule*, Pau, Université de Pau et des Pays de l’Adour.
- Cahiers de la noblesse du pays de Soule, (s.d.), *Archives parlementaires de la Révolution*.
- Cahiers du clergé du pays de Soule, (s.d.), *Archives parlementaires de la Révolution*.
- Cahiers du tiers-état du pays de Soule, (s.d.), *Archives parlementaires de la Révolution*.
- Cierbide Martinena R., 1994, *Le censier gothique de Soule*, Baigorri, Izpegi.
- Cursente B., 1999, *Des maisons et des hommes, la Gascogne médiévale*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Davant J.-L., 2001 (1^{re} édition 1970), *Histoire du peuple basque*, Donostia, Elkar.
- Desplat C., 2020, La coutume et la régulation de la violence pastorale : le “Carnau” Pyrénéen. Dans M. Mousnier, & J. Poumarède, *La coutume au village* (p. 139-170), Toulouse, Presses Universitaires du Midi.
- Dufourny de Villiers L.-P. 2001 (1789), *Cahiers du quatrième ordre*, Montreuil, éditions Quart monde.
- EHESS, (s.d.), Bases de données de l’EHESS et de l’INSEE sur les populations des communes.
- Etchecopar-Etchart J.-L., 1989, *Histoire du Pays de Soule, recueil de références*, Mauléon.
- Etcheverry-Ainchart P., Goyhenetche M. & Vissler P., 2006, *Habiter son pays, question immobilière et foncière en Pays Basque nord*, Bayonne, Gatuzain.
- Froidour L., 1928, Mémoire du Pays de Soule (1672), *Bulletin de la société des sciences, arts et lettres de Bayonne*, p. 214-241.
- Goyhenetche M., 1999, *Histoire générale du Pays basque II : Évolution politique et institutionnelle du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle*, t. 2, 357 p. et *Histoire générale du Pays basque III : Évolution économique et sociale du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle*, t. 3, 411 p., Donostia / Bayonne, Elkarlanean.
- Goyhenetche M., 1999, *Historia general del Pais Vasco, Tomo 1*. Donostia, Ttartalo.

- Goyhenetche M., 2005, *Historia general del Pais Vasco, a las puertas de la sociedad moderna*, Donostia, Txartalo.
- Gratteau P. (2001), *Les Cahiers de doléances, une relecture culturelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Grosclaude M., 1993, *La coutume de la Soule*, Izpegi, Baigorri.
- Grosclaude M., 2006, *Dictionnaire toponymique des Communes*, Pau, Cairn.
- Guégan I., Janvier 2023, Le sous-fermage des édifices et superficies en Basse-Bretagne au XVIII^e siècle, *Histoire et sociétés rurales*, p. 33-65.
- Lafourcade M., 2004, La conception du droit de propriété en Vasconie continentale sous l'Ancien Régime, *Irun Vasconiae*, p. 159-184.
- Les coutumes generales du pays et vicomté de Sole*, de 1520 (publiées en 1760), Bordeaux, Lacornée.
- Letamendia "Ortiz" F., 1975, *Historia de Euskadi : el nacionalismo vasco y ETA*, Paris, Ruedo Iberico.
- Monteano Sorbet P., 2023, *Vasconia en los siglos oscuros*, Pamplona, Mintzoa.
- Orpustan J.-B., 1994, Préface au Censier gothique de Soule. Dans R. Cierbide Martinena, *Le Censier gothique de Soule* (p. 4), Baigorri, Izpegi.
- Ourliac P., 1990, *Les fors anciens de Béarn*, Paris, CNRS.
- Palu P., 1992, Rapports entre organisation sociale et écosystème dans la société pastorale souletine. *Sociétés contemporaines*, 11-12, p. 239-264.
- Polverel é. (s.d.). Tableau de la constitution du royaume de Navarre, et de ses rapports avec la France ; imprimé par ordre des États-généraux de Navarre.
- Régnier J.-M., 1991, *Histoire de la Soule, Tome I*, Saint-Jean-de-Luz, Ekaïna.
- Régnier J.-M., 2006, *Histoire de la Soule, Tome IV*, Ozaze, Ideki.
- Soulet J.-F., 2021 (1^{re} éd. 1974), *La vie dans les Pyrénées du XVI^e au XVIII^e siècles*, Pau, Cairn.
- Txillardegui Alvarez Enparantza J. L., 1997, *Euskal herria en el horizonte*, Tafalla, Txalaparta.
- Urrutikoetxea E., 2018, *La politique linguistique de la Révolution française et la langue basque*, Bayonne.

Notes

- 1 Dans la genèse des territoires basques, le terme de province ne s'applique qu'au Guipuzcoa, ce que précise fort justement Jean-Louis Davant, les autres entités historiques formant au gré des vicissitudes des vicomtés, baronnies, ou seigneuries, et bien sûr royauté puis vice-royauté pour la Navarre.
- 2 Il s'agit de la moitié environ de la population de la Basse-Navarre voisine, 1,2 % de la population biscayenne, 2 % du Guipuzcoa, 2,3 % de la Navarre, 4,5 % d'Alava, et 6,9 % du Labourd. La population des 69 communes souletines de 1793 est connue par un recensement effectué à cette date : les communes les plus peuplées étaient alors, dans l'ordre, Barcus, Chéraute, Montory, Sainte-Engrâce et Ordiarp. Mauléon comptait 862 habitants contre 2299 à Barcus. Montory et Mauléon étaient majoritairement béarnophones. À la fin de l'Ancien Régime, les bourgs étaient de petite taille et l'espace rural densément peuplé. Toutes les communes ont perdu des habitants depuis, à l'exception de Mauléon-Licharre et de Garindein.
- 3 En effet, les sources écrites corroborent un phénomène de régression territoriale de la langue basque plus tardif dans certains territoires exclus du *Zazpiak Bat* (les sept provinces basques) que dans d'autres qui y sont inclus. À titre d'exemple, l'interdiction de pratiquer l'euskara au marché de Huesca en 1349 ou les demandes de traduction des offices religieux en basque en Béarn occidental au XIX^e siècle. À ce propos, José Alvarez Enparantza "Txillardegui" évoque un "Béarn *euskaldun*" jusqu'en 1861 en Vallée de Barétous, signalant notamment une pastorale à Aramits (1997, p. 26).
- 4 Le mouvement "foraliste" (mot forgé à partir du terme *fors/fueros*) revendiquait le rétablissement de privilèges et libertés, principalement fiscaux, progressivement grignotés par la monarchie espagnole depuis 1813. S'il existait alors un foralisme libéral, le prétendant absolutiste au trône d'Espagne, Don Carlos, récupéra la cause foraliste et rallia ainsi une partie importante de la population basque à son insurrection contre le pouvoir central espagnol (1833 -1839). Sa défaite provoqua la subordination des lois forales (*fors* ou *fueros*) à la Constitution espagnole, en 1839. Après une seconde guerre civile (1872-1876), qui se termina aussi par une défaite du camp carliste, les *fueros* furent abolis. À partir de 1893, Sabino Arana désigna carlistes et foralistes comme des adversaires politiques quand il créa le nationalisme basque, les jugeant "espagnolistes". Cependant, il considérait que l'année 1839 avait signé de facto la fin de l'indépendance politique des provinces basques. La suppression en 1789 des lois forales codifiées par la monarchie française (nommées coutumes en Labourd et en Soule) ne généra pas de mouvement politique comparable.
- 5 "Les terriers sont des registres et des plans, dressés à la demande des seigneurs d'Ancien Régime, pour décrire, identifier et percevoir des impôts fonciers sur les censives de leur seigneurie, c'est à dire les terres concédées moyennant le paiement d'un droit seigneurial : le cens" (Archives départementales).

LES RÉCITS DE VOYAGEURS DU XV^E AU XVIII^E SIÈCLE. PAYSAGES ET CHEMINEMENTS DEPUIS LE PAYS BASQUE VERS COMPOSTELLE

Maritchu
ETCHEVERRY^(*)

À l'occasion du 25^e anniversaire de l'inscription des chemins de Saint-Jacques de Compostelle sur la liste du patrimoine mondial, pèlerinage et hospitalité en Pays Basque ont été requestionnés à la demande de la Communauté d'Agglomération Pays Basque, gestionnaire de la section de sentier entre Aroue et Ostabat inscrite à l'Unesco. Les récits de voyageurs, source essentielle de cette étude, permettent d'envisager le quotidien et les habitudes des marcheurs au cours de leur cheminement et témoignent d'une pratique très libre des itinéraires.

61

Konpostelarako bideak munduko ondarean sartua izan eta 25. urteurrenaren karietara, Euskal Hirigune Elkargoa, Unescon sartua den Arüe eta Izuraren arteko sendera zatiaren kudeatzaileak eskaturik berriz galdekatuak izan dira erromesaldia eta abegia. Bidailarien kontakizunei esker, ibilkarien egunerokoa eta usaiaik asma ditzakegu, haien ibilbidean gaindi, eta bideen erabilpena biziki librea zela erakusten dute.

Dès la fin du xix^e siècle, la redécouverte de la période médiévale agite la communauté scientifique. À la faveur de quelques événements de première importance, tels la mise au jour des reliques de l'apôtre Jacques à la cathédrale de Compostelle (1879), la première édition du *Codex Calixtinus* (1882)¹ ou de récits de voyageurs à partir des années 1880 également, le pèlerinage à Compostelle connaît un engouement nouveau. Sous l'égide de quelques érudits locaux, l'abbé Pierre Haristoy dès la fin du xix^e siècle, Clément Urrutibéhéty à partir des années 1960, s'écrit l'histoire du pèlerinage en Pays Basque. Nous devons à ces deux auteurs l'identification de nombreux lieux d'accueil – dont beaucoup restent encore à étudier – ainsi qu'une meilleure connaissance des chemins, dont il a alors été tracé des cartes. L'étude des textes anciens, mais aussi et surtout des récits de voyageurs, apportent aujourd'hui un éclairage nouveau sur les paysages arpentés par les marcheurs et balaient les idées reçues en témoignant d'une pratique très libre de ces itinéraires, dont les usagers ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

■ Prendre la route : *peregrinus*, qui es-tu ?

Rappelons quelques considérations d'ordre terminologique : le terme latin *peregrinare* signifie "voyager", un *peregrinus* qualifiant littéralement un "étranger" et non un pèlerin *stricto sensu*. Ces "étrangers" étaient accueillis au sein des multiples hôpitaux qui jalonnaient le territoire mais aussi tous les grands axes de communication en Gaule et Hispanie notamment. La création de ces hôpitaux répond aux préconisations du premier concile de Nicée de 325 qui imposa le devoir d'hospitalité à toute communauté religieuse. Cette date, fort ancienne, suffit à illustrer que ces lieux d'accueil, recensés sous le terme d'*hospitalis*, *hospitium* ou simplement *monasterium*, parfois même sous le terme de *domus*, n'avaient alors aucun rapport avec le pèlerinage à Compostelle, auquel ils étaient bien antérieurs.

En Pays Basque, les plus anciens témoignages connus de cette hospitalité sont pour l'essentiel circonscrits aux lieux de passage de part et d'autre des Pyrénées comme Ibañeta (1071), Saint-Michel (1072) ou Sainte-Engrâce (1085)². La mention dans cette même seconde moitié du XI^e siècle de l'*hospitalis Sancti Nicolai de Arambels*, en Ostabarret cette fois, montre que certaines zones de passage important, bien qu'éloignées des ports, étaient également dotées de structures d'accueil dès le XI^e siècle au plus tard. Des malades et des pauvres y étaient principalement accueillis. Lorsqu'il fait référence aux trois grands hospices du Monde – Jérusalem, Mont-Joux, Sainte-Christine-du-Somport, le *Codex Calixtinus* parle du "soutien de ses pauvres [...]"³. Ceux-ci sont constamment mentionnés dans les documents, qu'ils soient anciens – testament du vicomte de Baïgorry en faveur de l'hôpital d'Harambels et des pauvres qui y sont hébergés, XI^e siècle ; récit de voyage d'Arnold Von Harff, 1496, mentionnant le "précieux hôpital pour les pauvres gens et pèlerins" de Roncevaux⁴ – ou plus récents – hôpital de Lagarrague, Saint-Palais, 1785⁵. Ils sont particulièrement au centre de l'attention du prieuré-hôpital d'Utziat, l'un des plus influents en Basse-Navarre. Les anciens statuts de 1343 font état de la sœur hospitalière au service des pauvres et des malades, des lits des pauvres et des malades, du bois de chauffage destiné aux pauvres, de la dîme donnée par la maison de Laxague pour le soutien des pauvres, des réparations du local des pauvres, du cidre servi "à la saison" aux pauvres de l'hôpital selon la coutume, de la cuisine des pauvres... L'importance concédée à l'accueil des pauvres était telle qu'en cas de manque de réserves, le chapitre devait se réunir afin de trouver une alternative permettant de ne pas "hypothéquer la part des pauvres", pouvant aller jusqu'à l'abstention de distribution aux frères et aux sœurs⁶.

Aux pauvres, il faut ajouter les malades et les infirmes, la quête du miracle de guérison étant l'une des raisons premières des nombreux pèlerinages locaux⁷ mais aussi "tous les déshérités de la vie"⁸. Le document de fondation en 1180 par Guy de Montpellier, de l'ordre montpelliérain des Hospitaliers du Saint-Esprit, installés à Saint-Esprit de Cap de Pont à Bayonne avant 1255, est particulièrement éclairant pour saisir ce que représentait véritablement, au Moyen Âge, l'hospitalité. Il y est question de sept œuvres corporelles : donner

à manger, à boire, exercer l'hospitalité envers les étrangers (*peregrinus* selon le sens médiéval), vêtir, prendre soin des malades, délivrer les captifs et ensevelir les morts⁹.

Bien entendu, à mesure que les voies de communication ont été améliorées et se sont développées, que des villes neuves ont été fondées¹⁰, les raisons de prendre la route au Moyen Âge se sont multipliées. Dès lors que le trajet excédait une journée de marche aller-retour, les voyageurs de tout type pouvaient être accueillis dans les hôpitaux. Les itinéraires de Bruges rédigés au ^{xv}^e siècle étaient à l'usage des marchands et des pèlerins¹¹. Ces derniers n'étaient d'ailleurs pas nécessairement en route vers Compostelle : Rome mais aussi la Terre Sainte sont fréquemment citées dans les documents¹². La *Preciosa* de Roncevaux, poème daté du ^{xiii}^e siècle, précise que "la porte est ouverte à tous, malades et bien portants, catholiques, païens, juifs et hérétiques"¹³. Les récits de voyage se font l'écho de la variété de ces profils : l'évêque d'une "extrême vieillesse" saint Léonce de Trèves au ^v^e siècle, Guilhem archevêque d'Arles en 1361, le jeune seigneur Nompert de Caumont, 26 ans, marié et père de famille en 1417, un Anglais anonyme en 1425, frère Frai Piccardi en 1477 ou frère Orlon en 1616, le bourgeois Jean de Tournai, originaire de Valenciennes en 1488, le moine Hermann Von König, en provenance des environs de Strasbourg en 1495, le chevalier Arnold Von Harff de Cologne en 1496, le flamand Jean de Zielbeke en 1512, le curé de Bologne Domenico Laffi à la fin du ^{xvii}^e siècle et son compagnon peintre Domenico Codici ou encore le tailleur d'origine paysanne Guillaume de Manier, originaire de Picardie en 1726, tous ont en commun d'avoir foulé le territoire basque à diverses époques. Le plus connu d'entre eux est certainement Aymeri Picaud, moine originaire de la région de Poitiers, à qui a été attribué la rédaction du *Codex Calixtinus*, dont certains passages traitant du Pays Basque – "pays pauvre en pain, en vin et en aliments de toutes sortes" – sont particulièrement virulents : "ce sont des gens féroces et la terre qu'ils habitent est hostile aussi par ses forêts et sa sauvagerie ; la férocité de leurs visages et semblablement, celle de leur parler barbare, épouvante le cœur de ceux qui les voient"¹⁴. Bien heureusement, ce texte est plus connu aujourd'hui qu'il ne l'a été au Moyen-Âge car il n'était à l'origine nullement un support de voyage à l'usage des pèlerins, comme le laisse penser le titre de sa traduction en français. Si le pèlerin de cette époque avait dû s'en référer au *Codex* avant de partir, les contrées basques n'auraient probablement pas vu beaucoup de voyageurs fouler ses terres et nous aurions perdu quantité d'informations relatives aux paysages et aux activités agricoles du territoire.

■ En chemin : paysages agricoles et pastoraux

Ces paysages que traversaient les voyageurs ne sont plus ceux qu'empruntent les pèlerins et marcheurs d'aujourd'hui. Ils se sont transformés au fil du temps. Le caractère montagnard et transfrontalier du territoire est néanmoins une constante perceptible dans les écrits d'hier comme d'aujourd'hui. Ainsi, le *Codex Calixtinus* cite au ^{xii}^e siècle un mont si haut appelé Port de Cize que l'on

peut voir depuis son sommet la mer de Bretagne et de l'Ouest et les frontières des trois pays : Castille, Aragon et France¹⁵. Plus de trois siècles plus tard, cet aspect est encore au centre du récit d'Hermann Von König (1495) : "Après deux lieues est placée une petite ville, où on fait des clous, que les frères enfoncent dans les chaussures" avant d'entamer l'ascension des Pyrénées par Roncevaux¹⁶. En janvier 1560, ce ne sont pas moins de quatre cents pèlerins qui trouvent refuge à l'hôpital de Roncevaux en attendant la fin d'un épisode neigeux : " [...] dans ces parages des milliers de voyageurs sont morts, dont un certain nombre étouffés par les tempêtes de neige [...] " ¹⁷. Pour se prémunir des doigts de pieds gelés au passage des zones montagneuses, les voyageurs usent de baumes à la salsepareille, à l'écorce de saule, aux feuilles de ronce ou au bulbe d'iris¹⁸.

Tout comme le voyage requérait la traversée des Pyrénées, le pouvoir fut longtemps transpyrénéen lui aussi, tout comme l'économie. Les produits locaux issus de l'agriculture et de l'artisanat mais aussi des produits en provenance des Pyrénées, de la Gascogne et de contrées parfois plus éloignées garantissaient le bon approvisionnement des étals des foires et marchés des villes neuves de Saint-Jean-Pied-de-Port (1258) ou Ostabat (seconde moitié du ^{xiv}^e siècle).

Au fil des siècles, les voies de transhumance, devenues des voies de communication plus ou moins importantes (la route des cols de Cize aux alentours d'Urkulu en est un parfait exemple) servirent encore de chemins de commerce, particulièrement à partir du ^{xvi}^e siècle. Les mentions de *via mercadalis* dès la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle ou de *camin saliè* (chemin du sel) à la fin du Moyen Âge atteste toutefois d'un commerce bien antérieur¹⁹. On sait que le vin et le cidre voyageaient par voie navigable, en regagnant Bayonne par la Nive puis quittaient Bayonne pour les Pays du nord notamment. Néanmoins, là où le transport fluvial n'était pas possible, il était absolument nécessaire de disposer d'un réseau routier terrestre à la fois suffisant, adapté au transport de marchandises, équipé de ponts et de gués et entretenu. Cette organisation des voies de circulation sous-entendait un contrôle et une réglementation de la part des autorités par le biais de péages sur les marchandises et les hommes. C'est l'une des raisons ayant poussé les rois à fonder près des ports de montagne des bourgs royaux mais aussi des établissements monastiques (Ibañeta, Saint-Vincent de Cize et Sainte-Engrâce avant 1070-1080) puis des villes neuves. Dans ce contexte de fort développement, les pèlerins n'étaient donc pas seuls usagers de ces voies de circulation. Les voyageurs, tous profils confondus, étaient témoins de ces activités commerciales, mais aussi et surtout, en tant qu'observateurs des paysages qu'ils traversaient, spectateurs des activités agricoles rythmant les douze mois de l'année dont ce commerce se nourrissait. Depuis l'Antiquité, ces travaux des champs, régis par les saisons, sont consignés dans des calendriers agraires et cosmographiques, souvent associés à des représentations des signes du Zodiaque. Au Moyen-Âge, ce thème iconographique est une évocation du temps, le temps de la nature, le temps terrestre que le fidèle doit parcourir avant le jugement. De nombreux exemples sont connus dans la sculpture religieuse mais aussi dans la peinture murale, la



mosaïque ou encore la broderie dès l'époque romane. Le voyageur est d'autant plus familier de ces activités qu'il peut à la fois en être le témoin lors de ses pérégrinations, mais aussi en observer des représentations dans certains édifices où il fait halte. En amont d'Ostabat, les plus connues sont celles des portails landais de Mimizan (Voie du littoral, fig. 1), Sorde-l'Abbaye et Sainte-Marie d'Arthous (*Via Turonensis*) avant l'exceptionnelle découverte de San Isidoro de León (*Camino Frances*, Espagne).

Ces figurations apportent des informations sur le quotidien rural au Moyen-Âge en illustrant, mois par mois, les activités agraires. Janvier et février sont des mois creux figurant souvent un personnage près du feu coupant une miche de pain. Avec l'arrivée du printemps en mars, la vigne est taillée à la serpe. En avril, le paysan nourrit ses bêtes ou tond les moutons. Mai marque le renouveau de la végétation. Les mois de juin ou juillet sont ceux de la fenaison (à la faux) et de la moisson (à la faucille). Puis les céréales sont battues au fléau en

Fig. 1
Portail du prieuré
de Mimizan,
XIII^e siècle.
© Y. Letoquin.





août. En septembre, c'est le temps des vendanges et le foulage du raisin dans des cuves. C'est aussi fin septembre que débute la glandée, qui durera jusqu'au 25 décembre. En octobre, les récoltes sont engrangées pour l'hiver et le bois rentré en novembre. Sur certains calendriers, novembre figure le labour avec l'araire tiré par des bœufs (Mimizan, Fig. 2) ou encore la glandée des porcs. Enfin, en décembre, les porcs sont abattus.

Toutes ces représentations font évidemment écho à ce que l'on connaît du paysage et des pratiques agricoles et alimentaires en Pays Basque. Les célèbres reliefs sculptés du portail de Sainte-Marie d'Oloron font connaître au milieu du ^{xii}^e siècle quelques-unes des traditions culinaires de l'époque à travers des scènes d'abattage de porcs (Urdanka : jour où l'on tue le cochon en Pays Basque et plus particulièrement en Soule), de cerlage des barriques, de préparation de poissons et où figurent du pain, du fromage, des volailles (Fig. 3 et 4). Les textes, particulièrement ceux issus des archives des communautés religieuses mais aussi les récits de voyage, font apparaître des grandes superficies de pommaraies : dans la cité épiscopale de Bayonne dès le ^{xiii}^e siècle mais aussi à Ordiarp ou Bidarray où les commanderies disposent de plusieurs centaines de pommiers dès le ^{xiii}^e siècle et jusqu'au ^{xvi}^e siècle au moins²⁰.

(De gauche à droite)

Fig. 2
Voissure sculptée du portail du prieuré de Mimizan représentant le mois de novembre, ^{xii}^e siècle.
© Y. Letoquin.

Fig. 3 et 4
Préparation des volailles et du poisson, voissures du portail de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie d'Oloron, ^{xii}^e siècle.
© M. Etcheverry.



Ces représentations des travaux des champs ont une connotation éminemment religieuse qui ne devait pas échapper aux hommes du Moyen Âge. Les scènes de moisson et battage du grain (juillet et août), de taille de la vigne et de vendanges (mars-avril et septembre) renvoient au pain et au vin de l'Eucharistie. L'idée implicite étant celle de la glorification du travail menant à la Rédemption, le fidèle, parmi lequel le pèlerin pour qui le voyage entrepris est une étape vers le Salut éternel, pouvait y trouver un écho à sa propre quête spirituelle.

Les documents ecclésiastiques laissent également entrevoir une importante activité d'élevage au sein des monastères tout comme dans le monde rural : des troupeaux de milliers de porcs, vaches et brebis peuplent les domaines pastoraux que se partagent les dépendances du monastère de Leyre et de la collégiale de Roncevaux (Navarre), principales maisons-mères. Le bétail était laissé en libre parcours sur les terres communes et incultes appartenant à un village ou à un groupement de paroisses et gérées, notamment à travers l'élaboration de *face-ries* par les Pays ou les vallées²¹. L'immersion dans ces paysages et leurs activités était donc total. Quant au cheminement physique des voyageurs, était-il aussi linéaire que le laissent penser les itinéraires tracés au XIX^e siècle ? Il semblerait que non. C'est en tout cas ce dont témoignent les récits de voyages.

■ Un chemin, des chemins

Afin de prendre la route, le pèlerin devait se soumettre à une cérémonie de vœu, durant laquelle étaient bénis bâton et besace. Suite à cela, le pèlerin, accompagné par les fidèles de la paroisse jusqu'aux limites de celles-ci, se mettait en chemin. Si le point de départ était déterminé à l'avance (souvent son lieu d'habitation) tout comme quelques stations incontournables, le cheminement entre ce point de départ et l'arrivée sur le point d'une halte, s'écrivait au jour le jour, au gré des contraintes quotidiennes et des imprévus climatiques, des passages impraticables suivant les périodes de l'année, des péages que l'on souhaitait éviter, des personnes rencontrées sur la route ou tout simplement de la praticabilité des chemins. Il était donc impossible pour un pèlerin, dans les temps passés, de suivre une voie définie par avance. C'est l'une des raisons qui expliquent les nombreuses jonctions entre les quatre voies dites historiques qui n'ont en réalité jamais été strictement empruntées d'un bout à l'autre. "Par contrainte ou par choix, le voyageur fait sa route au quotidien"²².

Les pratiques furent différentes selon les époques. La voie du littoral longeant la côte atlantique en passant par Bayonne, considérée comme une variante de la voie de Tours à partir du ^{xix}^e siècle, est fréquemment mentionnée entre 1380 et le début du ^{xvi}^e siècle²³. Dès la fin du ^{xiv}^e siècle, elle est très empruntée, au détriment des passages par Roncevaux ou le Somport. *Le Guide des chemins* paru en 1552, puis le *Nouveau Guide* de Nicolas Bonfous en 1583, tout en reconnaissant les itinéraires décrits quatre siècles auparavant dans le *Codex Calixtinus*, signalent que le passage par Bayonne et Irun est alors plus emprunté que celui de Roncevaux. Les raisons sont assez simples à comprendre : la route est moins fatigante et plus courte. De plus, l'itinéraire côtier permettait d'éviter la traversée de la Navarre dont le peuple, sauvage et abusif envers les pèlerins aux dires du *Codex Calixtinus*, semble avoir jusque tard pratiqué des péages abusifs dont fait déjà état le *Codex* au ^{xii}^e siècle. À la fin du ^{xv}^e siècle, Jean de Tournai, bourgeois de Valenciennes (1487-1489), et Arnold Von Harff, chevalier faisant le pèlerinage à Jérusalem, puis à Compostelle et enfin au Mont-Saint-Michel (1496-1499), en parlent encore dans leurs récits de voyage²⁴.

Il faut ajouter à cela que Bayonne, ville portuaire et commerciale, fournissait aux voyageurs tout ce dont ils avaient besoin. Dès 1120, à la faveur de la construction du pont Saint-Esprit, Bayonne devint le meilleur point de franchissement de l'Adour dans un territoire environnant alors en partie marécageux. Le *Codex Calixtinus* rapporte qu'il était impossible de traverser le fleuve/gave

Fig. 5

Chaland monoxyle en chêne trouvé dans l'Adour, utilisé depuis la Préhistoire pour transporter matériaux, hommes et bétail, collection du musée de la Mer de Biarritz, déposé au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

© M. Etcheverry.



Fig. 6

Chaland monoxyle en chêne trouvé dans l'Adour, utilisé depuis la Préhistoire pour transporter matériaux, hommes et bétail, collection du musée de la Mer de Biarritz, déposé au Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

© M. Etchevery.



autrement qu'en barque aux environs de Sorde. Là-bas, les bateliers étaient réputés extorquer une à quatre pièces de monnaie pour la traversée. "Or, leur bateau est petit, fait d'un seul tronc d'arbre, pouvant à peine porter les chevaux (Fig. 5). Aussi quand on y monte, faut-il prendre bien garde de ne pas tomber à l'eau [...] si le bateau est trop chargé, il chavire aussitôt. Bien des fois aussi, après avoir reçu l'argent, les passeurs font monter une si grande troupe de pèlerins, que le bateau se retourne et que les pèlerins sont noyés ; et alors les bateliers se réjouissent méchamment après s'être emparés des dépouilles des morts"²⁵.

Fig. 6a

Détail de la figure 6, où l'on distingue le prieuré-hôpital de Suberhoa.

Dans ce contexte, Bayonne constituait dès 1120 un lieu de passage presque obligatoire, mentionné dans la *Chanson des pèlerins* d'Aurillac au début du ^{xiv}^e siècle²⁶. L'itinéraire côtier apparaît à nouveau dans le récit d'un pèlerin anglais arrivant de Bordeaux en 1380²⁷, passant par Bayonne avant de recouper vers Roncevaux, preuve que les pèlerins d'autrefois n'avaient que faire des tracés actuels. En 1466, Léon de Rozmital qui se rendait de Blaye à Compostelle à l'aller passait par Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et traversait la Bidassoa à Suberhoa²⁸ (Fig. 6). Ces deux dernières étapes sont également fréquemment mentionnées.

Si la voie côtière est empruntée pour se rendre en Espagne, elle l'est également au retour de Compostelle. Il faut garder à l'esprit qu'à l'époque, Compostelle n'était pas une fin en soi et que les pèlerins devaient également assurer le voyage retour, tout aussi important, qui leur permettait d'intégrer à nouveau leur communauté. Bien souvent, les pèlerins effectuaient une boucle. Le chemin emprunté au retour depuis Compostelle (ou Rome ou Jérusalem), lorsqu'il était différent de celui emprunté à l'aller, offrait la possibilité de visiter un nombre plus important de sanctuaires, de se recueillir auprès de plus nombreuses reliques et de s'assurer une protection des saints plus étendue. Aujourd'hui, particulièrement depuis l'arrivée du train, ce voyage retour a perdu toute sa valeur symbolique. À la fin du ^{xv}^e siècle, Jean de Tournai et Arnold Von Harff faisaient un retour de Compostelle par Saint-Jean-de-Luz et Bayonne, en passant par Fontarabie et Sainte-Marie d'Irun pour le second. En 1485, le moine Hermann König Von Vach indiquait dans sa relation de voyage que, de retour de Compostelle, il pérégrinait par Hendaye (Subernea), Bayonne, et empruntait la voie de Tours. Au moins deux pèlerins enterrés au cimetière de l'hôpital de Saint-Jean-de-Luz à leur retour de Compostelle sont mentionnés dans les registres d'État-Civil en 1682 et 1683. Les témoignages sont encore nombreux en 1621, 1659, 1680 et durant tout le ^{xvii}^e siècle²⁹.

Ces récits de voyageurs nous enseignent également qu'à des époques plus tardives et jusqu'au ^{xviii}^e siècle au moins, l'accueil des voyageurs pouvait être assuré par des particuliers, la plupart du temps chez de pieuses femmes ou des veuves appelées dans les textes *mulieres pauperulae*³⁰. Ainsi, Guillaume Manier, un jeune paysan picard en pèlerinage vers Compostelle, raconte en 1726-1727 qu'arrivé à Bayonne avec trois compagnons, il couche au faubourg Saint-Esprit chez une certaine madame Belcour³¹ (fig. 7). Il mentionne à l'aller les étapes de Bayonne, Bidart (où une statue du ^{xvii}^e siècle représente saint Jacques en pèlerin), Saint-Jean-de-Luz, Urrugne et au retour, celles de Olhonée (Olhonce ?), Saint-Jean-Pied-de-Port "qui n'est qu'un trou et bien peu de chose, si ce n'est qu'elle est forte à cause des montagnes" puis Irissarry qui lui permet de regagner, à nouveau, Saint-Esprit à Bayonne³².

Comme l'atteste ce récit, comme bien d'autres encore, les itinéraires n'étaient pas aussi linéaires que ne le laissent penser les tracés opérés à partir du ^{xix}^e siècle. Ils étaient au contraire très fluctuants et les voyageurs ne les suivaient presque jamais d'un bout à l'autre. Ainsi, plusieurs voies ont de tout temps permis de rejoindre la Basse-Navarre par Bayonne: la première par Bonloc (commanderie-hôpital de Roncevaux), Irissarry (commanderie des Hospitaliers de Jérusalem) et Saint-Jean-le-Vieux via le prieuré de la Madeleine de la Recluse : c'est celle empruntée au ^{xiv}^e siècle par un Anglais anonyme qui passa à Bordeaux et Bayonne, puis quitta le chemin de la côte pour se rendre à Roncevaux³³. C'est aussi celle



Fig. 7
Témoignage
de l'accueil
des pèlerins
rue Maubec
à Bayonne.
© M. Etcheverry.

ÉTUDE VARIA

empruntée lors du voyage retour par le pèlerin picard Guillaume Manier qui cite Saint-Jean-Pied-de-Port-Irissarry-Bayonne.

La seconde possibilité consistait à longer la Nive jusqu'à Ustaritz puis à transiter par Ainhoa (prieuré Prémontré) ou par Bidarray (commanderie-hôpital de Roncevaux) vers le Baztan. Une autre route, dite des Prémontrés, pourrait être partie de l'abbaye Sainte-Marie d'Arthous, en pays d'Orthe, vers Lahonce, Jatxou, Otsantz où un hôpital est cité en 1249, Urdax, le col de Velate et Pampelune. Les récits de voyage témoignent d'une pratique très libre de ces itinéraires, notamment à partir du dernier quart du ^{xv}^e siècle et jusqu'au ^{xviii}^e siècle. De nombreux voyageurs de la voie d'Arles souhaitant éviter le Somport bifurquaient depuis Morlaàs vers la voie de Vézelay et Sauveterre en passant par Arthez (voie du Puy) et Orthez puis poursuivaient vers Saint-Palais (voie de Vézelay), Ostabat et Saint-Jean-Pied-de-Port³⁴. La *Carta Itineraria Europae* du début du ^{xvi}^e siècle (Fig. 8) faisait passer par Morlaàs puis Orthez, Sauveterre et Saint-Palais. C'est le chemin que parcourut depuis Orthez Nompard de Caumont en 1417 (Fig. 9)

Fig. 8
Carta Itineraria
Europae,
1520, Tiroler
Landesmuseum
Ferdinandum,
Innsbruck, Autriche.
© Domaine public.

Fig. 9
[Double page
suivante]
Carte de l'itinéraire
emprunté par
Nompard de
Caumont en 1417.
© J. Massie.







mais aussi le moine Hermann König Von Vach en 1495. C'était un itinéraire de liaison entre les trois chemins d'Arles, du Puy et de Vézelay, connu sous le nom d'Oberstrasse, permettant au pèlerin venant d'Arles ou du Puy de rejoindre le chemin de Vézelay à Orthez. Il comprenait les deux étapes de Lescar à Arthez de Béarn et de Arthez à Orthez. Quelques années après (1496-1499), le chevalier Arnold Von Harff passait par Castétis et Orthez pour rejoindre lui aussi la voie dite de Vézelay. La destruction du monastère Sainte-Christine du Somport au ^{xvi}^e siècle favorisa certainement ces liaisons. Mais la pratique n'était pas nouvelle puisque déjà, au ^{xiii}^e siècle, l'archevêque d'Arles transitait par les ports de Cize et bénéficiait d'un sauf-conduit du Roi de Navarre lui permettant de traverser le territoire³⁵. Selon certains auteurs, la voie d'Arles vers le Somport aurait été abandonnée à partir de Morlaàs dès le ^{xiii}^e siècle³⁶.

Depuis le Béarn, les voyageurs pouvaient encore regagner la Basse-Navarre par Morlaàs, Navarrenx, Charre, Uhart (1650)³⁷ ou la Soule par Oloron, Gèronce, l'Hôpital-Saint-Blaise, Mauléon vers Saint-Jean-Pied-de-Port comme le fit le pèlerin béarnais Jean-Pierre Racq à la fin du ^{xviii}^e siècle³⁸, qui passa peut-être par Ordiarp (bien "qu'éloigné du grand axe de pèlerinage en 1623")³⁹, Saint-Just, Utxiat vers Saint-Jean-Pied-de-Port⁴⁰ ou par Lohitzun puis Saint-Palais avant de rejoindre Ostabat et Saint-Jean-Pied-de-Port comme le faisaient la plupart des voyageurs depuis le ^{xv}^e siècle au moins.

Quant au point de rencontre des différentes voies, sans revenir sur le débat "à" Ostabat ou "vers" Ostabat, signalons que les plus anciens hôpitaux mentionnés au plus tard au ^{xi}^e siècle, volontairement installés à proximité d'importantes voies de communication, étaient tous situés en montagne à proximité des ports, à l'exception d'un seul, celui de Saint-Nicolas d'Harambels. Son installation précoce à cet emplacement, plus stratégique que ce que l'on veut bien penser aujourd'hui, témoigne de l'existence d'un carrefour important avant même le ^{xi}^e siècle.

Les voies empruntées, comme les moyens de cheminer, étaient donc aussi multiples qu'étaient divers les lieux d'accueil et les profils des hôtes qui y trouvaient refuge. L'usage et la fréquentation de ces voies au fil des siècles ont été éminemment discontinus et soumis aux aléas de l'histoire. C'est d'ailleurs le nouveau courant de pensée du ^{xix}^e siècle lié au romantisme, favorisé par la redécouverte et l'authentification des reliques de l'apôtre Jacques à Compostelle (1879) et la publication du *Codex Calixtinus* (1882) qui fut à l'origine de la renaissance au ^{xix}^e siècle d'un pèlerinage endormi depuis des décennies. Le tracé des chemins fut alors matérialisé sur des cartes et certaines variantes imaginées. Et les pèlerins, totalement absents des comptes de l'hôpital de Roncevaux après 1820, reprirent la route devenue Itinéraire culturel européen (1987) avant que les chemins espagnol (1993) puis français (1998) ne soient reconnus par l'Unesco il y a 25 ans de cela.

Bibliographie

- BUFFIÈRES (de) Louis, 2014, "La traversée des Pyrénées basques dans le Guide du pèlerin : un récit digne de foi", *Terres de Navarre*, n° 23, p. 4-23.
- FITA Fidel (père), VINSON Julien, 1882, *Le Codex de Saint-Jacques de Compostelle : Liber de miraculis S. Jacobi* : Livre IV, Paris, Maisonneuve, 191 p.
- HARISTOY Pierre (abbé), 1900, *Pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle : les voies romaines, les chemins romius et les établissements hospitaliers dans le Pays Basque*, Pau, Lescher-Moutoué.
- IÑARREA LAS HERAS Ignacio, 2014, "Étude des itinéraires français du pèlerinage de Compostelle des ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles", *Studi Francesi*, 172 (LVIII-1), p. 22-36.
- LABANDE Edmond-René, 2004, *Pauper et Peregrinus*. Problèmes, comportements et mentalités du pèlerin chrétien, Turnhout, Brepols, 355 p.
- LABORDE-BALEN Louis, 1998, "Chemins de Saint-Jacques et villes nouvelles : quelques exemples de la modification des itinéraires à partir de la fin du XII^e siècle", *Revue de Pau et du Béarn*, n° 25, p. 340-341.
- URRUTIBÉHÉTY Clément, "Les chemins et les hôpitaux de Saint-Jacques en Basse-Navarre", *Revue des Monuments historiques*, Paris : Caisse Nationale des Monuments historiques et des sites, oct-nov. 1986.
- URRUTIBÉHÉTY Clément, *La traversée du Pays Basque, pèlerins de Saint-Jacques*, Biarritz : J&D éd. 1993.
- URRUTIBÉHÉTY Clément, 2009, *Terre des basques, terre d'accueil*, Saint-Palais, Association des Amis du chemin de Saint-Jacques / Association des Amis du Musée de Basse-Navarre et des chemins de Saint-Jacques, p. 182-185.

Notes

- 1 FITA Fidel (père), VINSON Julien, 1882, *Le Codex de Saint-Jacques de Compostelle : Liber de miraculis S. Jacobi* : Livre IV, Paris, Maisonneuve.
- 2 MARTÍN DUQUE A.J., 1983, *Documentación medieval de Leire (siglos IX a XII)*, Pamplona, Diputación Foral de Navarra, Institución Príncipe de Viana, p. 139, 143, 167-170.
- 3 *Liber Sancti Jacobi*, chapitre IV : VIELLIARD Jeanne, 2004, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, texte latin du XII^e siècle, édité et traduit en français d'après les manuscrits de Compostelle et de Ripoll*, Paris, J. Vrin, p. 10-11.
- 4 " [...] *pauperibus ibi albergantibus* " : texte reproduit dans JAURGAIN (de) Jean, 1898-1902, *La Vasconie*, Pau, imprimerie de Garet, T. 2, p. 192. Le texte original complet de Von Harff et sa traduction française est paru dans GAVEL Henri, 1922, " Un pèlerin de Saint-Jacques au Pays Basque à la fin du XV^e siècle ", *Gure Herria*, p. 382-390.
- 5 Demande d'attribution à l'hôpital de Saint-Palais du fonds annuel contre le vagabondage et la mendicité, ayant pour objet " l'entretien des pauvres " : Extrait du brevet des délibérations des États Généraux du Royaume de Navarre du 12 mai 1785, collationné. Dès le Moyen Âge, les documents relatifs à l'hôpital de Saint-Palais font systématiquement références aux pauvres. Les mentions directes de pèlerins sont plus rares.
- 6 De nombreuses donations à l'hôpital font mention des pauvres comme le testament d'Armand Guilhem de Domezain daté de 1472 qui cite ceux de l'Ostabarret : HARISTOY Pierre, 1981, *Les Paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire*, tome 2, Bayonne, Harriet, p. 97.
- 7 Guérison de la surdité à Saint-Grégoire d'Ordarp, culte de la marche des petits enfants à Sainte-Engrâce d'Elizaño (Uhart-Mixe), guérison des enfants à Saint-Blaise d'Oxarty (Iholdy) ou Saint-Vincent d'Hélette...
- 8 BIDACHE Jean, 1906, *Le Livre d'or de Bayonne, textes latins et gascons du X^e au XIV^e siècle transcrits sur le manuscrit original*, Pau, Lescher-Moutoué, n° LXXXVII ; MORON Colette, 2001, *Le Liber Aureus du chapitre cathédral de Bayonne*, Paris, Ed. des écrivains, n° 123.
- 9 PEIGNOT Gabriel, 1838, *Histoire de la fondation des hôpitaux du Saint-Esprit de Rome et de Dijon*, Dijon, Douillier, p. 50-51.
- 10 Saint-Jean-Pied-de-Port à la fin du XII^e siècle, Ostabat avant 1228, Saint-Palais ou Mongelos avant 1240 ou encore Larceveau.
- 11 Bibliothèque universitaire de Gand, Ms 23.
- 12 Ont entrepris ces pèlerinages Pès de Laxague ou Arnaud de Laguinge qui, pour financer son voyage à Jérusalem entre 1119 et 1136, engagea la moitié de la dime de Saint-Félix de Garris à l'abbaye de Sorde : RAYMOND Paul, 1873, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean de Sorde*, acte LXXXVI, Paris : Dumoulin, p. 71.
- 13 Archives de Roncevaux, ms. *La Preciosa*, versets 57-60.

- 14 VIELLIARD Jeanne, 2004, *op. cit.*, p. 23.
- 15 *Ibid.*, p. 25.
- 16 Itinéraire de König Von Vach (1495), traduit par PÉRICARD-MÉA Denise, 1996, *Le culte de Saint-Jacques : pèlerins de Compostelle et pèlerinages en France à la fin du Moyen Âge*, thèse de doctorat de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Claude Gauvard, 3 vol., p. 404-406. Le voyageur fait certainement référence à la ville neuve de Larceveau, où une communauté religieuse est installée au prieuré d'Utxiat.
- 17 FITA Fidel, 1884, *Boletín de la Real Academia de la historia*, IV, p. 180 cité par LABANDE Edmond-René, 2004, *Pauper et Peregrinus*. Problèmes, comportements et mentalités du pèlerin chrétien, Turnhout, Brepols, 3, p. 179.
- 18 Edmond-René Labande précise que ce type de remède est mentionné par Guillaume de Manier dans son récit de voyage : *Récit de voyage de Guillaume Manier à Saint-Jacques de Compostelle* (1726-1727) paru dans BONNAULT d'HOUE, 1890, *Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques, au commencement du XVIII^e siècle*, Paris, Badennez, p. 22 [en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1020259#>. Consulté le 22/03/24].
- 19 Le *carminum tolosanum* (*Via Tolosana*) est nommé *via mercadalis* en 1160 dans le cartulaire de l'abbaye cistercienne de Gimont : LOUBÈS Gilbert, 1980, "Routes de la Gascogne médiévale", dans HIGOUNET Charles (dir.), *L'homme et la route en Europe occidentale au Moyen Âge et aux temps modernes*, Actes du colloque de Flaran, Toulouse, Presses universitaires du Midi, p. 33-55.
- 20 Sur les pratiques culinaires, nous renvoyons à notre article à paraître : ETCHEVERRY Maritchu, 2024, "De vin... et de cidre. Pratiques culinaires chez les pèlerins en Pays Basque", *Terres de Navarre*, n° 33.
- 21 IDIART Constance, 2018, *L'usage des espaces agricoles de la montagne basque : l'exemple du massif Baigura*, thèse de l'Université Paul Sabatier de Toulouse sous la direction de Pierre SANS, p. 27. Le For de Basse-Navarre (1644) consacre à ces terres communes pas moins de quarante-trois articles.
- 22 PEROL Céline, 2009, "Chemins de pèlerinage et aires de routes", dans CASIRAGHI G., SERGI G. (dir.), *Pellegrinaggi e santuari di San Michele nell'Occidente medievale. Pèlerinages et sanctuaires de saint Michel dans l'Occident médiéval*, Bari, Edipuglia, p. 321-342 [en ligne : <https://hal-clermont-univ.archives-ouvertes.fr>. Consulté le 22/03/24]
- 23 Pas moins de six récits ou cartes médiévaux mentionnent ce parcours dont : anonyme anglais, vers 1380 ou 1425, d'après JUGNOT Gérard, 1979, *Autour de la Via Podiensis du Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, X^e-XV^e siècles*, Thèse de doctorat, Université de Paris 2, p. 401-402 et récit de Léon de Rozmital en 1466 qui cite également Saint-Jean-de-Luz ; Pèlerinage de Jean de Tournai ; Von König ; Von Harff ; *Carta Itineraria Europae*.
- 24 Voir des extraits de textes choisis ainsi qu'un lien pour consulter le manuscrit numérisé sur <https://www.bilketa.eus/decouvrez/textes-choisis/arnold-von-harff-de-passage-au-pays-basque-xve-siecle>.
- 25 VIELLIARD Jeanne, 2004, *op. cit.*, p. 21.
- 26 Péricard-Méa Denise, 1996, *op. cit.*, t. 3, doc 15, p. 747, n° 1 et NELLI René, 1980, "Trois poèmes autour d'un pèlerinage", *Cahier de Fanjeaux*, 15, p. 90.
- 27 PURCHAS Samuel, 1905-1907, *Hakluytus Posthumus or Purchas his Pilgrims, 1425*, Londres, 1625, T.2, p. 1230-1245, Glasgow, James MacLehose and sons, T. VII, p. 527-572.
- 28 BARCKHAUSEN Henri, 1901, "De Blaye à Saint-Jacques de Compostelle en 1466", *Revue Philomatique de Bordeaux*, p. 385-397.
- 29 Il s'agit, pour le premier, d'un pèlerin de 20 ans (décédé le 23 décembre 1682) et, pour le second, d'Avelin de Troye : DARROBERS Jean-Noël, 1982, "Pauvres jacquets", *Ekaina*, n° 3, p. 152-160.
- 30 LABANDE Edmond-René, 2004, *op. cit.*, p. 156.
- 31 LABANDE Edmond-René, 2004, *op. cit.*, p. 145-146.
- 32 LABANDE Edmond-René, 2004, *op. cit.*, p. 145-146.
- 33 BARCKHAUSEN Henri, 1901, *op. cit.*
- 34 Les itinéraires de *Frai Piccardi* (1477), d'Hermann Von König (1495) et d'Arnold Von Harff (1496) font état de ces étapes éclatées sur différents itinéraires. Un récit du début du XVIII^e siècle montre que la tendance s'est maintenue tardivement, au moins ponctuellement.
- 35 AGN, Caj. 14, n° 145.
- 36 LABORDE-BALEN Louis, 1998, "Chemins de Saint-Jacques et vieilles nouvelles, quelques exemples de la modification des itinéraires à partir de la fin du XII^e siècle", *RPB*.
- 37 COUTURE Léonce, 1887, "Sur le chemin de Tolose à Saint-Jacques. Lettre à Adrien Lavergne", *Revue de Gascogne*, p. 346-350.
- 38 DESPLAT Christian, BLAZQUEZ Adrian, *Voyage de deux pèlerins à Compostelle au XVIII^e siècle*, Jean Bonnacaze, Jean-Pierre Racq, Toulouse, Cairn, 2001.
- 39 Selon les habitants de la commune : Enquête de chancellerie de 1623.
- 40 LABORDE-BALEN Louis, 1998, *op. cit.*, p. 342. URRUTIBÉHÉTY Clément, 1993, *La traversée du Pays Basque. Pèlerins de Saint-Jacques*, Biarritz, J&D, p. 121.

NOUVELLES DONNÉES SUR LES FORTIFICATIONS MODERNES DE MOUSSEROLLES À BAYONNE

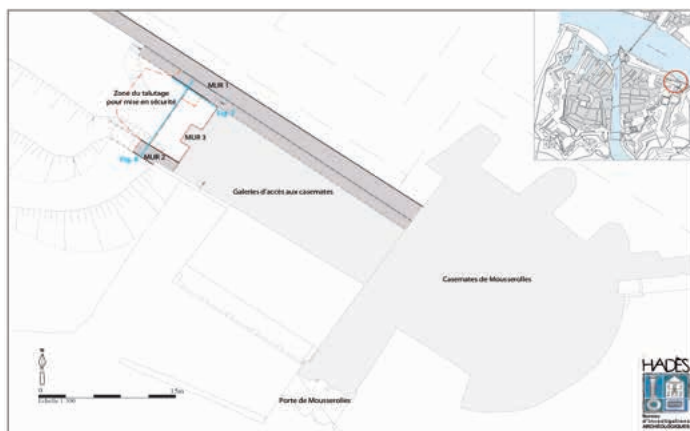
Quentin BARIL^(*)

En juin 2021, une fouille d'archéologie préventive a été exécutée à la suite du projet d'installation d'un bloc sanitaire contre le talon des casemates de Mousserolles. Un sondage de six mètres de profondeur a permis de mettre en évidence les différentes étapes de construction et de modifications de l'enceinte moderne de la ville de Bayonne de ce secteur.

2021eko ekainean, arkeologia indusketa prebentiboa burutua izan da bloke sanitario bat Moxorolako gotorsotoen gibelaldean plantatzeko egitasmoa agertu ondotik. Sei metro sakoneko zundaketari esker, sektore horretako Baionako hiriaren harresi modernoaren eraikitze eta aldaketen urrats desberdinak agerian jarriak izan dira.

77

Fig. 1
Plan de localisation
de l'emprise de
fouille au 1/300.
Plan de S. Malpelat
et Q. Baril, Hadès.



^(*)Archéologue
à Hadès SCOP/
Membre associé
à l'institut de
recherche Ausonius
(CNRS, Université
Bordeaux-
Montaigne,
ministère de
la Culture),
quentin.baril@
hades-archeologie.
com.

L'opération archéologique réalisée en juin 2021 répondait à une prescription de fouille immédiate – c'est-à-dire sans diagnostic préalable – édictée par le service régional de l'Archéologie. L'emprise concernée, d'une superficie de 34 m² et d'une profondeur nécessaire de six mètres, est délimitée par la construction d'un bloc sanitaire situé contre le talon interne des casemates de Mousserolles (fig. 1). Ce dispositif défensif, localisé dans l'angle nord-est du quartier du Petit-Bayonne, est intégré aux fortifications de la ville durant la première moitié du xvi^e siècle.

Si l'installation du boulevard de Mousserolles et son évolution au cours des siècles suivants sont documentées par les archives et les historiens, nos connaissances sur les aménagements préexistants sont beaucoup plus lacunaires dans ce secteur. En effet, les fortifications médiévales (XII^e-XV^e siècles) ne subsistent que très rarement dans le paysage actuel de la ville, en raison du programme de modernisation de celles-ci dans la première moitié du XVI^e siècle. De fait, les murailles antérieures sont détruites ou englobées dans les constructions nouvelles. Dans le secteur des casemates de Mousserolles, aucun vestige médiéval n'est recensé. Néanmoins, en l'absence d'investigations archéologiques, leur présence ne pouvait pas être exclue.

■ Présentation de l'intervention

Le site

Le site des casemates de Mousserolles se trouve à l'extrémité est du Petit-Bayonne, au bord, voire en contrebas, du plateau sur lequel se développe le quartier et à proximité immédiate des berges de l'Adour (environ à 4 à 5 m NGF). Il se situe à l'angle nord-est du réseau de fortifications de la ville médiévale et moderne, qui verrouille l'accès à la confluence depuis le sud-est. Le sol est constitué, d'après la carte géologique, de terres marécageuses localement désignées par le terme de barthes et se rapportant à des plaines basses inondables le long de l'Adour constituées de limons et gros cailloutis (fig. 2, Fz et Würm).

Deux formations géologiques, à proximité du site, acquièrent un intérêt historique majeur pour Bayonne. Premièrement, un plateau, situé à environ à 3 kilomètres au sud-est de la ville, d'où est extrait depuis l'Antiquité le calcaire de Bidache, de couleur grise et souvent coupé par une bande siliceuse gris clair ou noirâtre (Fig. 2, C 2-6). Secondement, la formation de Saint-Pierre-d'Irube, localisée à quelques centaines de mètres du site, a été exploitée pour l'extraction du calcaire de Mousserolles, un grès de couleur jaune, tendre et poreux (Fig. 2, e6-7). Ce dernier est réputé pour avoir été mis en œuvre dans la construction des fortifications médiévales de Bayonne, notamment aux XIII^e et XIV^e siècles, avant d'être abandonné au profit du calcaire de Bidache jusqu'au XIX^e siècle.

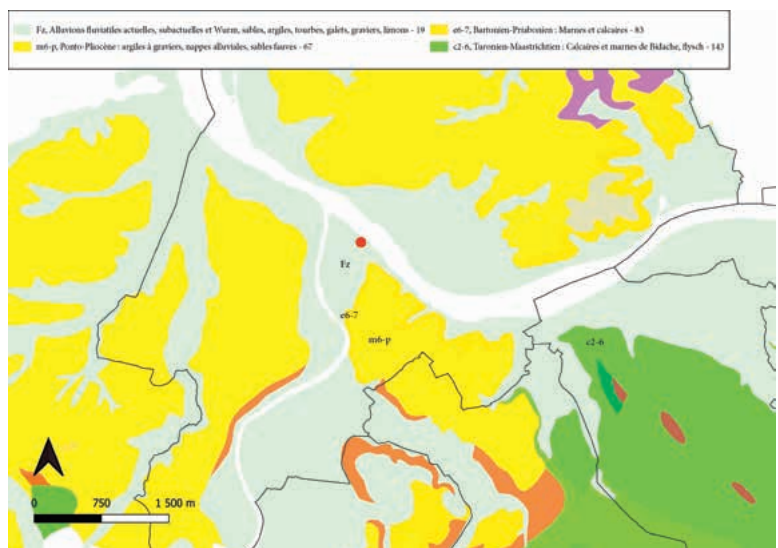


Fig. 2
Carte géologique
harmonisée des
environs de
Bayonne et
localisation du site
au 1/20 000.
Cartographie de
Q. Baril, Hadès,
d'après les données
BRGM.

Objectifs et déroulement de l'opération

Le cahier des charges scientifique élaboré par le service régional de l'Archéologie définissait trois problématiques principales. En premier lieu, cette fouille devait s'attacher à statuer sur le phasage de la mise en place des remblais s'appuyant contre la courtine des Capucins et chemisant l'arrière des casemates de Mousserolles, grâce à un enregistrement stratigraphique détaillé de la séquence et un recueil du mobilier archéologique. En deuxième lieu, le sondage archéologique devait permettre de réaliser une étude approfondie des élévations de ces deux maçonneries. Enfin, en dernier lieu, les investigations devaient rechercher d'éventuelles traces de vestiges bâtis adossés à la courtine et en relever leurs dispositions le cas échéant.

La réalisation du sondage profond impliquait un grand nombre de contraintes de sécurité liées à la faible cohésion des sédiments en place et une surface d'étude restreinte. Néanmoins, la présence de trois imposantes maçonneries sur trois des parois a permis d'éviter un blindage, néfaste pour les observations archéologiques (fig. 1). La seule coupe sédimentaire accessible, au nord-ouest, représentait le danger principal. Une stratégie d'étude de la stratigraphie par paliers successifs a été mise en place. La hauteur de ces paliers varie entre 1,3 à 1,5 mètre, sur quatre niveaux complétés par un petit sondage supplémentaire. Ce protocole a permis la restitution de 5,9 mètres de puissance stratigraphique, jusqu'à 4,84 m NGF, cote extrême de la profondeur du projet de construction du bloc sanitaire (4,82 m NGF). Chaque palier a été taluté, à un mètre pour un mètre, après observation et enregistrement archéologique (par relevé et photographies redressées), afin de descendre en sécurité dans les niveaux inférieurs (fig. 3). L'exécution du quatrième et dernier palier a nécessité un important terrassement aux abords du sondage, d'environ six mètres de large vers le nord-ouest. À fleur du fond de fouille de ce dernier palier, une mise

en œuvre différente du reste de la courtine est apparue. Un petit sondage d'environ 0,50 mètre de profondeur a ainsi été réalisé pour observer plus précisément ses dispositions. Par conséquent, l'étude des niveaux de remblais et des maçonneries adjacentes, constituant les problématiques scientifiques principales de l'opération, a pu être réalisée dans son intégralité.

Fig. 3
Stratégie de terrassement et d'extraction des déblais vers la zone de stockage intermédiaire.
Cliché de Q. Baril, Hadès.



À l'instar des courtines et autres bastions de la ville datant de la même époque, l'identification de l'enceinte médiévale dans le secteur de Mousserolles souffre d'incertitude. En effet, la modernisation de ces fortifications au cours de la première moitié du ^{xvi}^e siècle a gommé en grande partie les réalisations antérieures, soit en chemisant l'existant sur le nouveau tracé, soit en rendant inutiles les anciennes enceintes, démantelées par la suite (*op. cit.*, 62-63). L'extrémité nord-est de l'enceinte de Bayonne n'échappe pas à ce constat, puisqu'aucun vestige attribuable au Moyen Âge ne subsiste aux alentours immédiats des casemates de Mousserolles.

L'angle nord-est de l'enceinte du ^{xiv}^e siècle disposait vraisemblablement d'une tour, appelée "tour de Mosseirrolles" qui était "placée au coin de la muraille de la ville, près du Château-Neuf et à l'extrémité de la muraille des jacobins" (DE BLAY DE GAÏX, 1899, 89). L'emplacement de cette tour et des courtines qui lui sont accolées alimente les discours des historiens. G. de Blay de Gaïx puis P. Hourmat, près d'un siècle après lui, attribuent la localisation de la tour et des courtines des Capucins (au nord-ouest) et de Mousserolles (au sud-ouest) à l'emplacement même du boulevard de Mousserolles actuel (*op. cit.*, *ibid.* ; HOURMAT *et al.*, 1982). En revanche, en 1990, N. Faucherre et P. Dangles suggèrent de reculer cette courtine à l'angle des rues actuelles Bastiat et de Ravignan. D'après eux, le tracé de l'enceinte de réunion pourrait rejoindre la tour en quart de cercle à l'angle nord-ouest du Château-Neuf, jugée antérieure à ce dernier par sa mise en œuvre en grand appareil de grès de Mousserolles évoquant les constructions médiévales de la place (FAUCHERRE *et al.*, 1990, 8-9).

En l'absence d'indices ou d'observations archéologiques dans ce secteur, les deux hypothèses du tracé de l'enceinte de la première moitié du ^{xiv}^e siècle restent plausibles et sont évoquées dans les études et travaux depuis 1990. La récente réédition de l'atlas historique de Bayonne suggère que le tracé de la courtine de Mousserolles le long de l'actuelle rue de Ravignan soit le plus probable (Fig. 4), en s'appuyant sur l'article paru en 1990.

La modernisation des fortifications au ^{xvi}^e siècle

Dans la première moitié du ^{xvi}^e siècle, les fortifications de Bayonne sont modernisées pour s'adapter à la guerre moderne, notamment à la protection contre l'artillerie à poudre. En effet, les courtines médiévales, non remparées, et les tours, jugées trop verticales, laissent place à d'imposantes murailles et surtout à des bastions et des boulevards, dont la forme massive et la géométrie permettent de parer des tirs d'artillerie et de flanquer efficacement la nouvelle place forte. Réalisé entre 1510 et 1540, l'ensemble de ces réalisations est intégré à la précédente enceinte, nécessitant d'importants travaux de démolition, de terrassements et de fondations (BOUTOULLE *et al.*, 2019 vol.2, 247-255). Dix ouvrages d'artillerie sont réalisés en l'espace de trente ans. Leur chronologie semble bien établie par les sources archivistiques et les études typologiques, à une époque de grands foisonnements dans l'architecture militaire en Europe. Les travaux de construction du boulevard de Mousserolles s'inscrivent dans la deuxième phase de ce programme de modernisation. Le boulevard semble plus

précisément construit dans les années 1522-1524 : "les travaux à Mousserolles semblent en cours lors du siège de 1523 par les troupes espagnoles" (DE BLAY DE GAÏX, 1899, 369; FAUCHERRE *et al.*, 1990, 21-22). L'aménagement du boulevard supprime la tour de Mousserolles et entraîne la destruction de la courtine attenante. Si la chronologie de réalisation des ouvrages est connue précisément, ce n'est pas le cas des courtines. On peut, néanmoins, suggérer que les courtines des Capucins et de Mousserolles ont été édifiées entre 1520 et 1530, ou, au plus tard, en 1540.

Le boulevard de Mousserolles adopte un plan en forme de "képi de gendarme", bombé en tête et dont les deux embrasures de flanc sont protégées par deux orillons. Deux niveaux pouvaient accueillir l'artillerie, dont une casemate souterraine sous le rez-de-chaussée. Le plan de 1674 indique que le flanc nord disposait d'une porte donnant vers l'Adour, accessible via un pont-levis¹ (fig. 5). Le rez-de-chaussée du boulevard devait probablement être à ciel ouvert (DANGLES *et al.*, 1995, 26). Une légère différence de mise en œuvre et un cordon dans le bâti de la face externe des casemates témoignent, en effet, de la postériorité du "voûtement" de la casemate supérieure.



Fig. 5
L'emprise de fouille
(en bleu) sur
le plan de Bayonne
de 1674. DAO
de Q. Baril,
d'après SHD 1
VH 213, Hadès.

Un important réaménagement au ^{xvii}^e siècle

Près d'un siècle et demi plus tard, à l'initiative du maréchal de Vauban, Bayonne et ses fortifications connaissent une nouvelle fois un projet important de réorganisation du système défensif de la place (1685-1693). Quelques modifications ont été apportées aux fortifications de la ville depuis le milieu du ^{xvi}^e siècle ; essentiellement des ouvrages supplémentaires en avant de l'enceinte existante (contregardes, demi-lunes et un ouvrage à cornes). Néanmoins, la place forte apparaît aux yeux de Vauban comme "une des plus mauvaises qui se puisse se rencontrer"², notamment en raison des deux entités à défendre (ville haute et bourg neuf) séparées par la Nive.

Le projet de Vauban conserve le tracé de l'enceinte du ^{xvi}^e siècle et se concentre principalement sur la défense en avant des fortifications, n'hésitant pas à raser des ouvrages existants afin de les reconstruire sur des fondations plus solides. C'est le cas par exemple de la contregarde de Mousserolles (devant le boulevard) entièrement réédifiée afin d'élargir le fossé défensif. Par ailleurs, l'ouvrage le plus marquant réalisé durant cette période est la citadelle Saint-Esprit, faisant face à la ville de l'autre côté de l'Adour et permettant autant de défendre que de contrôler ou surveiller la ville.

Sur le boulevard de Mousserolles, Vauban entreprend le voûtement du rez-de-chaussée (casemate supérieure)³. L'aménagement d'un parapet et d'une rampe d'accès au sommet de l'ouvrage et sur le talon des casemates, permettent ainsi d'offrir trois niveaux de feux à l'artillerie (DE BLAY DE GAÏX, 1899, 374; DANGLES *et al.*, 1995, 26). Cette rampe en terre est soutenue par un imposant mur parallèle à la courtine des Capucins et apparaît sur les plans à partir de 1694⁴ (fig. 6). Ces modifications de l'ouvrage entraînent le déplacement de la porte de ce secteur. Si l'accès s'effectuait auparavant par le boulevard via un pont-levis, le projet de la fin du ^{xvii}^e siècle intègre la porte dans la courtine de Mousserolles, au sud-ouest des casemates, enjambant le fossé en eau grâce à un pont dormant protégé par la contre-garde (*op. cit.*, *ibid.*; MÉLISSINOS *et al.*, 2006, 49).



Fig. 6
L'emprise de fouille
(en bleu) sur le plan
de Bayonne
de 1694. DAO de
Q. Baril, d'après
SHD 1 VH 213,
Hadès.

vient aujourd'hui. Les projets, dont la plupart ne seront pas réalisés, faisant mention du boulevard de Mousserolles au cours du ^{xviii}^e siècle ne concernent que l'entretien du bastion, de la contregarde, de la porte ou du pont dormant. Pourtant, les casemates sont en mauvais état à cette époque. En effet, il est fait mention d'importantes fuites dans les casemates à la fin du ^{xviii}^e siècle, dans un état des lieux des fortifications bayonnaises⁵. Quelques années plus tard, un mémoire sur la situation des défenses de 1814, après le siège anglo-portugais, confirme que les casemates restent en mauvais état⁶. Toutefois, les seuls travaux exécutés durant la première moitié du ^{xix}^e siècle concernent les parapets supérieurs et le terre-plein de l'ouvrage en 1834⁷. En 1856, le département de la Guerre cède à la ville de Bayonne un grand nombre de terrains militaires dans le secteur de Mousserolles. Cette acquisition entraîne un certain nombre de réaménagements en 1860 autour des casemates de Mousserolles, sans toutefois perturber ces dernières, qui reste du domaine militaire jusqu'en 1907.

■ Contexte archéologique autour des fortifications bayonnaises

Trente ans d'investigations archéologiques

Plusieurs portions des enceintes successives des époques médiévale et moderne ont été observées ces trente dernières années lors de fouilles, de surveillances ou de diagnostics archéologiques. L'atlas historique de Bayonne, récemment

Les projets et l'entretien de l'ouvrage aux ^{xviii}^e-^{xix}^e siècles

L'aspect des casemates ne change pas au cours du ^{xviii}^e siècle et de la première moitié du ^{xix}^e siècle; les modifications de Vauban donnant son aspect définitif au plan des ouvrages tel qu'il nous par-

réédité en 2019, s'appuie d'ailleurs sur ces observations pour proposer un regard actualisé sur ces tracés, sans toutefois que l'archéologie soit vectrice de grands changements historiographiques à ce sujet.

Le rempart médiéval est notamment connu par plusieurs opérations. Les surveillances archéologiques de travaux des grands axes au nord-ouest de la ville (CAVALIN, 2005) et des abords du Château vieux (MIGEON, 2019) et les sondages archéologiques à l'ancienne caserne de la Nive (GANGLOFF, 2002) constituent les opérations ayant mis au jour les portions les plus importantes des fortifications de cette période. L'intervention de F. Cavalin a particulièrement été fructueuse, puisqu'elle documente l'évolution du système de défense au nord-ouest de Bayonne du ^{xii}^e au ^{xix}^e siècle, tandis que celle de W. Migeon permet d'observer, entre autres, le changement de tracé entre le rempart du ^{xv}^e et celui du ^{xvi}^e siècle. Les fouilles de sauvetage dirigées par N. Gangloff sur le site de l'ancienne caserne de la Nive sont également une source précieuse de connaissance des défenses du secteur de Sainte-Claire et du bastion Saint-Jacques entre le ^{xiv}^e et le ^{xvi}^e siècle.

84

D'autres interventions, de moindres envergures, ont permis la récolte d'informations moins exhaustives, mais néanmoins précieuses sur les murailles des ^{xiii}^e-^{xvi}^e siècles, à l'occasion de diagnostics (RIUNÉ-LACABE, 1993 ; BÉAGUE, 2019), de surveillance archéologique de travaux (GERBER, 2001), d'étude du bâti (CONAN, 2002) ou de fouilles préventives (FOLTRAN, 2020 ; MIGEON, 2020). Les trois plus récentes opérations citées concernent toutes la courtine des Jacobins (BÉAGUE, 2019 ; FOLTRAN, 2020 ; MIGEON, 2020), à quelques centaines de mètres du site des casemates de Mousserolles, et dans la continuité de celle des Capucins, objet de notre étude.

La question de l'emploi des matériaux

Ce panorama archéologique permet de porter un regard éclairé sur les fortifications médiévales et modernes de Bayonne. Si N. Faucherre et P. Dangles reprennent l'idée selon laquelle le grès de Mousserolles "caractérise la construction médiévale" des systèmes défensifs de la ville (FAUCHERRE *et al.*, 1990, 11), les observations archéologiques postérieures montrent que cet argument typo-chronologique ne peut être considéré comme une généralité. L'usage du calcaire de Mousserolles, issu de carrières situées dans le secteur du même nom, semble effectivement une caractéristique propre à la période médiévale, notamment en ce qui concerne des proportions caractéristiques de son appareillage. En moyenne, il s'agit de blocs de 0,46 à 0,57 mètre de long et de 0,25 à 0,35 mètre de haut (RIUNÉ-LACABE, 1993 ; CONAN, 2002 ; CAVALIN, 2005 ; MIGEON, 2019 ; FOLTRAN, 2020 ; MIGEON, 2020).

Néanmoins, le calcaire de Mousserolles ne remplace pas pour autant l'usage de la pierre de Bidache à cette époque. Dans la plupart des cas, ces deux matériaux sont non seulement associés, mais le calcaire de Bidache se trouve même majoritaire dans la construction des murailles datant des ^{xiii}^e-^{xiv}^e siècles. C'est le cas dans la courtine au sud des Cordeliers (RIUNÉ-LACABE, 1993), la

courtine de la tour Saint-Simon (CONAN, 2002), la courtine Sainte-Claire et le Bastion Saint-Jacques (GANGLOFF, 2002), la muraille Gardin (CAVALIN, 2005) ou encore la courtine des Jacobins (BÉAGUE, 2019, FOLTRAN, 2020, MIGEON, 2020). À noter que cet usage préférentiel de la pierre de Bidache, mêlée à du grès de Mousserolles, est également observé dans des constructions religieuses du ^{xiv}^e siècle comme le couvent des Cordeliers, où il est employé pour les fondations tandis que le calcaire de Mousserolles est utilisé pour l'élévation.

Deux portions d'enceinte découvertes dans la rue Bernède (CAVALIN, 2005) et sur la place Jacques Porte (MIGEON, 2019) présentent la caractéristique d'une utilisation de grands appareils de calcaire venant exclusivement des carrières de Mousserolles. Ces maçonneries, disposant de composition et de mise en œuvre similaires, datent du ^{xv}^e siècle. On peut alors largement supposer que ces blocs sont extraits de monuments de l'époque médiévale démontés durant la guerre de Cent Ans.

Par la suite, le calcaire de Bidache, plus dur, devient progressivement majoritaire dans les constructions défensives à partir du ^{xvi}^e siècle en raison de sa résistance et de sa capacité d'absorption face aux impacts d'artillerie à poudre. Les compositions et les mises en œuvre des fortifications datant des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, observées lors de fouilles archéologiques, présentent une unité architecturale indéniable (GANGLOFF, 2002 ; CAVALIN, 2005 ; MIGEON, 2019 ; MIGEON, 2020). Toutefois, on y observe toujours quelques moellons de calcaire de Mousserolles.

Fig. 7
Orthophotographie
du MUR 1,
parement interne
de la courtine des
Capucins. Clichés et
DAO de Q. Baril,
traitement
photographique par
S. Malpelat, Hadès.



■ Vestiges en présence

Deux imposantes maçonneries

Sur les trois maçonneries observées dans le sondage, seuls les murs orientés nord-ouest – sud-est (MUR 1 et MUR 2) ont pu être étudiés (Fig. 1). En effet, le MUR 3 disposait d'une épaisse couche d'enduit en ciment gris, débordant sur les deux autres murs, rendant impossible toute observation. Celui-ci résulte probablement de travaux d'étanchéité durant le ^{xx}^e siècle.

Le MUR 1 est une portion rectiligne de la courtine des Capucins, du début du ^{xvi}^e siècle, dont seul le parement interne est observé, sur une fenêtre de 2,7 à 6 mètres de longueur pour 8,2 mètres de hauteur (fig. 7). La base de la courtine n'a pas été atteinte par les investigations. Elle se compose de trois éléments : le parapet, un chemin de ronde et la courtine. Contrairement à son parement extérieur, remaniée au cours du ^{xix}^e siècle, la face interne présente une disparité architecturale singulière témoignant des différentes reprises dont

elle a fait l'objet. Douze unités construites (USC) se distinguent dans ce mur par leur mise en œuvre et leur composition. Ces unités se composent pour la plupart de moellons et rares blocs de calcaire de Bidache, associés à quelques moellons de calcaire de Mousserolles, à l'exception de l'USC 38 sur laquelle repose l'ensemble de la maçonnerie. En effet, cette construction, observée sur au moins six assises, est constituée principalement de blocs en calcaire de Mousserolles, de moyens et grands formats, et diffère grandement avec l'édification postérieure de la courtine.

Le MUR 2 est apparu, dans la partie sud-ouest du sondage, à 0,96 m sous la surface de circulation avant l'intervention. Visible sur les plans à partir de 1694, ce mur avait pour fonction de retenir les terres composant la rampe d'accès au sommet des casemates. Il a été observé sur 4,2 mètres de longueur, suivant un axe parallèle au MUR 1. Sa largeur n'excède pas 1,69 mètre tandis que sa hauteur est observée sur 2,87 mètres (fig. 8). Cette maçonnerie ne comprend que deux unités, une fondation et une élévation, composée des mêmes éléments suivant le même mode d'agencement. Elles se présentent sous forme d'un assemblage en moellons et rares blocs en calcaire de Bidache, associés à quelques moellons en calcaire de Mousserolles.

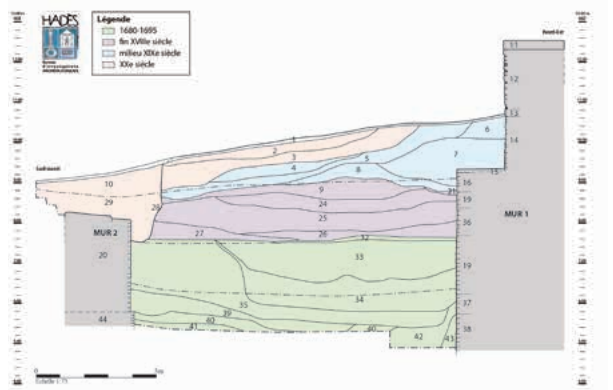
La succession des remblais

La construction en terre de la rampe d'accès à la terrasse d'artillerie, au sommet des casemates, entraîne d'importants apports de remblais entre les MUR 1 et MUR 2. Comme évoqué en amont, elle serait édiflée entre 1685 et 1693. Les matériaux employés pour cette construction semblent provenir des sols à proximité des berges de l'Adour. On peut envisager que ces masses de terres proviennent des travaux d'élargissement du fossé défensif devant les casemates à cette même époque. Principalement composés de limons et de sables, la plupart du temps associés avec une dominante limoneuse, un grand nombre de remblais sont reconnus sur toute la largeur de la coupe et, en général, installés de manière relativement plane. Confronté aux recherches documentaires, l'ensemble laisse ainsi entrevoir trois mises en œuvre différentes (fig. 9). Le premier état de ce remblai massif s'observe du fond de fouille sur une hauteur



Fig. 8
Parement interne de MUR 2. Cliché de B. Garros, Hadès.

Fig. 9
Vectorisation et proposition de phasage de la coupe nord-ouest du sondage. Relevés de B. Garros, D. Delage et Q. Baril, DAO de Q. Baril, Hadès.



observée de 2,9 mètres. Il est associé à l'édification de la rampe, lors des travaux de Vauban. Ces différents apports de limons sableux, de couleur ocre à orange, sont assez uniformes. Ils contiennent essentiellement des inclusions d'origine naturelle, comme des galets et des gravillons, et de nombreuses poches d'argiles grises. Peu d'éléments anthropiques sont piégés dans ces remblais (rares agrégats de mortier et de terre cuite indéterminée). Un fin niveau d'occupation (USC 32) chemise cet état. Ce dernier, interprété comme un niveau de piétinement, dispose d'une granulométrie plus fine que les autres niveaux de constructions.

Le deuxième état est plus incertain et mesure 1,45 mètre de hauteur. Il rassemble cinq niveaux de remblais d'exhaussement, présentant une mise en place relativement uniforme entre les MUR 1 et MUR 2. La dominante des matériaux utilisés reste du limon, accompagné de sables, voire d'argiles, extraits localement. Un fragment de tuyau de pipe et un lot de douze tessons céramiques indiquent un contexte d'installation entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Ces remblais sont chemisés par un fin niveau de travail, USC 21, localisé contre le MUR 1, est identifié entre les états 2 et 3 de cette maçonnerie. Le mortier de chaux présent dans ce niveau n'est pas sans rappeler l'enduit recouvrant le parapet de la courtine (USC 17).

Le dernier état a la particularité de regrouper des remblais disposant d'une mise en place nettement plus irrégulière. Ils sont associés à une phase d'exhaussement rapide de la terrasse, d'environ 1,8 mètre d'épaisseur maximale. Ce rehaussement est localisé contre le MUR 1, avec un pendage vers le sud-ouest. À l'instar de la dernière phase d'exhaussement du parapet du MUR 1, l'apport de ces remblais pourrait intervenir en 1833-1834 ou, plus probablement, aux alentours des années 1860. Ils recouvrent intégralement le chemin de ronde et la base du parapet. Ces limons sableux, légèrement argileux, contiennent de très nombreuses inclusions liées à l'activité humaine, parmi lesquels des fragments de terre cuite architecturale, sans doute des briques et des tuiles, des fragments de mortier de chaux, des moellons ébauchés, et des déchets (os d'animaux, coquilles d'huîtres, fragments de bouteilles en verre).

Notes sur le mobilier archéologique

La fouille a livré un mobilier intéressant, bien que peu fourni, pour l'essentiel composé de tessons de céramiques et d'éléments d'*instrumentum*. Le restant se compose de rares restes fauniques et de deux monnaies en alliage cuivreux. Ces dernières constituent la principale source de datation absolue, malgré l'imprécision chronologique que génère l'inconnu autour de leur condition d'enfouissement et leur état d'usure.

Les études des restes de céramique et de l'*instrumentum*, souffrant également d'imprécisions chronologiques en l'absence de marqueurs précis, évoquent dans leur ensemble un contexte daté de l'intervalle XVII^e-XIX^e siècles qui ne contredit pas les données historiques recueillies. Des éléments résiduels datant du bas Moyen-Âge se rencontrent dans les niveaux les plus anciens. Un fragment de pipe précise un contexte, pour les niveaux de remblais inférieurs, aux alentours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

■ Apport de la fouille à la connaissance des fortifications de Mousserolles

Le phasage proposé pour les maçonneries (fig. 10) et la séquence sédimentaire (Fig. 9) repose essentiellement sur l'analyse stratigraphique et l'étude documentaire. Bien que les niveaux archéologiques soient chronologiquement proches, de rares mobiliers apportent quelques indications précieuses pour affiner les différentes occupations. Concernant les maçonneries, des fourchettes chronologiques ont pu être proposées, par ensemble, grâce à l'analyse et à la comparaison des techniques de construction des portions d'enceintes de la même époque, mises au jour lors d'une dizaine d'interventions archéologiques depuis trente ans. Malgré les limites que cela peut comporter, comparer la mise en forme de l'architecture peut se justifier sur ces ensembles de fortifications, puisqu'ils font l'objet de programmes distincts et cohérents de développement urbain du ^{xiv}^e au ^{xvii}^e siècle.

Un état de fortification antérieur au ^{xvi}^e siècle ?

Malgré une fenêtre d'observation étroite liée à l'emprise du sondage, la découverte de la maçonnerie USC 38 nourrit, tout de même, une vraie réflexion sur son origine. En effet, il apparaît surprenant de trouver une maçonnerie en grands blocs de calcaire de Mousserolles dans ce secteur et à cette profondeur. Comme nous l'avons évoqué en amont, l'emploi du calcaire de Mousserolles est courant dans les constructions médiévales. Néanmoins, l'étude comparative des portions d'enceintes bayonnaises montre qu'utiliser cet argument comme raisonnement typo-chronologique doit être largement nuancé (BARIL, 2022, 91-93). Les opérations archéologiques réalisées depuis une trentaine d'années montrent que le calcaire de Bidache se retrouve souvent majoritaire dans les portions d'enceintes des ^{xiii}^e-^{xiv}^e siècles à Bayonne, à l'instar des murailles du ^{xvi}^e siècle. Cependant, la dimension de l'appareillage en calcaire de Mousserolles est un indice relativement plus déterminant pour caractériser la période médiévale que le matériau en lui-même, réemployé dans des formats moindres au

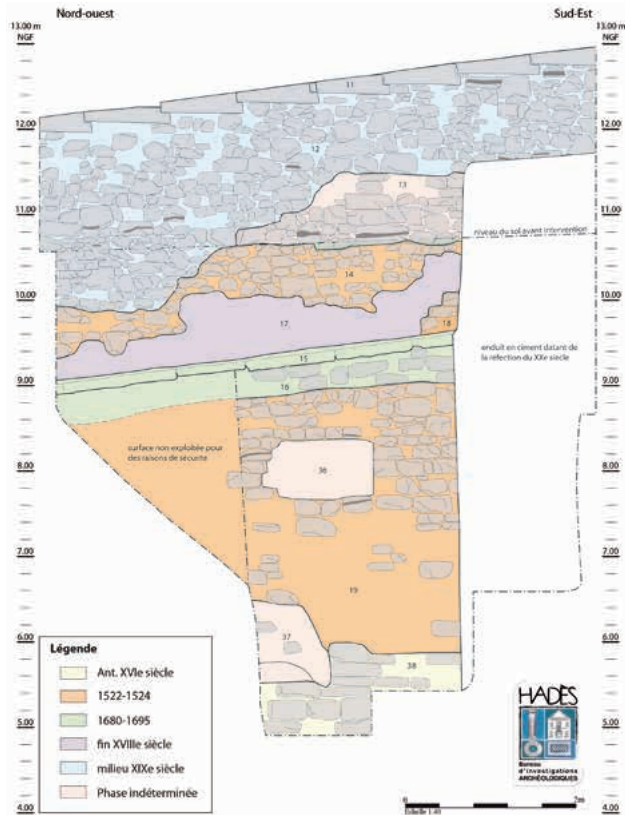


Fig. 10
Proposition de phasage du MUR 1.
DAO de Q. Baril, Hadès.

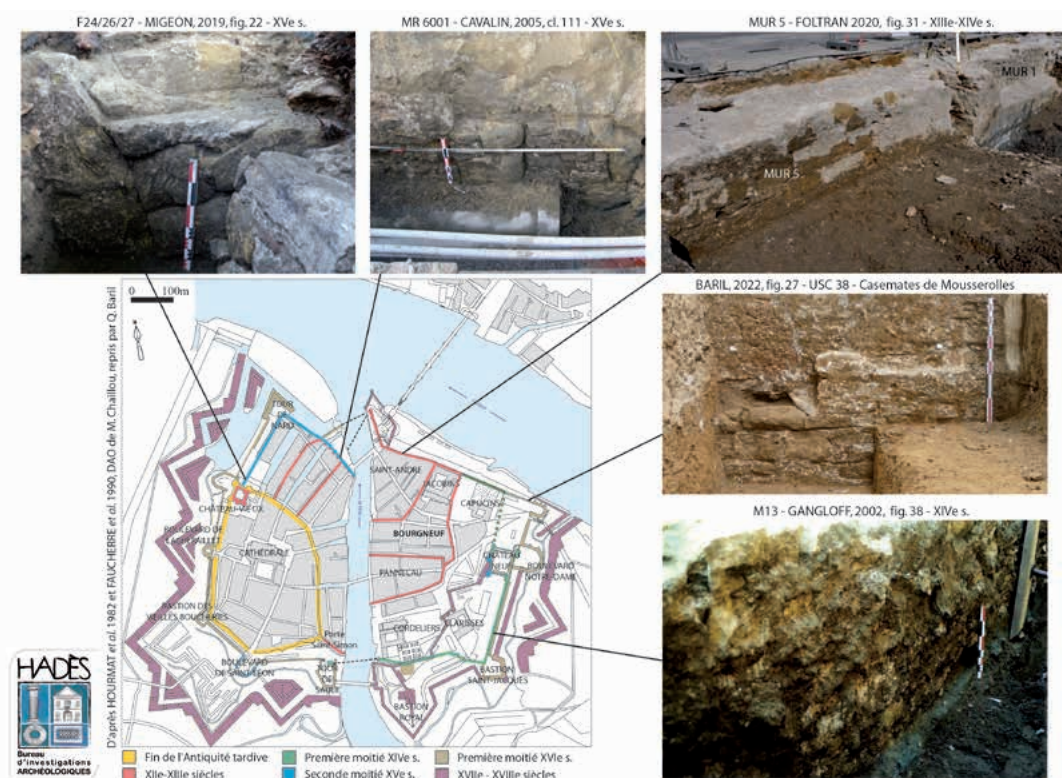


Fig. 11
Quelques exemples comparatifs des portions d'enceintes médiévales, issus d'interventions archéologiques.
DAO de Q. Baril, Hades.

xvi^e siècle. Plusieurs observations archéologiques d'enceintes, datées entre le xiii^e et le xv^e siècle, révèlent des similitudes dans les dimensions des blocs de Mousserolles employés (fig. 11), notamment en ce qui concerne leur longueur oscillant fréquemment autour de 0,5 m. Les techniques de construction des courtines de la Mer (F24/26/27, MIGEON, 2019) et du Nord (MR 6001, CAVALIN, 2005), datées de la seconde moitié du xv^e siècle par les deux archéologues, frappent tout particulièrement par leurs similitudes avec la maçonnerie USC 38 (Fig. 11). Le calcaire de Mousserolles y est utilisé en grands appareils et associé à des moellons de Bidache.

Proposition de restitution des fortifications de Mousserolles entre le xiv^e et le xvi^e siècle

De ce constat, et en tenant compte de l'historiographie, peu claire sur ce sujet, trois hypothèses sont possibles. Premièrement, il pourrait s'agir d'un élément s'inscrivant dans la quatrième enceinte du Petit-Bayonne ("murs anglais") datant de la première moitié du xiv^e siècle (Fig. 12a). Cette hypothèse paraît, certes, peu probable, mais elle ne peut totalement être écartée compte tenu des incertitudes historiographiques sur le tracé de l'enceinte dans ce secteur. Par ailleurs, la fouille des casemates de Mousserolles n'apporte pas d'éléments fiables pouvant trancher cette question.

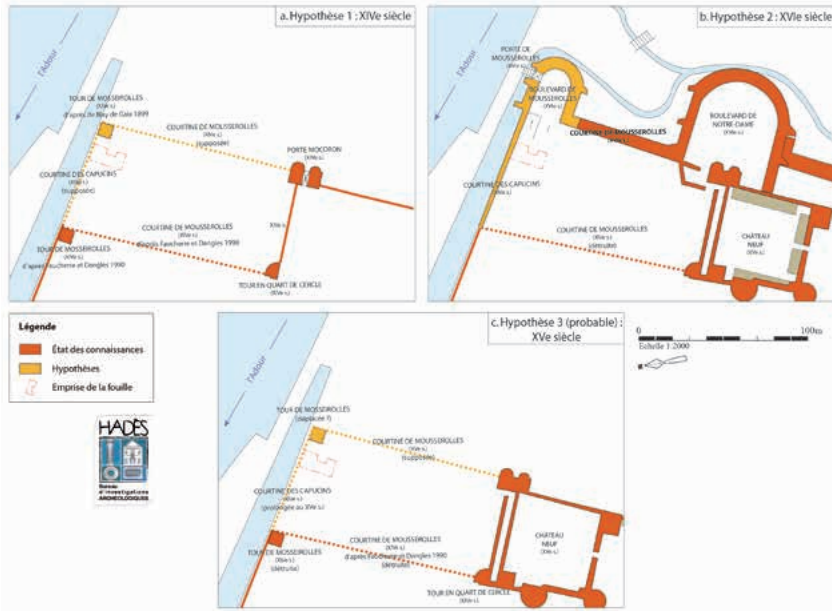
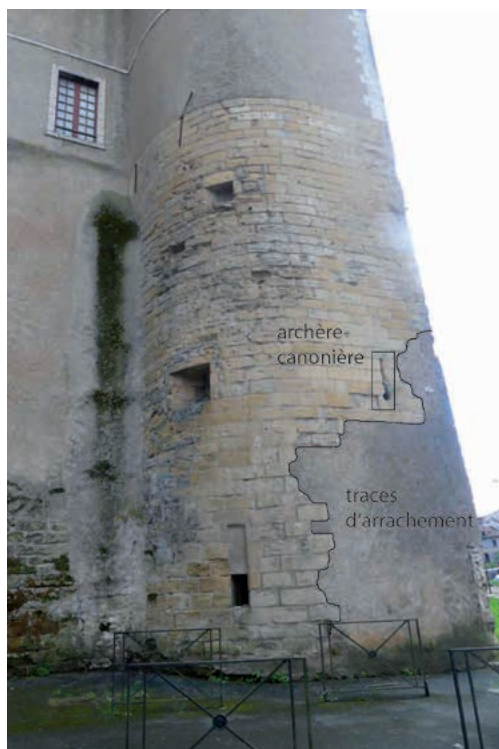


Fig. 12a, b et c.
Propositions
de restitution
des fortifications
de Mousserolles
aux XIV-XV^e siècles.
DAO de Q. Baril,
Hadès.

Deuxièmement, il pourrait s'agir d'une fondation de la courtine des Capucins, réalisée en même temps que le boulevard de Mousserolles, dans les années 1522-1524 (Fig. 12b). Comme évoqué en amont, le programme de modernisation des fortifications modernes de la ville (1510-1540) reprend en grande partie le tracé de l'enceinte médiévale existante à cette date. Les anciennes fortifications sont restructurées et chemisées par les nouvelles. Les installations du boulevard de Mousserolles et de la casemate inférieure entraînent inévitablement la destruction des courtines médiévales de Mousserolles et des Capucins, qui ont pu servir alors d'assise de fondation. Il apparaît dans ce cas étonnant que le niveau d'apparition de la maçonnerie USC 38 se situe 1,15 mètre au-dessus du sol de l'entrée des casemates et 1,89 mètre au-dessus du sol actuel du square Lafayette. Cela impliquerait que l'arasement de la courtine existante n'a pas été complet avant l'édification de la nouvelle.

La troisième et dernière hypothèse est bien plus probable que les deux autres, même si elle souffre également d'une absence de datation absolue. Il pourrait s'agir d'une extension à l'enceinte du XIV^e siècle, contemporaine de l'édification du Château-Neuf (Fig. 12c). Ce dernier est construit dans la seconde moitié du XV^e siècle, lorsque la ville de Bayonne est rattachée au royaume de France après sa reddition en 1451 (BOUTOULLE *et al.*, 2019 vol.2, 78). Les modifications apportées aux fortifications durant cette période sont relativement peu discutées par les historiens, en raison du fait qu'elles ne changent que peu les tracés existants. Deux interventions archéologiques, évoquées précédemment, ont permis de mettre au jour ces ajouts à l'enceinte bayonnaise au XV^e siècle, dans la partie nord-ouest du Grand-Bayonne (CAVALIN, 2005 ; MIGEON, 2019). De fait, il est envisageable qu'un agrandissement de l'enceinte, dans le secteur nord-est

**Fig. 13**

Cliché de la tour en
quart de cercle,
à l'angle nord-ouest
du Château-Neuf.
Cliché et DAO de
Q. Baril, Hadès.

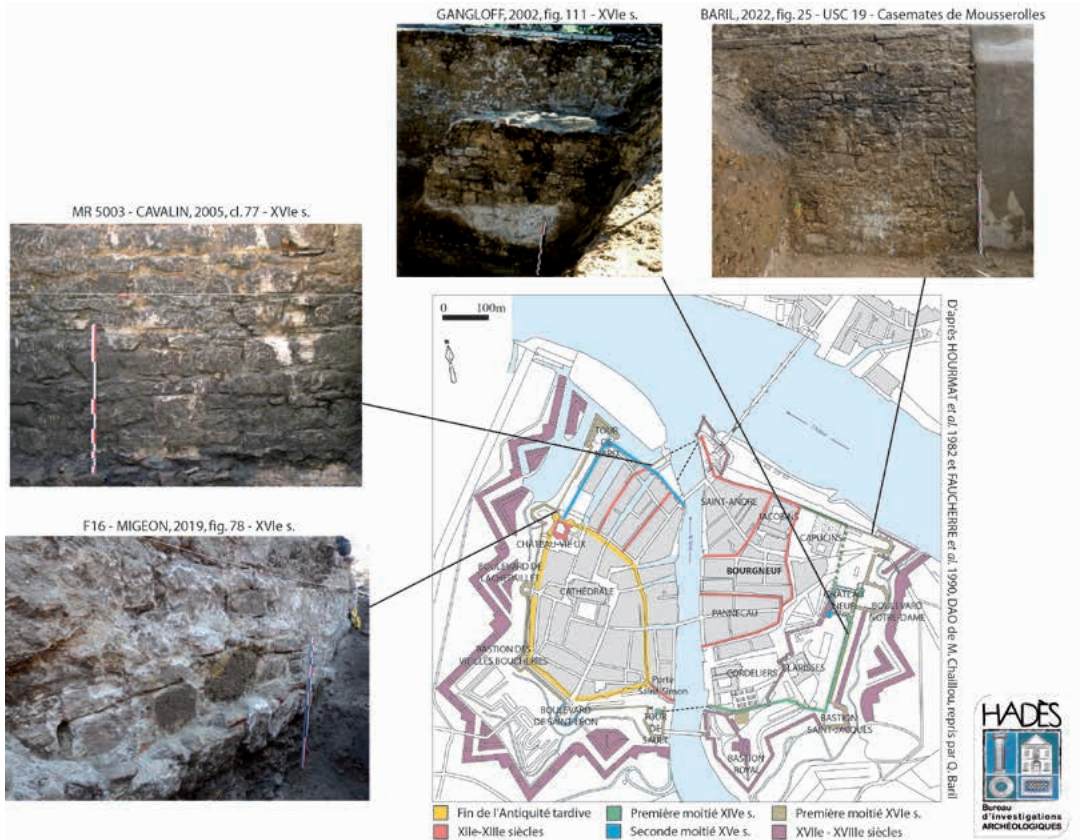
Les vestiges de la modernisation du ^{xvi}e siècle

Contrairement aux fortifications antérieures, les réalisations du ^{xvi}e siècle sont bien documentées par les sources archivistiques et les études historiques, qui laissent peu de zones d'ombre sur ces vestiges, principalement parce qu'ils sont, pour la plupart, encore en élévation aujourd'hui. Néanmoins, plusieurs aspects manquent d'éclaircissements, en raison du fait que l'étude des plans historiques offre peu de verticalité dans les représentations et que les aménagements des ingénieurs des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles ont influencé les réflexions des historiens. La fouille des casemates permet ainsi d'illustrer l'aspect du boulevard de Mousserolles au milieu du ^{xvi}e siècle.

Les USC 14 et USC 19, voire l'USC 18, constituent probablement les seuls éléments originels de cette fortification, plusieurs fois remaniée postérieurement (fig. 10). L'utilisation des matériaux, en calcaire de Bidache majoritairement, et leur assemblage ne diffèrent pas des portions de l'enceinte du ^{xvi}e siècle, observée par N. Gangloff, F. Cavalin puis W. Migeon (fig. 14). Ainsi, la régularité dans les mises en œuvre et dans les dimensions des appareils employés confirme le caractère uniforme du programme de fortifications de 1510 à 1540 (BARIL, 2022, 93-94).

L'étude factuelle des éléments archéologiques composant le chemin de ronde semble indiquer que ce dernier dispose de deux états. Le plan de 1674 nous indique clairement que celui-ci domine la courtine des Capucins (fig. 6). Il

du Petit-Bayonne, ait eu lieu. La fouille des casemates de Mousserolles apporte des arguments pertinents à cette théorie, notamment grâce à la comparaison des techniques de construction des unités construites. Les nombreuses similitudes (mise en œuvre, matériaux, dimensions de l'appareil) de la maçonnerie USC 38 avec deux portions de l'enceinte du ^{xv}e siècle constituent le principal argument (Fig. 11). Reprenant l'hypothèse de N. Faucherre et P. Dangles, concernant l'enceinte médiévale suivant la rue de Ravignan, il est possible que le tracé de l'enceinte soit modifié au nord du Château-Neuf et forme un angle droit à l'emplacement du futur boulevard de Mousserolles (Fig. 12c). Cela entraînerait un prolongement de la courtine des Capucins et une destruction de la courtine médiévale de Mousserolles, entre la tour de Mosseirrolles, détruite également, et la tour en quart de cercle du Château-Neuf, laissant les traces d'arrachages encore observables aujourd'hui (fig. 13).



s'agirait alors du premier état de circulation, modifié par la suite au ^{xvii}e siècle. L'USC 18, évoquant un emmarchement, pourrait être le dernier vestige de cet état dans la mesure où il ne semble jouer aucun rôle dans le second état du chemin de ronde (fig. 10). A priori, ce dernier devait rejoindre le niveau du rez-de-chaussée du boulevard de Mousserolles au ^{xvi}e siècle, avant que les aménagements de Vauban modifient sa pente, à proximité des casemates, pour accéder au sommet des casemates.

Les réaménagements de la seconde moitié du ^{xvii}e siècle

Si les sources archivistiques sont lacunaires avant ce siècle, elles sont bien plus nombreuses à partir de la seconde moitié du ^{xvii}e siècle. Par conséquent, la succession des grands travaux réalisés sur les fortifications est plus clairement identifiée que durant les siècles précédents. Ainsi, les aménagements et réaménagements perçus par la fouille dans ce secteur peuvent être reconnus. Le principal, déjà évoqué, correspond à l'aménagement d'un troisième niveau d'artillerie au sommet des casemates, grâce au voûtement du rez-de-chaussée du boulevard. Ce niveau culmine à environ douze mètres au-dessus du niveau de circulation actuel à l'extérieur de l'enceinte urbaine. Son accès s'effectue par

Fig. 14
Comparatifs des portions d'enceintes modernes, issues d'interventions archéologiques. DAO de Q. Baril, Hadès.

le talon des casemates, sur les galeries d'accès des ouvrages. L'installation de la rampe a nécessité un gros apport de remblais pour réaliser une pente douce. De rares éléments céramiques du bas Moyen-Âge, mélangés à des groupes attribuables aux ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles, indiquent la mobilisation de matériaux plus anciens pour sa construction. La nouvelle phase de creusement des fossés défensifs, réalisé à cette période, peut être mise en relation avec cet apport important de remblais. Une monnaie et un fragment de fourneau de pipe confirment que les niveaux sont installés au moins dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle. Au nord-est, la rampe s'appuie contre la face interne de la courtine des Capucins, tandis qu'au sud-ouest, elle repose sur le MUR 2. La fonction de ce dernier est double : d'une part, ce mur constitue l'appui de la voûte de la galerie d'accès vers la casemate supérieure, d'autre part, il soutient les terres de la rampe. La modification des niveaux d'occupation, engendrée par ces travaux, entraîne une reprise du chemin de ronde. L'objectif est sans doute de permettre d'accéder depuis la courtine au sommet de la casemate. Originellement plan, le chemin de ronde devait rejoindre le boulevard de Mousserolles au ^{xvi}^e siècle (fig. 10). Lorsque le niveau est voûté, au ^{xvii}^e siècle, ce chemin dispose d'un léger pendage ascendant, probablement vers le troisième niveau, au moins à proximité des casemates. Par ailleurs, l'observation de la coupe nord-ouest révèle un épais niveau constitué de déchets de taille de Bidache (US 34), s'intercalant dans les remblais du premier état. Il pourrait être en lien avec les travaux de la casemate supérieure ou du réagencement du chemin de ronde, composés de calcaires de Bidache en grande majorité.

■ Conclusion

L'étude archéologique du parement interne de la courtine des Capucins et de la coupe nord-ouest du sondage livre trois informations majeures. La plus importante concerne la maçonnerie USC 38, en apparence plus ancienne, permettant d'envisager l'existence d'un état antérieur au ^{xvi}^e siècle de la courtine des Capucins (MUR 1), sans toutefois en apporter la preuve par datation absolue. Les deux autres apportent des illustrations de terrain inédites sur les dispositions internes de la courtine du ^{xvi}^e siècle et de ses modifications aux ^{xvii}^e-^{xix}^e siècles. La fouille des casemates de Mousserolles a permis d'apporter un nouvel éclairage sur l'enceinte bayonnaise de l'époque moderne, et ce, malgré son histoire récente. Atteindre une profondeur de 6 mètres constituait une chance unique d'appréhender la face cachée de fortifications encore bien visibles et, en apparence, uniformes dans le Petit-Bayonne. Depuis les fouilles "pionnières" des années 1990 et début 2000, plusieurs investigations ont récemment mis en évidence des portions de ces fortifications du second Moyen-Âge et de l'Ancien Régime. L'ensemble des informations récoltées lors de ces dernières mériteraient maintenant d'être intégrées aux connaissances sur le sujet afin de mener une étude globale et plus approfondie.

Bibliographie

- BARIL Quentin, 2022, *Bayonne (64), casemates de Mousserolles*, Rapport de fouille préventive, Balma, Hadès, SRA Nouvelle-Aquitaine, 191 p.
- BÉAGUE Nadine, 2019, *Bayonne (64), 13 et 15 rue Bourgneuf*, Rapport de diagnostic, Bègles, Inrap Grand Sud-Ouest, SRA Nouvelle-Aquitaine, 55 p.
- BOUTOULLE Frédéric, JEAN-COURRET Ezéchiél, LAVAUD Sandrine, 2019, *Atlas historique des villes de France : Bayonne*, Pessac, Ausonius éditions, 770 p.
- CAVALIN Florence, 2005, *Bayonne (64), Avenue Léon Bonnat, Rue Bernède, rue Lormand, place de la Liberté - Assainissement*, Rapport de surveillance archéologique, Bègles, Inrap Grand Sud-Ouest, SRA Aquitaine, 92 p.
- CONAN Sandrine, 2002, *Bayonne (64), Tour Saint-Simon, Rue des Basques*, Labège, Hadès, SRA Aquitaine, 32 p.
- CONAN Sandrine, 2004, *Bayonne (64), Hôtel de Hauranne*, Rapport d'étude de bâti, Labège, Hadès, SRA Aquitaine, 74 p.
- DANGLES Philippe, CORVISIER Christian, FAUCHERRE Nicolas, 1995, *Bayonne, Enceinte urbaine, Étude préalable à la mise en valeur du patrimoine urbain fortifié*, Bordeaux, DRAC Aquitaine, 78 p.
- DE BLAY DE GAÏX Gabriel, 1899, *Histoire militaire de Bayonne. De l'origine de Bayonne à la mort de Henry IV*, Bayonne, Lamoignon, 389 p.
- FAUCHERRE Nicolas, DANGLES Philippe, 1990, "L'enceinte du Bourgneuf à Bayonne, état de la question, nouvelles hypothèses", *Revue d'histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, n° 146, p. 43-82.
- FOLTRAN Julien, 2020, *Bayonne (64), 7-9 rue Frédéric Bastiat*, Rapport de fouille préventive, Balma, Hadès, SRA Nouvelle-Aquitaine, 181 p.
- GANGLOFF Nicole, 2002, *Bayonne (64), Pôle universitaire (ancienne caserne de la Nive)*, DFS de sauvetage archéologique, Labège, Hadès, SRA Aquitaine, 109 p.
- GERBER Frédéric, 2001, *Bayonne (64), avenue du chanoine Lamarque, rue Tour de Sault*, Rapport de surveillance archéologique, Bègles, Afan, SRA Aquitaine, 37 p.
- HOURMAT Pierre, BUGAT Annie, VERNINAS Geneviève, BORIES Marie-Claude, 1982, *Bayonne, Atlas historique des villes de France*, Paris, Éditions du CNRS, 4 p.
- MÉLISSINOS Alexandre, SÉRAPHIN Gilles, PANDHI Vivek, 2006, *Plan de sauvegarde et de mise en valeur, Bayonne*, Rapport de présentation, Bayonne, ministère des Transports de l'équipement, du Tourisme et de la mer, ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'architecture et du patrimoine, commune de Bayonne, 243 p.
- MIGEON Wandel, 2019, *Bayonne (64), place Jacques Portes, rue du Château-Vieux, rue des Gouverneurs, rue Thiers*, Rapport de surveillance archéologique, Bègles, Inrap Grand Sud-Ouest, SRA Aquitaine, 179 p.
- MIGEON Wandel, 2020, *Bayonne (64), place du Réduit*, Rapport de fouille préventive, Bègles, Inrap Grand Sud-Ouest, SRA Aquitaine, 114 p.
- RIUNÉ-LACABE Sylvie, 1993, *Bayonne (64), Casernes de la Nive - Les Cordeliers*, DFS de sondage-diagnostic, Bordeaux, SRA Aquitaine, 55 p.

Notes

- 1 SHD 1 VH 213 1674, Plan de Bayonne en 1674.
- 2 AD64 10 J 26/5, Copie du mémoire de Vauban. Avis sur la fortification de Bayonne, 30 avril 1680.
- 3 AD64 10 J 26/8, Dessins pour la conduite des ouvrages à faire en 1693 sur le front de Mousserolles à Bayonne, 1692.
- 4 SHD 1 VH 213 1694, Plan de Bayonne en l'état qu'il est au commencement de l'année 1694.
- 5 AD64 10 J 73/10, Mémoire de l'état des fortifications de la place de Bayonne, an IX.
- 6 AD64 10 J 31/292, Mémoire sommaire sur la place de Bayonne et la dépense à y faire pour la restauration et la mise en état de ses fortifications, 1814.
- 7 AD64 10 J 89/18, État estimatif supplémentaire des ouvrages exécutés pour achever les terrassements de la courtine 34 et du boulevard 46 de Mousserolles, 1833.

COMMUNAUTÉS SOULETINES, II-DE LA RÉVOLUTION À NOS JOURS, PAR PHILIPPE ETCHEGOYHEN

Jean-Michel
BEDECARRAX



Notre Ami Philippe Etchegoyhen avait apporté dans le premier volume de ses *Communautés souletines*², une remarquable contribution à l'histoire de la plus petite, mais non la moins originale des provinces basques. Sa lecture virtuose des paysages souletins est venue suppléer la rareté des sources écrites disponibles sous l'Ancien Régime, pour évoquer le cheminement de la Soule jusqu'à la Révolution française. Dans le deuxième volume de son opus³, il poursuit pour notre plus grand plaisir ce périple jusqu'à nos jours.

Peut-être aurait-il été intéressant de saisir l'état d'esprit des Souletins avant la "grande cabriole" de 1789 à travers les Cahiers de doléances⁴, mais là n'est pas l'essentiel, d'autant qu'un prochain article de R. Bernis évoquera le sujet.

Philippe nous montre comment les Souletins ont enjambé les bouleversements politiques et juridiques pour tenter de résoudre les problèmes de toujours et faire face aux problématiques nouvelles.

Problème de toujours, l'accès aux estives, crucial pour l'économie pastorale souletine, mis en péril par l'abolition des coutumes en 1789, qui jeta "le bébé" des pâturages communs avec "l'eau du bain" des privilèges seigneuriaux. L'auteur décrit aussi dans le détail l'étonnant système de l'*Olha*, qui permettait de gérer de façon parfaitement équitable la production laitière et fromagère et d'en assurer la répartition entre associés du système, quel que soit leur statut dans la société. Problématique nouvelle, la diversification économique qui voit se développer pendant près d'un siècle, une filière lainière qui parviendra à s'insérer dans les circuits du commerce international avant de périr vers la fin du XIX^e siècle. Presque simultanément et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la production d'espadrilles, d'abord à façon, puis à l'usine à Mauléon, changera, elle, en profondeur la société souletine, notamment par l'immigration espagnole, souvent des Navarrais et Aragonais, attirés par les salaires proposés par l'industrie nouvelle. L'économie pastorale connaît elle-même des changements majeurs, qui marquent aussi à leur manière la fin de l'autarcie souletine, que l'on parle de la vente du lait aux fromageries aveyronnaises ou de l'industrialisation de la production fromagère au risque de la perte de qualité : celle-ci sera évitée vers la fin du XIX^e siècle grâce à la labellisation AOC/AOP⁵. L'auteur estime que l'industrialisation et l'émigration des Souletins vers le continent américain ou les grandes villes françaises ont sauvé l'*Etxe*, la Maison, menacée de dislocation par la perte de la personnalité civile qui était la sienne avant la Révolution : l'émigration, en expédiant au loin le

trop plein de bouches à nourrir, l'industrialisation, en fournissant un appréciable complément de revenu à celui, aléatoire, fourni par le travail agricole.

Le cadre économique ainsi brossé, Philippe Etchegoyhen nous donne à comprendre la subtilité, mais aussi la force des hiérarchies sociales qui prévalaient, au sein des communautés villageoises souletines : propriétaires-rentiers, propriétaires-exploitants, métayers, *erremüts*⁶, bohémiens et cagots : ces derniers étant victimes d'une ségrégation sociale bien plus profonde encore que la méfiance qu'inspiraient les bohémiens. Il évoque le contrôle qu'entend exercer sur cette société l'Église catholique, redevenue missionnaire après le traumatisme révolutionnaire.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, l'antagonisme cléricaux-anticléricaux structurera d'ailleurs la vie politique des communautés souletines, divisées entre "*üzkü zuri*" et "*papo gorri*"⁷, dont les traces persisteront jusqu'au milieu du xx^e siècle. Philippe s'attarde longuement sur la vie politique en Soule, son évolution entre et après les Guerres mondiales, analysant avec justesse comment la "question basque"⁸ crée aujourd'hui, à l'intérieur de chacune des grandes familles politiques, de nouvelles lignes de fracture, essentielles pour comprendre les résultats électoraux de notre époque, qui dépassent le clivage droite-gauche.

Dans cette société en mouvement, l'auteur s'intéresse particulièrement à deux groupes : celui, très structuré, des jeunes, dont il décrit le rôle, majeur, dans la société villageoise et celui des femmes, réseau plutôt que groupe, nous dit-il.

Comme dans le premier volume, au moyen de courts encadrés, il illustre son propos d'anecdotes amusantes, d'expériences personnelles ou de petites explications pédagogiques, qui insufflent beaucoup de vie à son récit.

Pour clôturer sa promenade dans les 250 dernières années, Philippe Etchegoyhen, après avoir souligné les profondes transformations qui ont affecté les communautés souletines au cours du siècle écoulé, s'interroge sur leur résilience et leur avenir : il le fait avec un certain optimisme, confiant dans la capacité et l'envie de la jeunesse, précisément, pour préserver, contre la tendance à l'uniformisation, l'originalité d'un art de vivre en Souletins.

Notes

- 2 ETCHEGOYHEN Philippe, *Communautés souletines, II – Des origines à la Révolution à nos jours*, 2022, Elgastoia, 215 p.
- 3 ETCHEGOYHEN Philippe, *Communautés souletines, II - De la Révolution à nos jours*, 2023, Elgastoia, 207 p.
- 4 Même si les Cahiers sont biaisés, n'ayant pas été rédigés par les paysans qui constituaient l'écrasante majorité de la population, en Soule et ailleurs (voir à ce sujet l'éblouissant *Sept jours, 17-23 juin 1789, la France entre en révolution*, d'E. de Waresquiel, 2023, coll. Texto, Tallandier, p. 39-50).
- 5 AOC : appellation d'origine contrôlée ; AOP : appellation d'origine protégée. Désignent un produit dont toutes les étapes de production sont réalisées selon un savoir-faire reconnu par un cahier des charges dans une même aire géographique. L'AOC est la déclinaison française de l'AOP, appellation européenne. L'AOC salvatrice "Ossau-Iraty" a été obtenue en 1980, l'AOP du même nom en 1996.
- 6 Un groupe peu homogène où l'on retrouve les artisans, les journaliers, les cadets de famille mariés entre eux, qui vivront un peu moins chichement avec l'apport des ressources nouvelles apportées par le salariat industriel.
- 7 "Cul blanc" et "rouge-gorge".
- 8 En simplifiant à l'extrême, on dira que la "question basque", aujourd'hui, articule dans des proportions variables, revendications linguistique et autonomiste (voire souverainiste).

JACQUES LE TANNEUR A L'OMBRE DES PLATANES (1932)

Audrey
FARABOS^(*)

Cette année 2024, marquant le centenaire du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, nous avons choisi de présenter ici un livre de référence pour son histoire. Il s'agit de l'ouvrage, *À l'ombre des platanes : chroniques des provinces basques*, écrit et illustré par Jacques le Tanneur et publié en 1932 à la librairie Raymond Picquot de Bordeaux, dans lequel l'auteur exprime tout son attachement au musée.

Né en 1887 à Bordeaux, Jacques Le Tanneur décéda dans cette même ville à l'âge de 47 ans.

A l'âge adulte, il intègre la banque de son père, mais son talent pour le dessin, et son goût pour les arts en général, l'amènent à effectuer en parallèle des travaux de journalisme, critique et illustration, dans les domaines du théâtre et des courses de taureaux en particulier. Sa production en tant que dessinateur est variée ; il produit des dessins de costumes de théâtre, de vêtements pour la

haute couture, ou encore des illustrations dans le domaine publicitaire. Il est également connu pour les caricatures qu'il fait de ses contemporains. Nombres de ses dessins sont reproduits sur des cartes postales (Fig 1).

Jacques le Tanneur illustre des livres et écrit également deux ouvrages, dans lesquels il rend hommage à deux lieux qui lui sont particulièrement chers : Bordeaux, sa ville natale dans *Les heures bordelaises*, paru en 1924, et le

Pays Basque, son pays de cœur dans *À l'ombre des platanes : chroniques des provinces basques*, daté de 1932. L'artiste, dont une partie de la famille maternelle est originaire du Pays Basque, est très attaché à cette région où il vient très régulièrement. Il fait construire une maison à Bidart, qu'il baptise *Pantxika Baita* en l'honneur de sa fille Françoise.

Fig. 1
Au cabaret
(carte postale)



^(*)Documentaliste, bibliothèque-centre de documentation du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne.

■ **À l'ombre des platanes :**
l'éloge d'un Pays Basque ancestral (Fig.2)

À *l'ombre des platanes*, regroupe des textes écrits et richement illustrés par Jacques Le Tanneur et préfacé par son ami, le poète Francis Jammes.

L'auteur y parle des traditions, des lieux ou des personnes qui représentent ce Pays Basque tel qu'il l'aime. Le premier chapitre est consacré au Musée Basque ; les suivants traitent, entre autres des chapelles et ermitages, de la maison, du peintre Philippe Veyrin et de l'écrivain Pierre Loti, de la corrida à Bayonne, de l'*Alarde* de Fontarabie, etc.

À *l'ombre des platanes*, est publié dans l'entre-deux-guerres. Or, depuis le XIX^e siècle, en réaction à une modernisation galopante, se développe la crainte de voir disparaître des traditions et des cultures ancestrales. Jacques le Tanneur exprime parfaitement cette inquiétude : "Devant les ravages occasionnés par le rouleau compresseur du progrès, broyant, nivelant, annihilant chaque jour un peu plus ce qui constituait la personnalité de nos vieilles provinces".¹

C'est pour faire face à cette situation que naissent les musées de tradition, dont le Musée Basque et de la Tradition bayonnaise, créé 10 ans avant la parution du livre, dans le but de recueillir les objets témoins de ce patrimoine menacé de disparition.

Avec cet ouvrage, Jacques Le Tanneur soutient entièrement cette démarche, comme il l'exprime dès la dédicace adressée au directeur du Musée Basque "Au commandant Boissel qui arrache tous les jours au "progrès" destructeur un peu de l'âme basque".

Le prologue, qui s'intitule "J'aime le Pays Basque", est une déclaration d'amour à ce pays. Il y dit en quoi et comment il aime le Pays Basque, dans son authenticité "Si j'aime Gure Herria [...] c'est pour ce qu'il a toujours été"². Il critique ceux qui à l'inverse l'aiment de manière superficielle : "Le Pays Basque pour eux c'est Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Saint-Sébastien, et vous les étonneriez fort si vous leur disiez les différences profondes qui existent entre le Labourd, la Haute et Basse Navarre, la Soule, le Guipúzcoa, la Biscaye et la lointaine Alava."



Fig. 2
 À l'ombre
 des platanes



Fig 3.
Bulletin du
Musée Basque

Fig 4.
Chapitre le Musée
Basque et de la
tradition bayonnaise



■ Le Musée Basque et de la tradition bayonnaise : musée vivant du Pays Basque et musée d'un Pays Basque vivant

L'institution des bords de Nive tient une place importante dans ce recueil, et ce dès la dédicace de l'auteur. On sait Jacques le Tanneur proche du musée, il écrit des articles dans son bulletin, pour lequel il a aussi dessiné la couverture (Fig 3.). Francis Jammes mentionne également William Boissel dans sa préface.³ Dans le prologue, Le Tanneur exprime son admiration : "elle [la nuit tombante] me trouve errant dans les salles de l'antique demeure Dagourette, temple merveilleux élevé à la gloire du folklore euskarien qu'embellit chaque jour d'avantage le zèle intelligent du commandant Boissel"⁴.

Il en fait également mention dans la chronique consacrée à Philippe Veyrin, car l'artiste lui a offert des œuvres, et a écrit des articles dans le *Bulletin du Musée Basque*.

Enfin, un chapitre entier est consacré au musée. Il rappelle l'histoire de sa création et décrit les différentes salles. Il nous amène ainsi dans l'intimité des intérieurs traditionnels reconstitués, par exemple dans la cuisine où "sur l'évier, creusé dans le mur, sont posés la pegarra d'argile, la ferrata cerclée de cuivre"⁵ et il nous fait aussi découvrir le cimetière "avec ses stèles discoïdales"⁶...

Le Tanneur précise que si y sont exposés les témoignages d'un Pays Basque en train de disparaître, le Musée Basque reste un lieu vivant. Il ne s'agit pas d'"un

monument funéraire”⁷ où on viendrait enterrer les souvenirs du passé. Et il précise : “Le présent y aura aussi sa place [...] il sera une maison habitée par les vivants”⁸. En effet, chaque année des expositions temporaires présentent les artistes contemporains qui représentent le Pays Basque. De nouvelles salles sont ouvertes régulièrement, des visites scolaires y sont organisées, de même que des excursions pour découvrir le Pays Basque. Comme le rappelle William Boissel : “Le Musée Basque n’est pas fait, il se fait”⁹. Tout cela en fait bien un lieu vivant qui témoigne d’un Pays Basque encore en mouvement.

Pour conclure, nous lançons au lecteur deux invitations.

La première, pour découvrir ce livre, et notamment les chapitres que nous n’avons pas évoqués n’hésitez pas à venir le découvrir au centre de documentation du Musée Basque.

La deuxième, pour en savoir plus sur l’histoire du Musée Basque, venez visiter l’exposition, organisée dans le cadre de son centenaire, qui a débuté le 20 juin 2024.

Notes

1 p.21

2 p.13

3 “Que cette œuvre soit dédiée à notre ami le Commandant Boissel est fort juste car celui-ci, dans son musée du plus haut goût, a groupé tout un ensemble de meubles, d’objets d’art, de produits régionaux et, si je peux dire, de personnalités qui résument exactement nos provinces aussi bien qu’une seule émeraude reflète notre met et toutes nos forêts”.

4 p.15

5 p.25

6 p.26

7 p.24.

8 p.24

9 p.30

TRAITER LA PHOTOGRAPHIE DANS UN MUSÉE DE SOCIÉTÉ : L'EXEMPLE DU FONDS OCAÑA AU MUSÉE BASQUE

Nathalie
PAROIX^(*)

Depuis quelques mois, un chantier au long cours a débuté au service collections du Musée Basque avec l'inventaire et la numérisation du fonds d'atelier du photographe André Ocaña (1902-1978) qui exerça son activité durant plusieurs décennies à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Bayonne. Une grande part de son travail s'est portée sur la photographie documentaire avec pour sujet principal la Basse-Navarre qu'il parcourut des années 50 jusqu'à la fin de sa vie. Le peu que l'on sait du personnage discret qu'a été André Ocaña le situe parmi les passionnés de l'histoire de cette province (il fut ainsi durant quelques années le président de l'Association des Amis de la Vieille Navarre). Les photographies du fonds inventoriées à ce jour témoignent aussi de son intérêt tout particulier pour le patrimoine lié aux Chemins de Saint-Jacques de Compostelle. En 1999, un peu plus de 20 ans après la mort d'André Ocaña, ce fonds d'atelier a été acquis par le Musée Basque auprès de Jeanne Debril, son amie et assistante. Il est riche d'un grand nombre de tirages en noir et blanc (plus de 4000 inventoriés à ce jour), de négatifs sur plaques de verre ou pellicules et de cartes postales.

D'abord déposé aux archives municipales de Bayonne puis récupéré par le Musée Basque dans les années 2010, le fonds a pu être conservé dans les conditions garantissant sa préservation jusqu'à son traitement par l'équipe du musée, prévu dans un calendrier des chantiers des collections.

Ainsi, depuis plusieurs mois, plusieurs agents du musée s'attellent à la tâche : faire un tri entre les différents documents, (en débutant par les photographies sans faire le lien à ce stade avec les négatifs), analyser chaque cliché et l'inventorier avec un numéro unique, noter son état de conservation, prendre en compte le recto et le verso, (un nom ou un lieu est souvent noté au crayon de papier), sinon faire appel à sa propre connaissance du paysage ou du patrimoine local... Le recours aux ressources du centre de documentation du musée étant à cet égard d'un grand secours !

Au verso, souvent, des tampons avec le nom de l'auteur ("Mention obligatoire – Photo A. Ocaña") montrent que ces photographies ont été diffusées et vendues par André Ocaña dans ses boutiques de Saint-Jean-Pied-de-Port ou Bayonne. La mention de date est très rare et des précisions peuvent être cherchées dans les clichés eux-mêmes. Ainsi, une photographie de la chapelle d'Aranbeltz avec une toiture non restaurée sera forcément antérieure à 1960.

^(*) Adjointe du
patrimoine, agent
d'accueil du musée



Passées ces étapes, la photographie peut être décrite. Ce sera là, la tâche la plus subjective et aussi la plus intéressante de ce travail d'inventaire, où il s'agit de se plonger littéralement dans l'image.

Là se pose la question de ce qui fait la valeur, l'intérêt d'une photographie conservée au musée. On peut évoquer "l'objet-photo" lui-même : œuvre d'un artiste, d'un artisan dont on veut garder la trace, avec des caractéristiques techniques ou esthétiques qui vont lui conférer un intérêt particulier. Mais au-delà de ces aspects, ce qui va intéresser particulièrement le musée de société, ce sera la valeur documentaire de la photographie, et donc "l'objet dans l'objet". En effet, que retenir dans ce paysage centré sur le bourg des Aldudes : le clocher de l'église au centre, ou bien ce potager hors norme dans le bas de l'image ? Et ce qui pourrait être rapidement vu comme un "attelage typique de bœufs" ne serait-il pas un attelage typique de vaches (fig. 1) ?

De même, la photographie d'un restaurant en bordure de route départementale prend tout son intérêt si on considère les deux générations de pompe à essence qui se trouvent devant l'établissement....

Quand André Ocaña immortalise l'intérieur délabré de la chapelle du château d'Iholdy (fig. 3, p. 104), l'amateur d'histoire qu'il est, veut témoigner de l'état d'abandon de ce patrimoine. Mais à bien observer, on voit aussi dans ce lieu transformé en annexe agricole des détails qui témoignent d'une vie rurale aujourd'hui disparue : une scie de long, une barre de coupe, et jusqu'au carton de désherbant, posé sur le retable, dont on distingue parfaitement la marque ! Le fonds Ocaña comporte une série de cartes postales, elles aussi en noir et blanc, réalisées par son atelier et portant sa marque. Dans ce cadre, la photographie, de façon classique, se fait illustration du Pays Basque intérieur, de ses paysages de montagne, de son patrimoine architectural.



(En haut à gauche)

Fig 1.

Femme avec attelage et enfant, tirage photographique, OCAÑA André, vers 1960.

Inv. 99.11.2684

© Collection Musée basque et de l'histoire de Bayonne.



Fig 2.
Saint-Jean-Pied-de-
Port, femme à
la Porte de
France, tirage
photographique,
OCAÑA André, vers
1960. Inv. 99.11.299.
© Collection Musée
basque et de l'histoire
de Bayonne.

Une exception intéressante dans le lot porte à réflexion : la carte postale représentant la nouvelle maison de retraite de Saint-Jean-Pied-de-Port, *Adindunen Egoitza*, construite en 1968 (fig. 4, page suivante). Fierté pour ce qu'elle porte de modernité ? élément d'attractivité au point d'en faire un objet d'intérêt touristique ? On trouve peu de personnages dans ces clichés hormis dans des images de cérémonie ou d'évènement, de scènes de marché, de danse ou de partie de pelote (dont celle, pittoresque aujourd'hui, sur laquelle posent deux pilotari en soutane).



Fig 3.
Chapelle du château
d'Olce à Iholdy, *tirage
photographique,*
OCAÑA André, vers
1960. Inv. 99.11.3179.
© Collection Musée
basque et de l'histoire
de Bayonne.

Fig 4.
Résidence Adindunen
Egoitza, *carte postale,*
OCAÑA André, vers
1960. Inv. 99.11.1765.
© Collection Musée
basque et de l'histoire
de Bayonne.

Une photographie peut marquer par son style et son caractère particulier comme celle de la femme qui franchit la Porte de France à Saint-Jean-Pied-de-Port (fig. 2, page précédente). La photographie est belle ; on ne distingue pas le visage de la femme, ce qui en fait une figure féminine intemporelle dans les rayons du soleil rasant... Le photographe ne s'y est pas trompé ; il en a fait une carte postale.

Enfin, il faut évoquer le photographe-collecteur qu'était André Ocaña. Avec une grande quantité de clichés de sculptures, stèles discoïdales ou croix de chemin, il permet de documenter visuellement l'évolution de ce patrimoine entre la période de l'après-guerre et celle à partir de laquelle l'association *Lauburu* a entrepris sa sauvegarde (fig. 5). En marge de l'aspect historique, la photographie peut aussi devenir inspirante pour l'aménageur du *xxi*^e siècle. Ainsi, par exemple, l'image des cimetières envahis d'herbes sauvages pourra insuffler des idées aux créateurs des nouveaux cimetières paysagers.



Fig 5.
Stèles bas-navarraises,
carte postale, OCAÑA
André, vers 1960.
Inv. 99.11.2939.
© Collection Musée
basque et de l'histoire
de Bayonne.

Bulletin semestriel N° 201 - ISSN : 1148-8395 - ISBN : 979-10-93512-18-1
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2024

Édition et abonnements

Société des Amis du Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne
Association reconnue d'utilité publique par décret du 5 mars 2008
Tél. 05 59 25 45 84 - www.samb-baiona.net
Contact avec l'association : contact@samb-baiona.net
Contact concernant le bulletin : bulletin@samb-baiona.net

Directeur de la publication

Jean-Michel BEDECARRAX

Secrétaire de rédaction

Xarles VIDEGAIN

Comité de rédaction

Jean-Marie AYNAUD, Frédéric BAUDUER, Jean-Michel BEDECARRAX,
Sophie CAZAUMAYOU, Olivier CLÉMENT, Mano CURUTCHARRY, Michel DUVERT,
Maritchu ETCHEVERRY, Philippe ETCHEGOYHEN, Audrey FARABOS, Jean-Pierre GACON,
Jean-Louis HIRIBARREN, Albert IRON, Pierre LABORDE,
Terexa LEKUMBERRI, Kristian LIET, Olivier RIBETON, Étienne ROUSSEAU-PLOTTO.

Traducteur

Peio HEGUY (basque)

Composition

Vincent AHETZ-ETCHEBER
altergraf.

Impression

SI4G-ABÉRADÈRE IMPRIMEUR - Bayonne

Rédaction : Les recommandations aux auteurs peuvent être consultées
sur le site : www.samb-baiona.net, à la rubrique "Publications".

Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle
de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement
solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent
ouvrage sans autorisation de l'éditeur
(loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425).

SOMMAIRE

- 2 EDITORIALA - ÉDITORIAL
Jean-Michel BEDECARRAX
- 5 PIERRE LOTI ET L'AGONIE D'EUSKAL HERRIA
Jean-Louis MARÇOT
- 21 LA SITUATION DE LA LANGUE BASQUE EN NAVARRE
Eguzki URTEAGA
- 35 JEAN LANNES, SYNDICALISTE BAYONNAIS 1920-1999
Lionel de TAILLAC
- 53 SOCIÉTÉ ET INSTITUTIONS SOULETINES SOUS L'ANCIEN RÉGIME
1^{ère} PARTIE : AVANT LES TEMPS MODERNES
Rémi BERNIS
- 61 LES RÉCITS DE VOYAGEURS DU XV^e AU XVIII^e SIÈCLE. PAYSAGES
ET CHEMINEMENTS DEPUIS LE PAYS BASQUE VERS COMPOSTELLE
Maritchu ETCHEVERRY
- 77 NOUVELLES DONNÉES SUR LES FORTIFICATIONS MODERNES
DE MOUSSEROLLES À BAYONNE
Quentin BARIL
- 95 COMMUNAUTÉS SOULETINES, II-DE LA RÉVOLUTION
À NOS JOURS, PAR PHILIPPE ETCHEGOYHEN
Jean-Michel BEDECARRAX
- 97 JACQUES LE TANNEUR
À L'OMBRE DES PLATANES (1932)
Audrey FARABOS
- 101 TRAITER LA PHOTOGRAPHIE DANS UN MUSÉE DE SOCIÉTÉ :
L'EXEMPLE DU FONDS OCAÑA AU MUSÉE BASQUE
Nathalie PAROIX